A woman's face is visible in the background, looking upwards. In front of her mouth is a stack of years: 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, and 2018. The year 2016 is the largest and most prominent, rendered in a dark red color, while the others are smaller and in a light blue-grey color.

ALAIN FERNANDEZ

UN BONHEUR IMAGINAIRE

2016

2017

2018

**LA VIE C'EST CE QUI S'ÉCOULE
PENDANT QUE TU REGRETTES
TES DÉCISIONS PASSÉES**

MIMISMO

UN BONHEUR IMAGINAIRE

Inès, cadre dans une boîte de comm, est persuadée de ne pas avoir pris les bonnes décisions quand il fallait les prendre. Sa vie professionnelle ne la satisfait pas. Elle se reproche d'avoir bêtement suivi les conseils d'un parent influent au moment décisif du choix de carrière.

Et ne parlons pas de sa vie amoureuse... Son caractère de cochon lui a fait rater la chance de sa vie ! Enfin, c'est ce qu'elle pense.

Mais rien n'est jamais perdu.

Au cours d'un repas de retrouvailles avec les anciens copains du lycée — totalement foiré soit dit en passant — elle a repris contact avec Damien. Cet ancien camarade de classe va lui proposer de vivre une expérience exceptionnelle.

Prendra-t-elle alors conscience qu'il n'est jamais trop tard pour jeter les regrets dans les limbes de l'oubli, vivre à fond le présent et construire un futur enviable ?

Alain Fernandez est un spécialiste de l'aide à la décision. Consultant, formateur et coach de dirigeants, il est l'auteur de plusieurs livres professionnels sur ce thème, chacun vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires.

Avec cette nouvelle étude romancée, il traite de la question essentielle du regret des décisions prises par le passé. Le thème des effets néfastes des regrets tels que la résignation, le fléchissement de la volonté et l'occultation de la vision d'avenir méritaient une étude approfondie. Mais, attention ! Il ne suffit pas de dénoncer la toxicité des regrets. Encore faut-il l'intégrer dans son système de pensée. C'est là l'objet de cette fiction orientée tout public puisque personne n'est immunisé.

Choix de vie, décision, nostalgie, sciences, univers parallèles, analyse psy, métier, carrière, belle-mère, amour, futur...

www.mimismo.eu

10 €



Un bonheur imaginaire

La vie c'est ce qui s'écoule pendant
que tu regrettes tes décisions
passées

MIMISMO.

« On regrette quelquefois toute la vie,
un bonheur imaginaire »

*Louis François
de La Rochefoucauld
« Pensées »*

Éditions Mimismo
www.mimismo.eu

Copyright © 2024 Alain Fernandez
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9593204-1-5

1.

Samedi 8 juillet 16 h 10

Un retour mouvementé...

Vous parlez d'un début de vacances ! J'ai réussi à décrocher dix jours pour me reposer, me mettre au vert et faire quelques randonnées en montagne, histoire de faire un peu le vide avant de démarrer le mégaprojet qui m'attend à la boîte. J'avais tout prévu, tout organisé, et je serais rentrée en pleine forme, parfaitement d'attaque. Mais comme une idiote, j'ai accepté de servir de cobaye pour une expérience plus que douteuse... Résultat des courses, j'ai vécu la pire épreuve de ma vie ! Et là, alors que je viens à peine d'émerger de ce cauchemar, au lieu de m'enfuir à toutes jambes comme toutes personnes sensées l'auraient fait à ma place, je me retrouve face à une psy qui me demande, que dis-je, qui exige un récit détaillé ! Non, mais ça va comme ça !

— Non, je vous en prie ! Pas maintenant. Je suis épuisée et je n'ai qu'une envie, c'est de sortir d'ici.

— Allons ! Vous n'êtes restée absente que dix minutes...

— Dix minutes ? Que dites-vous ? Pas du tout ! Mon voyage a duré une éternité !

— Une éternité dites-vous ? C'est très intéressant. Racontez-nous.

— Que je vous raconte ? Je viens de vous dire que je suis épuisée. J'arrive à l'instant. Ne peut-on pas remettre cela à demain ?

— Malheureusement non, c'est à chaud que l'on doit recueillir votre témoignage pour qu'il soit exploitable par nos analystes.

— Bon. Alors, finissons-en rapidement ! dis-je sur un ton plus excédé que péremptoire. Ce n'est pas compliqué, j'ai fait le grand saut ! Je n'y croyais pas, mais qui peut croire à un tel voyage ? Et en plus, j'ai failli ne pas revenir ! Maintenant, je suis là, bien contente que ce soit fini, et je n'ai qu'une seule hâte, c'est d'oublier tout cela et de passer à autre chose ! Pour moi, c'est définitivement Ter.Mi.Né. Sur ce, je vous laisse, au plaisir !

— Non, non, s'il vous plaît madame, je vous demande un effort !

Il nous faut bien plus d'éléments. Votre voyage est exceptionnel et nous avons besoin des détails, de tous les détails. Je peux vous assurer que ce sera un vrai soulagement pour vous de tout nous conter par le menu. Reprenez depuis le début, je vous en prie. Regardez, Monsieur Clavel est juste là derrière la vitre, il vous fait signe.

Diego est en effet présent dans la pièce contiguë séparée par une cloison vitrée que je n'avais pas remarquée en entrant tant j'étais pressée de mettre un terme à ce contretemps. Il me rassure d'un hochement de tête et m'invite d'un geste circulaire de l'index à raconter mon incroyable périple tout en me souriant avec insistance. Finalement, ils ont peut-être raison. Je ne peux pas partir en gardant pour moi tout ce que je viens de vivre. Je dois vider mon sac, il est bien trop lourd à porter. Si ça m'aide à tourner la page comme le suggère la psy, autant essayer, je n'ai rien à perdre.

— Je vois une caméra, vous allez me filmer ?

— Oui, ne vous inquiétez pas, restez le plus naturel possible. Cet enregistrement est anonyme par définition. Il ne sortira jamais de nos labos. Une fois que nos analystes en auront tiré toutes les informations pour préparer les voyages de nos futurs clients, il n'aura plus aucune utilité pour nous et il sera purement et simplement détruit.

— Laissez-moi tout de même me recoiffer, je n'ai pas eu le temps non plus de me réajuster, voyez comme je suis débraillée. Et surtout... Je meurs littéralement de soif ! J'ai besoin d'un verre d'eau.

La jeune femme m'indique de la main un grand miroir sur le mur opposé à la cloison vitrée.

— Ça ira ?

— Parfait. Donnez-moi quelques minutes que je me rende un peu plus présentable...

Pendant que je m'efforce de remettre un peu d'ordre dans ma tenue, elle ouvre un frigo, type minibar d'hôtel, et se saisit d'une petite bouteille d'eau de source. Elle remplit l'un des deux verres qui reposent sur un plateau recouvert d'un napperon de papier et me le tend. Je trempe mes lèvres. L'eau est bien fraîche sans être glacée. Je le bois d'un trait. C'est exactement ce qu'il me fallait.

— Voilà, ça va mieux ! Je suis à vous.

On s'assied toutes les deux sur un canapé face à la caméra. Manifestement, ce salon est destiné à recueillir les témoignages des cobayes qui, comme moi, ont tenté le grand saut. La psychologue place deux nouvelles bouteilles d'eau et les deux verres sur la petite table

basse disposée à cet effet devant nous. Elle se tourne vers son collègue qui achève de régler la prise de vue :

— C'est OK ?

Il confirme d'un pouce levé et d'une mimique entendue.

— Parfait ! Pour nous, tout est prêt en régie, et vous, êtes-vous bien installée ?

— Très bien merci.

— Nous vous écoutons.

— Eh bien, j'ai accepté cette aventure sans trop y croire. Comment peut-on imaginer qu'il puisse être possible de revenir sur ses décisions passées ! Damien et son père m'avaient convaincu d'essayer et je ne sais toujours pas pourquoi je me suis laissé prendre au jeu. Vous vous rendez compte, j'ai pu revivre des scènes qui se sont déroulées il y a deux ans ! J'ai retrouvé des êtres qui m'étaient chers et pour finir, je suis tombé de haut, de très haut, vous ne pouvez pas savoir ! J'ai pu changer mes choix et j'en ai subi les conséquences au prix fort et c'est peu dire. Trop contente d'en être sortie ! Ce plongeon dans le passé, aussi invraisemblable qu'il paraisse, a totalement renversé ma propre logique de réflexion. Voilà où j'en suis maintenant. Que vous dire d'autre ?

La jeune femme hoche la tête en signe de dénégation. Ce n'est pas cela qu'elle souhaite entendre.

— Pouvez-vous reprendre depuis le début et nous expliquer notamment comment vous avez rencontré Damien ? C'est bien lui qui est à l'origine de votre expérience de retour dans le passé n'est-ce pas ? On a besoin de tous ces éléments pour mieux comprendre les motivations qui vous ont fait accepter ce voyage. Ensuite, on reviendra sur ce que vous appelez justement votre logique de réflexion et on vous aidera à y remettre un peu d'ordre pour que vous puissiez profiter de cette expérience. D'accord ?

La psy marque un silence. Elle attend patiemment ma réponse. Je prends le temps de l'observer. Elle est un peu plus jeune que moi. Trente-deux ou trente-trois ans maximum. Mais comme dit l'adage, la valeur n'attend pas le nombre des années. Ses cheveux roux foncé sont coupés assez court. Sans être jolie au sens d'une couverture de mode, elle est dotée du pouvoir de séduction que seules possèdent les femmes à forte personnalité. J'aime son sourire confiant et son regard franc. Nous sommes assises assez proches l'une de l'autre et je discerne dans ses yeux bleu azur de subtils reflets violets. Cela dit, ne serait-ce pas

l'éclairage trop agressif qui provoquerait ce curieux jeu de teinte dans son regard ?

— Est-il possible de baisser un peu l'éclairage ? je questionne.

— Absolument. Les techniciens ont toujours tendance à le mettre au maximum pour ajuster leurs réglages de prise de vue.

Elle saisit le boîtier de commande placé sur la table basse. La luminosité diminue doucement.

— C'est mieux ainsi ?

— Parfait !

Effectivement, les reflets violets de ses yeux n'étaient qu'un effet de cet éclairage direct et bien trop froid. J'imagine qu'avec une lumière aussi crue, la fatigue de mon visage devait être bien soulignée tout comme les petites pattes d'oie récemment apparues et qui ne m'enchantent guère. Le technicien qui réglait la caméra a maintenant quitté le salon. Je me tourne vers la cloison vitrée, Diego est toujours là. Il me rassure d'un nouveau signe de tête. Je sens que je peux me confier sans risque. De toute façon qu'aurais-je à cacher ? Je savais que je participais à une expérimentation, il est tout à fait légitime qu'ils en collectent les résultats. Je suis fatiguée, mais je peux passer outre. Ils ont tous été plus que gentils avec moi et cette jeune femme patiente et attentionnée ne fait que confirmer l'impression générale que j'ai de cette organisation.

2.

Samedi 8 juillet 16 h 30

On s'était donné rendez-vous dans dix ans...

— D'accord, je vous fais confiance. Je vais vous raconter comment j'ai revu Damien puisque l'on se connaissait déjà. Tout a commencé il y a un mois, un samedi soir, on s'était retrouvé avec les copains du lycée. Cela faisait exactement vingt ans que l'on ne s'était pas revu.

— Et c'était comme dans la chanson ?

— Quelle chanson ?

— *On s'était donné rendez-vous dans dix ans...* chantonne-t-elle.

— Non, pas vraiment non... D'abord, ils n'étaient pas tous venus. Nous n'étions qu'une poignée à être présents au rendez-vous dans ce restaurant. La salle réservée était au trois-quarts vide.

— Qui avait répondu à l'invitation ?

— Cela vous intéresse vraiment ? Dubitative, j'insiste malgré moi sur le « vraiment » tant je suis étonnée d'un tel intérêt.

— Oui, oui, c'est pour cela que je vous le demande, m'exhorte-t-elle d'une voix avenante à être plus explicite, nous avons besoin de tous les éléments aussi insignifiants soient-ils en apparence. Ils peuvent se révéler d'une grande valeur pour nos analystes et nos algorithmes spécialisés qui traiteront toutes ces données.

— Bon, d'accord. Je vous raconte tout puisque vous le souhaitez. Sabine par exemple était venue. Cela ne m'a pas surpris, je savais que l'on pouvait compter sur elle. Elle était accompagnée d'un bel homme, grand et plutôt sympa, cardiologue de profession. « Je répare les cœurs brisés », nous a-t-il dit en guise de présentation. Il faut dire que Sabine a toujours su y faire. Au lycée, les mecs les plus canon c'était pour elle,

mais comme c'était la fille la plus cool de la classe, on ne lui en voulait pas. Ces vingt années lui avaient plutôt réussi. Je me souvenais d'une sylphide au charme angélique et j'avais face à moi une beauté mature et affirmée. Toujours aussi brillante, elle nous a dit qu'elle enseignait la linguistique à la Sorbonne et qu'elle travaillait au deuxième opus de son étude dont je n'ai pas retenu l'intitulé.

Je jette un coup d'œil inquiet à la psy. Elle m'écoute avec attention. Pas de doute, c'est bien cela qu'elle a envie d'entendre. Alors, je continue :

— Évidemment, il y avait Chloé. C'est elle qui avait organisé cette rencontre. Elle nous avait tous facilement retrouvés sur Facebook et LinkedIn. Chloé n'avait rien perdu de son insupportable bonne humeur. Elle a passé la soirée à nous rappeler des anecdotes supposées être « drôles » de nos années lycée.

« — Vous vous souvenez de la remplaçante de la prof d'anglais en terminale ? Mais siii une grande blonde à lunettes...

— Peut-être oui, ça me dit vaguement quelque chose...

— Elle était totalement tête en l'air. Un jour, on l'a bien laissée dix minutes nous faire un cours de seconde, elle s'était trompée de classe. J'en ris encore rien que d'y penser. »

Et en plus, c'était vrai, elle riait de bon cœur. Toute seule. Cela dit, lorsque l'on se retrouve au bout de vingt ans, on n'a pas grand-chose à se dire. Chacun d'entre nous a déjà bien tracé sa route. On essaie tant bien que mal de se replonger dans l'état d'esprit potache que l'on avait alors, mais conserver toute une soirée une attitude tant artificielle, c'est tout simplement mission impossible. Irrémédiablement, la discussion tourne court. Même Chloé qui semblait pourtant piocher dans une réserve inépuisable d'anecdotes n'a pu maintenir l'ambiance qu'en insistant lourdement et en se répétant à l'occasion. Pour ma part, j'attendais impatiemment une pause quelconque, je ne sais pas, une alerte incendie, une inondation dans la cuisine, une scène de ménage à une table voisine. Enfin, n'importe quoi de suffisamment dramatique pour détourner l'attention afin que je puisse reposer ma pauvre mâchoire bien douloureuse à force de faire semblant de sourire à défaut de rire. Et bien sûr, Damien était venu.

— Damien, on parle bien du fils du président de *TimeTravel* ? questionne la psy.

— Oui, oui, lui-même. Il était assis juste en face de moi. Il a profité d'une pause dans la logorrhée de Chloé, le temps qu'elle reprenne son

souffle, pour me questionner tout de go :

« — Et toi Inès, qu'est-ce que tu deviens ?

Je ne sus que répondre, je n'avais rien préparé :

— Moi ? Rien de spécial, je suis toujours un peu pareil, je mène ma petite vie.

— Ça veut dire quoi toujours un peu pareil ? C'est quoi ta petite vie ? Raconte-nous ! On veut tout savoir ! »

Damien a conservé son look sportif. Il s'est laissé pousser la barbe, et ça lui va bien. Dans mon souvenir, je ne le voyais pas aussi grand, mais de ses cheveux blonds et de ses yeux clairs oui je m'en rappelais tout comme de sa cicatrice au menton que son bouc ne parvenait pas à masquer. J'ai compris qu'il était prof, qu'il enseignait les lettres dans un lycée de banlieue et qu'il adorait son métier. Mais qu'aurais-je pu leur raconter ? Vu que mon moral du moment se baladait plus du côté des fosses des Mariannes que des sommets de l'Himalaya, je ne voyais pas grand-chose de positif à raconter. Je n'allais quand même pas leur expliquer que j'étais seule parce que j'avais le chic pour faire foirer les relations. Ils n'avaient guère besoin non plus de savoir que j'aurais aimé exercer une autre profession, mais qu'il était bien trop tard pour en changer. C'étaient les seuls sujets qui hantaient mon esprit depuis quelques jours. Tout en réfléchissant, je les observais. Ils attendaient patiemment que je réponde :

« — Oh ! Rien de bien spécial, je travaille dans une boîte de comm', j'habite toujours Paris et puis voilà quoi.

— Tu n'as rien d'autre à ajouter ? insista Damien.

— Ben non, que veux-tu que je dise de plus ?

— Je ne sais pas moi par exemple en quoi consiste ton job, que fais-tu de tes soirées, de tes week-ends...

— Question job, je prépare des plans de communication pour des entreprises qui lancent un nouveau produit et mes soirées, je les occupe un peu comme tout le monde. Je sors avec des copains. On se fait un ciné, un concert, un théâtre de temps à autre. Tu vois, rien de bien original, rien de bien intéressant.

Il insista :

« — Es-tu en couple ? As-tu des enfants ?

Des enfants ? Ce n'a jamais été une de mes priorités. Je dispose de bien trop peu de temps libre à consacrer à ma vie personnelle. Je ne me vois pas courir les crèches, les garderies et les nounous comme deux de mes proches collègues qui n'émergent jamais du stress. Elles

vivent de grandes satisfactions, me disent-elles, je veux bien les croire, mais à quel prix ! Nos métiers ne facilitent guère la conciliation entre les ambitions de carrière et les exigences de la parentalité. Le monde des entreprises est totalement anachronique, radicalement déphasé avec les attentes de la société. D'immenses progrès sont encore à accomplir pour ne plus compliquer le quotidien ni entraver le parcours professionnel de toutes celles qui ont choisi d'être mères. Je reste pour ma part persuadé qu'avoir des enfants n'est pas une fin en soi et doit demeurer un projet personnel, un choix de vie. Nous ne sommes plus du temps de nos grands-mères et l'on peut être femme sans être mère. Je n'allais sûrement pas engager ce débat, ce n'est ni le lieu ni le moment, et il me prend déjà suffisamment la tête toutes les fois où je dois batailler pour défendre mon point de vue.

— Non, je n'ai pas d'enfants, je suis célibataire et ça me convient. Voilà, c'est tout, ai-je répondu un peu plus brusquement que je ne le souhaitais.

Je n'avais bêtement pas prévu de parler de moi et je n'avais rien préparé. Et de quoi aurait-on parlé si ce n'est de la vie de l'un et l'autre quand on ne s'est pas vu depuis vingt ans ? me suis-je moi-même sermonné. Effectivement, il suffisait de réfléchir un peu pour se douter que l'on n'allait pas passer la soirée à évoquer les quelques souvenirs de lycée ! Faut croire que ce n'était pas mon jour. Damien ne m'en a pas tenu rigueur :

— Ne le prends pas comme ça, c'est juste histoire de parler, une manière de reprendre contact. me dit-il sur un ton conciliant. Tu ne veux pas t'étendre sur ta vie privée, je l'accepte, c'est ton choix. Mais rappelle-toi, on discutait pas mal quand on se retrouvait avec la petite bande du lycée à "*La Chapelle*", le bar à côté de l'église Saint-Jean. Tu te souviens ? On s'asseyait au fond. Le patron nous apportait les consos sans que l'on ait besoin de commander. Rémi, qui n'a pas pu venir, sortait un peu de weed, il en avait toujours de la bonne, et l'on passait tout en revue, la politique, comment changer la société, l'intérêt des études, la vie qu'on aurait plus tard, etc., etc. »

À ce moment-là, Chloé, la bouche pincée et sur un ton persifleur, s'est adressée à Damien tout en m'observant du coin de l'œil :

« — Oui, mais moi je me souviens qu'Inès, sous ses extérieurs révolutionnaires, eh bien, elle attendait la venue de son prince charmant... Et il faut croire qu'il n'a pas encore frappé à sa porte !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Bien sûr que si, a-t-elle ajouté, cette fois-ci un peu plus agressive et en me fixant droit dans les yeux, tu n'étais pas si différente de nous, ne crois pas cela ! »

Ce qu'il y a de curieux dans la vie, c'est que rien ne change vraiment. On ne s'était pas vu depuis vingt ans et pourtant, comme si une étincelle magique ou un claquement de doigts tout aussi prodigieux nous replongeait dans le passé, on a repris la place que l'on occupait alors dans le groupe et l'on a retrouvé quasiment intacts les sentiments que l'on éprouvait les uns vis-à-vis des autres. Incroyable, non ? Du temps de nos années lycée, je ne supportais pas Chloé et ce soir-là je ne la supportais toujours pas, elle m'horripilait toujours autant. Sauf que j'ai compris que c'était réciproque, et ça, je ne le savais pas du temps du lycée. Pourtant, Chloé avait bien changé, physiquement en tout cas. Je me souvenais d'une petite brune un peu boulotte, arborant fièrement été comme hiver un chignon de danseuse sempiternellement couronné d'un ridicule chouchou. Mais nous n'étions plus au lycée. Pour ce dîner, elle avait adopté un style plus classique. Ses cheveux coupés court au carré allaient très bien avec son blazer Ralf Lauren bleu nuit qu'elle n'avait pas ôté de la soirée. Bien plus gracieuse que dans mon souvenir, elle était presque jolie, cependant toujours sans charme. C'était à mon tour de la questionner :

« — Mais dis-moi, Chloé, tu ne nous as pas parlé de toi.

— Tu ne le sais pas ? »

À ce moment, son visage changea. L'éclair d'agressivité qui avait embrasé son regard avait totalement disparu. Elle affichait maintenant un large sourire pleinement satisfait et sensiblement dominateur. Après un court silence afin d'accroître son effet, elle a débité d'une traite, apparemment sans reprendre son souffle, en accentuant bien chacune des syllabes :

« — Eh bien vois-tu, j'ai monté ma propre boîte de coaching du bonheur pour partager ma bonne humeur avec tous ceux qui en ont besoin. Je suis mariée, j'ai deux enfants, et je suis parfaitement heureuse. »

Un spectateur qui n'aurait que partiellement assisté à la scène aurait pu supposer qu'elle s'adressait à une enfant en bas âge ou à une simple d'esprit.

« — J'en suis contente pour toi, ai-je répondu sans grande conviction sur le même ton que l'on pourrait utiliser pour dire, je ne sais pas moi,

passe-moi le sel par exemple. »

À cette soirée, Pierre aussi était venu. Toujours égal à lui-même, il n'a quasiment pas ouvert la bouche. J'ai simplement compris qu'il avait abandonné les lettres pour les chiffres et exerçait la profession d'auditeur financier dans une banque, je n'ai pas retenu laquelle. Cela dit, il n'avait pas l'air particulièrement joyeux et ne s'est étendu ni sur sa vie ni sur son métier.

On s'est quitté vers dix heures juste après la dernière bouchée avalée d'un repas sans grand intérêt. Aucun d'entre nous n'a proposé de finir sur un café ou un digestif quelconque tant nous étions tous pressés de mettre un terme à cette triste soirée où aux éclats de rire de Chloé avaient succédé de longs silences embarrassants. On avait épuisé les quelques souvenirs. Finalement je n'étais pas la seule blâmable, aucun de nous ne s'était étendu sur les péripéties de son parcours. L'ami de Sabine dont j'ai oublié le prénom s'était risqué à quelques blagues de carabins en prenant soin d'éviter les plus graveleuses : *« Que fait un psychiatre quand son patient est en retard à son rendez-vous ? Il commence sans lui »*. Elles furent poliment accueillies de rires de convenance, et pour finir ce n'était plus un ange, mais toute une escadrille séraphique qui passait au-dessus de notre table. Sabine et son copain nous ont balancé une excuse bidon avant de se sauver, ils avaient vraisemblablement autre chose à faire de plus important. On les comprend. On s'était promis de se revoir sans prendre date. *« On s'appelle d'accord ? »*. Damien était fatigué de sa journée, il a prétexté un coup de barre et moi, je n'allais sûrement pas finir la soirée avec Chloé. Quant à Pierre, je ne l'ai même pas vu partir. En français, on appelle cela une soirée foirée.

Une fois rentrée chez moi, j'avais besoin de me remonter le moral. J'ai débouché une bouteille de bordeaux de ma réserve personnelle et je m'en suis servi un verre. Je me suis machinalement installée devant la télé et j'ai zappé dix minutes un quart d'heure, le temps de balayer toutes les chaînes dans les deux sens deux fois de suite sans rien trouver d'intéressant. J'avais terminé mon verre, il n'était que temps d'aller se coucher et d'oublier cette triste soirée.

La psychologue me questionne de nouveau. Absorbée dans mon souvenir, je l'avais totalement oubliée :

— Pourquoi y êtes-vous allée ?

— Tout simplement parce que j'avais réellement envie de les revoir. C'était l'occasion de m'offrir un plongeon rafraîchissant au cœur de ces années d'insouciance où tout semblait facile et où l'on avait

des projets plein la tête. Je pensais que le courant qui passait alors entre nous se rétablirait plus aisément. C'est vrai que je n'y ai peut-être pas mis du mien, mais j'imaginai autre chose. J'ai surtout été déçue que l'on soit aussi peu nombreux à répondre à l'invitation. Je ne m'attendais pas à ce que l'on se retrouve entre quatre yeux. Vous savez, en règle générale, je ne me défausse que très rarement lorsque l'occasion de rencontrer d'autres personnes se présente. C'est toujours l'opportunité d'échanger avec des gens différents, de s'enrichir à leur contact. C'est surtout un bon moyen de sortir de son contexte. Si on n'agit pas, si on ne va pas au contact des autres, au fil du temps le cercle de relations se restreint et l'on finit par s'enfermer dans sa coquille. Bon, ce soir-là je suis sortie, j'ai vu d'anciennes connaissances, mais la mayonnaise n'a pas pris. Il faut croire que ça ne marche pas à tous les coups.

— Et ensuite qu'avez-vous fait?

— Ensuite, c'était dimanche. Il pleuvait. J'avais décidé de dédier cette journée au dieu «Cocooning», le préféré de mon Olympe personnel. J'avais prévu de commencer par une bonne grasse matinée suivie d'un brunch et de passer l'après-midi au ciné. J'ai consulté le programme du « Studio 28 » sur le web. Avec une telle météo, je n'avais nulle envie de m'aventurer au-delà du périmètre de mon quartier. Il projetait « *La machine à explorer le temps* » en version restaurée, un film de 1960 avec Rod Taylor d'après le descriptif. Curieux. La soirée de la veille, c'était déjà un retour de vingt ans en arrière. Pourquoi ne pas continuer à voyager dans le temps ? J'aime bien ces vieux films de science-fiction quand il n'y avait pas encore des batteries d'ordinateurs pour réaliser des trucages pas possibles. Ils sont plus centrés sur le scénario que sur les effets spéciaux et de plus ils ont conservé un charme délicieusement suranné. Vous connaissez ce film ?

— Je ne crois pas l'avoir vu, non.

— C'est l'histoire d'un savant qui a inventé une machine à voyager dans le temps. Il l'utilise pour explorer le futur afin de voir à quoi ressemblera la société d'ici quelques centaines de millénaires. « *Une histoire inspirée du roman de HG Wells* », indiquait le programme. A priori, ça sent un peu le conte dystopique et j'aime bien. Je n'ai pas lu plus loin, les résumés en disent toujours trop et gâchent l'effet de surprise. Comme je n'ai jamais lu le bouquin, je préférerais ne pas connaître la chute. Le programme précisait « *la séance de dix-sept heures trente sera suivie d'un débat à propos du voyage temporel animé par Étienne Klein, physicien et philosophe des sciences.* » Ça semblait très intéressant. Je me proposais

d'aller à cette séance afin de me changer les idées et de m'instruire un peu.

— Ça valait le déplacement ?

— Aucune idée, je n'y suis pas allée ! Peu avant onze heures j'ai reçu un SMS « *N'oublie pas... Ta maman* ».

Elle est marrante ma mère, elle croit encore qu'elle doit signer les messages pour que l'on sache que c'est bien elle. Mais n'oublie pas quoi ? De quoi parlait-elle ? Oh Merde ! C'est vrai ! me suis-je dit, si vous me permettez cet écart de langage. Ce jour-là, c'était l'anniversaire de ma sœur et on le fêtait en famille chez les parents... J'ai juste eu le temps de trouver un joli bouquet de fleurs et d'attraper un train à Montparnasse. Le dimanche, les fleuristes sont ouverts et ma sœur adore les fleurs. Jusque-là, tout allait bien et tant pis pour le voyage temporel, ce sera pour une autre fois.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Ensuite, c'était dimanche soir et lorsque je suis rentré chez moi, j'ai reçu un appel...

3.

Dimanche 11 juin 21 heures

Un curieux coup de fil

Mon portable vibre, numéro inconnu, une erreur sans doute. À un chiffre près, j'ai le même numéro qu'un conseiller matrimonial. Le dimanche soir, c'est le climax de la déprime, le moment où l'on cherche désespérément une oreille compatissante pour soulager sa détresse amoureuse. Tremblante ou tremblant, on pianote le numéro du conseil qui est sûrement sur messagerie à cette heure-ci et ça ne loupe pas, le doigt glisse du 2 au 3 et c'est mon téléphone qui sonne.

— Allo ! Je réponds un peu brusquement.

— Inès ?

— Euh oui, qui est-ce ?

— C'est moi, Damien. Je te dérange ? je t'avais dit que je t'appellerais.

— Non, non, tu ne me déranges pas, j'arrive juste chez moi. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, rien de spécial. As-tu passé une bonne journée ?

— Absolument. J'étais chez mes parents, en banlieue. C'était l'anniversaire de ma sœur, elle était avec ses enfants; mon frère aussi était là; on a passé un bon moment, lui dis-je sur un ton télégraphique.

— Je suis content pour toi. Je voulais simplement te proposer que l'on se rencontre.

— Euh, d'accord oui, pourquoi pas...

— Je te sens hésitante. En tout bien tout honneur, en vieux copains. Ça te dirait que l'on prenne un verre demain soir ? Tu m'as dit que tu habitais Montmartre. Moi je viens d'emménager rue des Dames, derrière la place Clichy. On pourrait se retrouver au Wepler. Qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est un peu rapide, je ne sais pas trop.

— On se connaît depuis plus de vingt ans, que dis-je, vingt-cinq au moins, je ne vois pas ce qu'il y a de rapide. Tu travailles où au fait ?

— Dans le neuvième, rue Blanche. Demain c'est lundi et j'ai une journée chargée. Je ne pourrai pas y être avant dix-neuf heures.

— Parfait ! Alors demain, dix-neuf heures au Wepler ?

— Ça marche !

4.

Lundi 12 juin 19 h 20

Reprise de contact

La rue de Clichy est plus longue que je ne l'imaginais, je vais être en retard, c'est sûr. Et avec une telle chaleur, je n'ai pas trop l'énergie de courir. Je me contente de presser le pas et d'allonger mes enjambées. Enfin, j'arrive sur le boulevard de Clichy. Manque de bol, il est totalement embouteillé ! Je vais encore perdre cinq minutes pour le traverser ! Bon, *alea jacta est*, quand faut y aller, faut y aller. Je me faufile entre les voitures qui profitent du foutoir ambiant pour ne pas respecter les feux ; j'esquive les scooters qui ne comptent que sur leur bonne étoile pour parvenir à bon port ; je fais abstraction de l'inévitable concert de klaxons et c'est saine et sauve que je parviens de l'autre côté du boulevard, à deux pas du Wepler. Évidemment, Damien est déjà là. Il s'est installé juste derrière la vitre de la brasserie, côté rue. Il est plongé dans son journal. Par chance, il n'a pas l'air de s'impatiser. J'entre et je le rejoins à sa table.

— Je t'ai fait attendre Damien, désolée, je suis débordée !

Il lève la tête, me sourit et regarde sa montre.

— Une petite vingtaine de minutes, ce n'est pas méchant et je lisais un bon article dans *Le Monde*. Imagine-toi que... Attends, le serveur t'a vu entrer, il se dirige vers nous. Qu'est-ce que tu prends ?

— Un café, j'ai besoin d'énergie.

— Hou là ! Ce n'est pas la meilleure idée. Vu ton état d'excitation apparent et la température au thermomètre, je te conseillerais plutôt une bonne bière, elle est particulièrement fraîche.

— Non, non, je vais prendre un diabolo. Oh et puis non, tu as raison ! Un demi s'il vous plaît, dis-je en me tournant vers le serveur

qui attend nonchalamment que je me décide.

— Ma boîte a pris la résolution de devenir « *écoresponsable* ». La clim est réglée au minimum, et nous, on doit supporter la chaleur. Quand tu penses au temps pourri d'hier...

— Tu vois, hier le temps était gris, aujourd'hui le soleil est au beau fixe, il y a toujours de bonnes surprises.

— Tu ne dirais pas cela si tu avais passé la journée que j'ai passée.

— Raconte...

Damien a promptement replié son journal et s'est mis en position d'écoute, les deux bras croisés sur la table et la tête légèrement penchée en avant pour ne pas perdre une seule de mes paroles. Un client de cette brasserie nous observerait en douce, il serait convaincu que je m'apprête à révéler un secret d'État tel les plans du dernier avion furtif. En tout cas, si l'intérêt de Damien est feint, il a raté sa vocation d'acteur. À coup sûr il décrochait un César.

— Je t'ai dit que je travaillais dans une boîte de comm' et que je m'occupais des plans de communication des entreprises, enfin de celles qui s'adressent à nous.

— Oui, je me souviens bien.

— Pour ce matin, rien à dire. C'était le jour de la réunion mensuelle. On fait le point et ensuite on en profite pour déjeuner ensemble. Ça se passe toujours très bien. C'est de la routine. En revanche l'après-midi, quelle prise de tête ! Je recevais trois jeunes hipsters qui montaient leur start-up et se voyaient déjà comme le futur Larry Page, Elon Musk ou Mark Zuckerberg, ou les trois à la fois. Ils rejetaient quasi systématiquement toutes mes suggestions. J'ai un peu l'habitude des emmerdeurs, seulement, ces trois-là, c'était le pompon.

— C'était quel genre de start-up ?

— Normalement, je ne devrais pas te le dire, secret-défense, mais celui-là, c'est un projet mort-né. Ils ont l'intention de se lancer dans la mise en œuvre d'une plate-forme d'auto-école en ligne. L'idée c'est de mettre en relation ceux qui ont une voiture à rentabiliser et se sentent une âme de moniteur avec tous ceux qui ont besoin de prendre des leçons à moindres coûts, classique.

— C'est intéressant.

— Oui sauf que cela existe déjà. Ils espèrent récupérer pas mal de fonds de BPI France, la Banque Public d'Investissement, de quoi renverser l'écosystème et réinventer les fondamentaux qu'Uber a instaurés, textuellement. Ils seraient un peu pistonnés auprès de la BPI,

paraît-il... Ils ne m'en ont pas dit plus. Il leur faut un pitch d'enfer afin de démarrer une campagne de Crowdfunding de grande ampleur. Et c'est ce « pitch », en fait un storytelling de format court, que l'on travaillait sans succès. Ils sont pressés et ils ont des projets plein la tête. Ils savent qu'ils sont exceptionnels, bien au-dessus de la mêlée qui ne sait pas être disruptive. C'est-à-dire nous quoi ! Je t'explique. Comme on n'a pas fait une Business School en Grande-Bretagne, on ne peut pas comprendre ! Eux, ils ont bien compris qu'il fallait tout bousculer, que les règles du marché étaient faites pour être « *crackées* » et pour y parvenir ils développent une culture de guerrier, et sont prêts à aller au « *fight* », âmes sensibles s'abstenir !

Damien se redresse et s'appuie sur le dossier de sa chaise. De toute évidence, il vient de découvrir un pan de la société humaine qui lui était resté inconnu jusqu'alors.

— Eh bien... Je n'ai strictement rien compris, mais je vois ce que tu veux dire...

— Et ce n'est qu'un exemple des propos qu'ils m'ont tenus durant la journée pour te donner une idée de mon calvaire. Entretemps, ils ont bien tapé l'entourage et l'héritage de la grand-mère de l'un des trois zigues est déjà passé intégralement dans le budget. C'est aussi un peu cela l'esprit start-up. Dans la boîte, on a une blague entre nous : « *Vous rêvez de filouter votre famille, vos amis et d'autres jobards ? Ne prenez pas de risques, montez une start-up !* » Cela dit tant qu'ils règlent nos factures...

— Tu sais, pour moi non plus la journée n'a pas été terrible, c'était la rencontre trimestrielle parents professeurs. T'imagines, je ne t'en dis pas plus.

Je bois une nouvelle gorgée de bière, elle est goûteuse et bien fraîche. Damien avait raison, c'était le bon choix pour hydrater mes muqueuses bien desséchées et, par la même occasion, relâcher un tant soit peu la tension qui m'habitait. On dira ce que l'on veut, l'alcool est bien utile parfois.

— Ça te plaît d'être prof de français ?

— J'adore mon métier. Mais je ne fais pas que cela, j'anime un atelier d'écriture créative et j'écris moi-même quelques romans.

— Ah bon ? Tu as l'intention de te faire publier ?

— Je suis déjà publié. L'auteur de polar Ludovic Damien, c'est moi. J'ai pris mes deux prénoms que j'ai inversés pour me faire un nom de plume afin que l'on ne me reconnaisse pas au lycée.

— Ah ! Si j'avais su. Je ne t'ai jamais lu. En revanche, j'ai souvent

vu ton nom, enfin ton pseudo sur les éventaires des librairies. Tu sais, je te le dis franchement, moi, les polars, ce n'est pas trop mon truc, mais je lirai un de tes livres, promis.

— Ne te force pas si ce n'est pas ton truc. Toutefois, si tu y tiens vraiment, je te ferai envoyer un exemplaire par mon agent.

— Tu as un agent en plus ?

— Oui, quand tu commences à bien vendre, un peu d'aide pour négocier les contrats est toujours la bienvenue. Mais ça, c'est de la cuisine interne.

Je lui souris.

— Tu es heureux.

— Totalelement.

— Tu as du pot finalement.

— De quoi donc ? D'être édité ?

— Non de faire un métier qui te plaît, d'avoir su prendre les bonnes décisions quand il le fallait. Moi je n'ai pas toujours su.

— Comment cela, tu n'as pas toujours su ?

Ça y est ! J'ai ouvert une fois de plus le bureau des pleurs ! Mon sourire de franche sympathie du début de la soirée est en train de virer au jaune. Moi qui n'aime ni les jérémiades ni l'autodénigrement, je n'en loupe jamais une ! Il n'est que temps de mettre le holà avant que cette table de bar ne se métamorphose en confessionnal.

— Je ne vais pas te raconter, on en a pour la soirée.

— Oh ! Moi, tu sais, je dispose de tout le temps du monde. Il y a un petit resto coréen qui vient d'ouvrir, rue Capron, pas loin d'ici. Il paraît qu'il est fameux, on l'essaie ?

Pourquoi pas ? Après tout, il y a bien longtemps que je n'ai pas trouvé une oreille disponible pour m'écouter.

— Ça va me faire loin pour rentrer non ?

— Tu habites où exactement ?

— Sur la butte, en bas de la rue Chappe.

— Rue Chappe ? Comme l'inventeur du télégraphe ?

— Ah ! Ça, je n'en sais rien. Tu es bien le premier à m'interroger sur l'origine du nom de ma rue, personnellement je ne m'étais jamais posé la question.

— Pour un bouquin que finalement je n'ai pas écrit, j'ai étudié l'histoire des télécommunications. Claude Chappe a bien inventé le télégraphe et c'est d'ailleurs sur la butte qu'il avait fait installer le premier sémaphore pour communiquer à distance, d'où le nom de ta

rue.

— La vie de Claude Chappe est sûrement passionnante. Tout cela ne change pas le fait que ça me fait loin pour rentrer.

— Pas tant que cela Inès, et ne t'en fais pas, je te raccompagnerai.

— Bon, c'est d'accord. Les toilettes c'est où d'après toi ?

Je me lève et m'apprête à ouvrir mon sac.

— Au fond à droite comme dans toutes les brasseries. Non, laisse, ne cherche pas ton porte-monnaie, je t'invite.

— Merci, à tout de suite...

5.

Lundi, deuxième partie de soirée

Un dîner où l'on se dit tout... ou presque.

C'est vrai qu'il est sympa le resto coréen. J'ai eu peur qu'il ne soit du type « barbecue ». La dernière fois que j'ai dîné chez le coréen en bas de chez moi, même ma culotte sentait le graillon. Celui-là est nettement plus raffiné. Le serveur nous a gentiment aidés à choisir sans nous pousser à la consommation. Il sait qu'il sert de bons produits et apprécie la franche satisfaction de ses clients. On pourrait penser qu'il ne s'agit là que de la règle fondamentale de la restauration si les contre-exemples n'étaient pas aussi nombreux, à Paris comme ailleurs. Je retiendrai cette adresse même si pour dîner à l'extérieur je n'aime pas trop m'éloigner de mon quartier où j'ai mes habitudes. Il nous a servi le « Japchae », la spécialité de la maison. Le serveur nous a expliqué qu'autrefois c'était le plat favori du roi. Aujourd'hui, on le réserve pour les fêtes.

— C'est vraiment très bon.

— Entièrement de ton avis, surenchérit Damien. Pourtant, quand on lit la description des ingrédients, nouilles de patates douces accompagnées de quelques légumes, ça ne paie pas de mine et en résultat c'est délicieux. Je dirai que c'est ça l'art de la cuisine, créer du sublime à partir d'éléments simples.

— Sublime, le mot est peut-être un peu fort. En tout cas, pour le moment, je me régale.

La table voisine est occupée par un couple de quinquagénaires. L'homme porte un costume sombre assez étriqué et fripé, et je ne sais pas pourquoi, il me fait penser aux croque-morts dans Lucky Luke.

C'est peut-être son air renfrogné, sa maigreur ou son teint blafard, ou les trois à la fois qui me suscitent ce type de réflexion, aussi inopportune que discourtoise envers mon prochain, comme aurait dit ma grand-tante Sybille qui n'a jamais manqué l'occasion de me prodiguer des conseils de bienséance censés parfaire mon éducation. La femme, tout aussi longiligne, est habillée d'un tailleur gris souris très strict. Ils n'ont pas échangé une seule parole durant tout le repas. Serait-ce cela vieillir en couple ? N'avoir plus rien à se dire ? Un peu plus loin, une mère de famille et ses deux enfants ont pris place juste après nous. Le petit garçon, sept ans maximum, ne quitte pas son mobile des yeux. La petite fille bien grassouillette et guère plus âgée étudie avec attention les gravures accrochées au mur. Elle questionne sa mère sur leur signification. Celle-ci est bien en peine de lui répondre. Je le serais tout autant, je ne connais absolument rien à la culture coréenne. Le serveur leur apporte leur commande et le petit garçon, tout aussi potelé que sa sœur, s'empresse de poser son mobile pour attaquer son plat. Ses yeux brillent de bonheur.

« — Tu vois, pour une fois on a bien fait de ne pas aller au Mac Do ! lui dit sa mère ». Le petit garçon, occupé à bien placer ses baguettes dans sa main, acquiesce d'un grand sourire.

Damien m'interpelle à voix basse :

— Et toi Inès, tu n'aurais pas préféré aller au Mac Do ?

— Cela me rappelle une anecdote de ma jeunesse. Tu sais, la première fois que je suis allée à Londres j'avais dix-huit ans, c'était juste après le bac.

— Tu n'étais encore jamais allée en Angleterre ?

— Non, en troisième avec la classe on avait fait un voyage scolaire à Dublin et l'été suivant, avec mes parents on avait visité le sud de l'Irlande. C'était mes seules escapades dans un pays anglophone. Ce voyage à Londres, on l'avait prévu de longue date avec deux amies d'enfance, des filles de mon quartier de la rue Saint-Vincent. Par manque de chance, l'une d'entre elles avait fait une mauvaise chute à vélo et s'était cassé le péroné quelques jours avant le départ. L'autre copine a préféré ne pas venir, la fille blessée était l'élément fédérateur de notre groupe. Nous deux, on ne s'entendait que très superficiellement. Je suis partie toute seule. Mes parents m'avaient réservé un bed and breakfast en plein cœur de Londres.

C'était la première fois que je voyageais seule et je me sentais bien. J'étais contente de pouvoir profiter de ma liberté. Dans l'Eurostar, mes

voisins ne cessaient de vanter un restaurant chinois dans Soho. Ma logeuse étant toute proche, je me suis dit que c'était là où j'irai dîner ce soir-là. Bien évidemment, à Soho, il n'y a pas qu'un seul restaurant chinois ! J'en ai choisi un au hasard. De l'extérieur, au travers de la devanture, je voyais un groupe d'Asiatiques attablés. Voilà un signe qui ne trompe pas m'étais-je dit.

Une fois entrée, je me suis rendu compte qu'ils ne dînaient pas. Ils étudiaient des documents ! Ils avaient terminé. Ils ont rapidement rangé leurs papiers et sont sortis. Je me suis retrouvée quasiment seule si ce n'était un vieil Anglais qui semblait s'être oublié sur sa soupe, les yeux braqués sur la télé qui rediffusait un match de cricket. J'ai commandé et l'on m'a servi presque immédiatement. À peine le plat posé sur ma table, le serveur est sorti en courant du restaurant pour revenir peu de temps après, les mains chargées de sacs en papier ornés du fameux « M » de Mac Donald. Le cuistot a rejoint les autres serveurs déjà attablés et ils ont dégusté leur hamburger et leurs frites copieusement arrosés de coca comme il se doit. Je n'ai pas fini mon plat qui n'était pas si mauvais que cela, j'ai réglé l'addition et je suis sortie.

Damien ressert une tournée de thé. Il est très léger et assez subtil.

Il sourit :

— Tu sais, peut-être qu'ici, en cuisine, eux aussi savourent un hamburger de chez Mac Do. Entre nous, ça doit être lassant de toujours manger les plats que tu prépares ou que tu sers.

— C'est exactement ce que je m'étais dit pour me rassurer sur la qualité sanitaire du repas. Malgré mes craintes, mon système digestif a rempli sa mission sans protester et j'ai bien dormi cette nuit-là.

— On reprend notre conversation Inès ? Je suis impatient d'en savoir un peu plus.

— Nous sommes là pour cela. Où en étions-nous ?

— Tu devais m'expliquer tes mauvais choix.

— Ce n'est pas compliqué, je prends toujours des décisions à la con.

— Tu penses à ton choix de restaurant chinois ? Tout le monde aurait pu se tromper.

— Ça encore ce n'est rien. Ce sont des décisions sans réelles conséquences, au pire tu ne risques qu'une indigestion. Non, je te parle des décisions importantes, celles qui orientent ta vie, celles qui conditionnent ton existence. Eh bien, ces décisions-là, je ne sais pas les prendre. C'est comme ça.

— Tu es bien définitive. Et professionnellement, comment ça se passe ?

— Bof ! Je t'ai à peu près dit l'essentiel.

— Tu n'aimes pas ton métier ?

— Avec le temps, on se fait à tout. À l'origine, ce n'est pas celui que je rêvais d'exercer.

— Et quel était le métier de tes rêves ?

Je désigne d'un signe de tête le journal plié en quatre que Damien a posé sur un coin de la table.

— Journaliste.

— Journaliste ? Quel genre de journaliste ? Reporter sur le terrain ?

— Tu connais Florence Aubenas ? C'était mon modèle, je me voyais un peu comme elle et j'envisageais sérieusement de marcher sur ses pas. Quand on était au lycée, j'achetais Libé rien que pour lire ses articles.

— Et pourquoi n'as-tu pas choisi cette voie ? Tu étais super bonne en terminale.

— Ça, c'est « The Question ». Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Eh bien, je vais te le dire. Au moment de choisir mon orientation définitive après deux années de fac, j'avais vingt ans et j'étais bien décidé à suivre mon rêve de carrière. Un week-end en famille m'a suffi pour que je renverse tous mes plans. Je me suis bêtement laissé influencer par mon oncle, le frère de ma mère, pour qui le vrai journalisme de terrain vivait ses derniers instants. La course au sensationnel allait irrémédiablement éliminer le journalisme d'investigation. C'est ainsi que les médias se rentabiliseront dorénavant, m'a-t-il expliqué.

— Quelque part, il n'avait pas tort non ?

Je le regarde droit dans les yeux.

— Non, tu te trompes. Les vrais journalistes d'investigation existent encore.

— Oui, mais ils sont l'exception.

— C'est ton point de vue.

— C'est aussi la réalité. J'ai quelques copains qui se sont lancés dans cette voie, soit ils galèrent soit ils ont changé de profession. Le passage au web a profondément révolutionné le travail de journaliste, c'est surtout cela le fait marquant.

6.

Le dîner se poursuit Quand on s'accroche à ses rêves et où l'on évoque le couple et la solitude

J'attends qu'il épuise ses arguments. Moi aussi je connais des journalistes qui ne sont pas enchantés de leur job. Rien de bien original, c'est aussi vrai pour bien d'autres métiers. Il n'empêche que les grands quotidiens nationaux proposent toujours des articles de fond et les médias en ligne d'opinion comme Médiapart pour ne citer que celui-ci, existent et rencontrent leur public. Je n'insiste pas et je poursuis avec mon histoire personnelle :

— Mon oncle me pressait de suivre plutôt la trace de Jacques Séguéla et de me lancer sans hésiter une seconde dans la comm' ou la pub, des métiers inusables où chaque nouveau projet est une aventure. Il faut dire que c'était son job, il dirigeait une boîte de pub et de communication d'entreprise qui marchait bien. Il était très persuasif, et me présentait le métier de communicant comme bien plus passionnant que le journalisme. Ce n'était pas le premier à m'influencer de la sorte. Ma prof de littérature qui n'avait pas réussi dans le journalisme et s'était repliée sur l'enseignement me recommandait de ne pas suivre cette voie.

— Tes parents, ils en pensaient quoi ?

— Comme tous les parents, ils souhaitaient que leurs enfants suivent une carrière où ils pourraient s'épanouir. Quand je leur ai dit que je bouleversais mes plans, ils ont réagi :

« — Depuis le temps que tu rêves de devenir journaliste, tu vas maintenant tout abandonner ?

— Ça a l'air difficile, et si je n'y arrive pas ?

— Ça, ma petite fille on ne le sait jamais à l'avance, m'a dit mon père. À écouter les arguments de ton oncle et pour ce que j'en sais du

métier de tes rêves, il est évident que tu t'en sortiras beaucoup mieux professionnellement dans la communication. — Cela dit, c'est à toi de choisir, on ne le fera pas à ta place, a repris ma mère. C'est à toi à te fixer ton objectif. Un objectif de carrière est toujours personnel puisqu'il oriente ta vie et c'est toi seule qui devras te battre pour l'atteindre.

— Oui, d'accord... Et si je me trompe d'objectif ? lui avais-je répondu.

— C'est à envisager. Tu ne connais pas non plus les obstacles que tu vas rencontrer pour accéder à celui que tu choisiras. Dans tous les cas, quel que soit l'objectif fixé, tu auras avancé. Tu ne seras pas resté les deux pieds dans le même sabot et c'est cela qui est important dans la vie. »

Damien sourit :

— J'aime bien cette remarque, je la ferais mienne.

— Les encouragements que peuvent t'apporter tes proches jouent un rôle essentiel pour aiguillonner ton choix et t'aider à trancher. Ce jour-là je ne pouvais guère compter dessus. Mon père a un copain d'enfance qui a longtemps galéré sans percer dans le journalisme. Il est aujourd'hui attaché de presse d'une grosse boîte. Rien de bien enthousiasmant comme exemple de carrière pour une fille qui nourrissait l'ambition de devenir la future Florence Aubenas. Mes parents m'ont tout de même conseillé de bien peser le pour et le contre entre ma vocation et les promesses de succès. Le pour et le contre ont été vite pesés. J'ai décidé d'enterrer mes rêves de carrière dans le journalisme. Je suis bien entrée au CELSA, mais j'ai suivi la filière communication d'entreprise. Une fois mon diplôme en main, je n'ai rencontré aucune difficulté pour trouver un premier job correctement payé de surcroît. Mon oncle avait fait jouer son réseau de relations et me voilà à trente-sept ans, une obscure chargée de clientèle dans une boîte de Com...

— Néanmoins, comme disaient tes parents, tu as avancé.

— Oui, mais pas dans la bonne direction.

— Et tu rêves encore de Florence Aubenas ? dit-il avec un sourire gentiment narquois.

— Moque-toi ! Toi, tu n'as pas ce problème, tu as fait ce que tu as voulu, tu as réussi et tu es connu, je réponds en arborant de même un sourire ironique.

— C'est très réducteur comme résumé, toutefois, tu n'as pas

répondu à ma question.

— Tu n’as pas lu le « *Quai de Ouistreham* » ? Je vois que tu as Le Monde sous les yeux, ne me dis pas que tu zappes ses reportages ?

— Non, non au contraire, je lis avec beaucoup d’attention ses reportages, en revanche je l’avoue, je n’ai pas lu ses livres. Cela dit, France Culture avait monté le « *Quai de Ouistreham* », en feuilleton radiophonique en dix épisodes disponibles en podcast et ce roman m’a accompagné durant mes séances de jogging quasi quotidiennes.

Plongée dans mon ressentiment, je l’écoute à peine.

— Enfin, voilà une première décision à la con que j’ai prise tout ça parce que je ne suis pas assez persévérante et trop influençable.

— Penses-tu que tes parents auraient dû plus insister pour que tu suives ton rêve ? Ils ont sûrement voulu agir pour ton bien en te laissant choisir ta voie.

— Je n’en doute pas. Si le rôle des parents n’est pas de couper les ailes des enfants, ce n’est pas non plus de décider à leur place. Je suis la seule responsable et je ne reproche rien à personne. Tout ça, c’est de l’histoire ancienne. Et toi, tu n’as pas d’enfants ?

— Non.

— Tu n’as pas envie d’en avoir ?

— Eh bien je ne t’ai pas dit, avec ma femme nous sommes en pleine procédure de divorce, heureusement que l’on n’a pas d’enfants.

— Désolée, je ne savais pas.

Damien me rassure d’un sourire résigné.

— Il n’y a pas de quoi être désolé. Tu connais sûrement cette phrase de Saint-Exupéry, « *S’aimer, ce n’est pas se regarder l’un l’autre, c’est regarder ensemble dans la même direction.* »

Eh bien en fait, « regarder dans la même direction », c’est ce que nous faisons depuis cinq ans que nous étions en couple. Et puis un jour, on s’est regardé l’un l’autre, et on s’est demandé ce que l’on foutait ensemble.

— Vous divorcez à l’amiable en quelque sorte.

— Oui, tu vois, quand Gwyneth Paltrow et Chris Martin ont divorcé, ils ont annoncé aux médias qu’il s’agissait d’un « *conscious uncoupling* ». C’est un peu ce que l’on a essayé de faire...

— C’est cool. Vous êtes toujours copains alors ?

Damien a achevé son repas. Il repousse doucement son assiette et joue machinalement avec les deux baguettes.

— Non tout de même pas. Lorsque tu te sépares, le bilan n’est

jamais vraiment soldé. Quand un couple rompt, il est en réalité extrêmement rare que ce soit d'un accord mutuel. Ce que je te raconte à propos de Gwyneth Paltrow c'est ce que l'on dit pour la galerie, afin d'éviter les tapes de compassion des copains bien intentionnés. Je pense que depuis quelque temps il y avait un autre homme, celui avec qui elle vit actuellement.

— Et toi tu avais une autre femme ?

Il pose les baguettes et me regarde droit dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu crois ? Je suis quelqu'un de fidèle et je déteste le théâtre de boulevard.

— Donc, tu souffres.

— Tu as tout compris. Mais c'est une phase de la vie. C'est notre condition d'être humain doté d'un cœur. Tu dois faire un effort pour tourner la page et fermer le livre. Ce n'est pas facile. Seulement, tu n'as pas le choix. Quand c'est fini, c'est fini. Et toi, sur le plan sentimental, ça se passe comment ?

— Moi ? Non, je n'ai pas de relation stable. Des aventures sans lendemain à l'occasion. Rien de bien sérieux. Je suis une célibataire endurcie même si je n'aime pas ce terme.

— Ah ! Tu es comme Emma Watson qui avait déclaré au cours d'une interview qu'elle était « *self-partnered* » c'est-à-dire en couple avec elle-même et non célibataire.

— Ben dis donc, tu en as des références...

Le serveur s'approche avec la carte des desserts.

— Pour moi, ça va aller. J'ai bien dîné et le soir, je préfère ne pas trop me charger l'estomac. En revanche, je vais reprendre du thé, il est fameux. Et toi, Damien ?

— Je vais faire comme toi.

Je me tourne vers le serveur :

— Merci, on va juste reprendre du thé pour deux.

Damien se remet à jouer avec les baguettes.

— Je t'ai dit que j'écris des romans, il faut bien que je fouille un peu pour trouver des idées. Celle de *self-partnered*, c'est une collègue qui me l'a soufflée. Elle vit très bien en choisissant un partenaire quand elle est dans cet état d'esprit et en s'en passant lorsqu'elle a d'autres centres d'intérêt. Elle n'a aucune envie de se plier aux goûts de son conjoint comme elle dit. Par conséquent, elle n'en a pas. Elle dit qu'elle n'est pas célibataire, puisque célibataire signifie « *pas encore en couple* », elle est *self-partnered*, en couple avec elle-même, comme Emma

Watson donc. C'est un choix de vie. Tu sais, c'est l'Église catholique qui a inventé le couple à vie avec le sacrement du mariage et tout le tralala qui va avec.

— Tu es bien radical.

— C'est parce que tu n'as jamais été mariée. Se mettre sérieusement en couple, c'est aussi accepter avec le sourire tout l'environnement, tout le contexte de ton partenaire. Je sous-entends les copines et les copains de l'autre, sa famille, sa mère, son père, ses frères et sœurs, voire les cousins s'ils sont proches, ses goûts, ses manies, ses problèmes de boulot. Et encore, je ne te parle pas de toutes celles et ceux qui ne cessent de se référer à leur vie d'avant de te connaître. Bref, ce n'est pas une sinécure...

— Tu peux te tenir à distance.

— De qui ? De la famille ? J'imagine que dès que tu as des enfants c'est foutu. Tu as des obligations, les dimanches chez les parents de l'un, les vacances chez ceux de l'autre, la crise du réveillon de Noël, et je t'en passe et des meilleures. Tu sais ce que disait Maupassant à propos du mariage ?

— Non, vas-y, dis-moi.

— Le mariage, ce n'est qu'un échange de mauvaise humeur le jour et de mauvaises odeurs la nuit.

— Tu es bien cynique.

— Tu as tout à fait raison. Tu vois, quelque part j'essaie de trouver une certaine forme de justesse à notre divorce, me rassurer moi-même en ne voyant que le côté négatif de l'institution du mariage sans faire intervenir un ressentiment personnel.

— Autrement dit, tu es seul en ce moment.

— Oui, je profite du plaisir d'être seul, de faire uniquement ce dont j'ai envie, quand j'en ai envie. C'est agréable, non ? Après, je ne te cacherai pas que la solitude me pèse un peu. Ça ne te dérange pas si je recours à une autre citation qui me tient à cœur ?

— Ben non, vas-y puisque tu en as envie.

— J'avais pris une option de littérature espagnole à la fac et il y a une phrase du poète Gustavo Adolfo Becker qui me revient en mémoire. « *La soledad es muy hermosa... cuando se tiene a alguien a quien contárselo. La solitude est très belle... quand on a quelqu'un à qui la raconter.* »

— Très joli et juste en plus.

— Et toi ? Tu n'as jamais eu envie de fonder un couple durable ?

— C'est une longue histoire et puis il est tard, j'ai impérativement besoin de mes huit heures de sommeil. T'embête pas à me raccompagner, je prends un Uber, j'ai eu une journée de malade et j'ai hâte de retrouver mon lit.

Je cherche des yeux le serveur. Il se tient debout à côté du comptoir. Le restaurant s'est déjà bien vidé, nous sommes pratiquement les derniers.

— Monsieur, la note s'il vous plaît.

Je me tourne vers Damien.

— On partage cette fois-ci.

— D'accord. On remet ça demain soir ?

— Le resto deux soirs de suite ? Non, sans plus. Surtout que demain j'ai un déjeuner avec un client.

— Comme il fait beau en ce moment, je voulais te proposer une ballade sur les quais. Je m'occupe du pique-nique d'accord ?

— Bon, d'accord. On se retrouve où ?

— Face à la fontaine Saint-Michel par exemple. Dix-neuf heures comme aujourd'hui ou plutôt dix-neuf heures trente, ça m'arrange. Ça marche pour toi ?

— Dix-neuf heures trente, fontaine Saint-Michel, on fait comme ça. Allez tchao.

— À demain Inès.

7.

Mardi 13 juin 19 h 20

Une promenade sur les quais...

Je suis repassée chez moi pour me changer et enfiler mes Nike afin d'être plus à l'aise durant la balade et du coup, j'ai mal calculé mon temps de parcours. J'ai bien dix minutes d'avance. Tiens ! Je ne suis pas la seule à avoir mal minuté, c'est bien Damien que je vois droit comme un « I » devant la fontaine.

— Tu es en avance !

— Toi aussi. Tu as passé une bonne journée ?

— Oui, parfaite, j'ai travaillé avec un client qui connaît son produit et le segment de clientèle qu'il souhaite attaquer. Crois-moi, ce n'est pas souvent le cas. On a super bien travaillé.

— Et les trois d'hier, les startupper, ils ne sont pas revenus ?

— Non, ils ont changé leur plan et vont démarrer sur une autre idée. Ils se sont rendu compte qu'avec le business model qu'ils ont présenté, hier ils ne parviendront pas à devenir une licorne avant cinq ans. C'est le but qu'ils se sont fixé.

— Une licorne ?

— C'est une start-up valorisée à plus d'un milliard de dollars. Tu as Doctolib par exemple comme licorne française. Ils reviendront dès qu'ils auront construit le nouveau business model. Que veux-tu, on a ou on n'a pas l'esprit fécond.

— Tu es moqueuse.

— Non pourquoi ? je ne t'ai pas dit d'écrire « fécond » en deux mots.

— Ah ! Ah !

— Et toi, ta journée ?

— Parfaite pour moi. Le mardi, c'est une journée assez relaxe. Je n'ai que trois heures de cours avec des terminales qui ont pris la spécialité « Humanité ». Ils m'écoutent, posent des questions, c'est un plaisir. Nous voilà tous deux en forme pour reprendre notre discussion.

Tout à notre conversation, on a traversé le pont Saint-Michel et nous sommes passés devant la Sainte-Chapelle et le palais de justice un peu en automate. Au pied de la conciergerie, juste avant de franchir le quai de l'horloge pour atteindre le Pont au Change, le feu est au vert et nous marquons l'arrêt.

Damien observe la monumentale horloge de la tour du palais de la cité au-dessus de nos têtes.

— J'ai récemment appris que c'était la plus vieille horloge de Paris. Elle daterait du quatorzième siècle. J'ai aussi lu qu'elle avait été rénovée il y a une dizaine d'années à partir des documents les plus anciens pour la rendre conforme à ce qu'elle était à son origine. Superbe, hein ?

Je la contemple à mon tour. C'est vrai qu'elle est belle. Obnubilé par nos préoccupations du quotidien, on en oublie de lever les yeux et de s'intéresser aux curiosités qui nous environnent. Mais là, j'ai besoin d'éclairer un point du quotidien, justement :

— J'ai une question à te poser.

— Oui ?

— Tu me dragues ou tu cherches des idées pour un prochain bouquin ? Parce que là, on a dépassé le stade de la discute avec une vieille copine que l'on n'a pas vue depuis vingt ans !

— Si je te réponds un peu des deux, ça te dérange ?

— Euh, non. Pour le moment, ça ne me dérange pas.

— Et à combien estimes-tu mes chances ?

— Pour tout te dire, en ce qui concerne ton livre, je ne vois pas en quoi je peux t'aider, mon histoire n'a vraiment rien d'original. Quant à l'autre partie de ta question, je ne me sens pas prête à entamer une nouvelle relation, aussi si tu le permets je garde ma réponse pour moi.

— Je te comprends, profitons du moment.

Le feu passe au rouge et l'on reprend notre marche. Nous franchissons le pont au change et l'on descend sur le quai qui par bonheur a cessé d'être une autoroute. C'est un beau début de soirée. Les derniers rayons du soleil couchant créent un savant jeu d'ombres et de lumières qui donne du relief et de l'importance au moindre mobilier urbain

insignifiant par nature. On oublierait presque le béton qui nous entoure tant l'atmosphère est singulièrement bucolique. La température s'est bien radoucie et les joggers tout comme les promeneurs en profitent. Les Parisiens semblent avoir eu la même idée que Damien et se sont tous donné rendez-vous de ce côté-ci des quais. Il ne va pas être facile de trouver un banc pour savourer notre pique-nique...

— Tu vois Inès, j'ai toujours adoré flâner dans Paris. Les gens qui vivent en province s'imaginent que Paris ce sont les embouteillages, les métros bondés. Ils ne connaissent pas le plaisir de marcher dans la ville.

— Les embouteillages et les métros bondés c'est un peu vrai non ?

— Oui c'est vrai, en revanche on ne peut pas résumer Paris à ce stéréotype. Paris a toujours été une ville de flâneurs. Dans *Bel-Ami*, il y a un passage au début du livre où Georges, le personnage principal, se promène sur les grands boulevards. Il aimerait bien s'arrêter à une terrasse d'un café pour prendre un « bock » comme on disait à cette époque, mais il ne peut se le permettre vu les tarifs pratiqués.

— Question tarifs des « bocks » en terrasse ça n'a pas beaucoup changé. Et sinon, qu'est-ce tu as prévu pour le pique-nique ?

— Très simple, j'ai acheté deux salades à emporter. J'ai choisi une salade crudité et une salade aux fruits de mer, comme je me suis rappelé qu'hier soir tu semblais éviter les produits carnés.

— Bravo, bon choix et observateur en plus, oui en général j'évite la viande.

— On fera moitié-moitié, j'ai prévu la vaisselle de pique-nique. Pour la boisson, j'ai fait simple. Deux canettes de Leffe et une de Carlsberg au cas où tu n'aimerais pas la Leffe.

— Parfait, la Leffe me convient. On va bien trouver un petit coin pour s'installer.

— Je ne vois pas de banc libre à l'horizon. Si on s'assied là directement sur le sol au bord du quai juste au-dessus de la Seine, ça te convient ?

— Parfaitement.

— Et toi Inès, tu es Parisienne de naissance ?

— Oui. Je suis née dans le treizième, à la Pitié Salpêtrière. Quand j'étais petite, on habitait rue Saint-Vincent de l'autre côté de la butte, pas loin des vignes.

— C'est vrai qu'il y a des vignes à Montmartre.

— J'adorais la fête des vendanges, c'était très folko. Le vrai problème avec des enfants en bas âge, c'est que question espace vert,

Paris n'est pas une référence. Comme le secteur de la butte ne propose quasiment aucun lieu de promenade, nos parents nous baladaient au cimetière de Montmartre. Véridique ! Si on avait du temps, on poussait jusqu'aux Buttes Chaumont. Le dimanche, on prenait le train à Saint-Lazare jusqu'à Saint-Cloud. On traversait le parc, et on entrait dans les bois de Ville-d'Avray. On faisait une pause au bord de l'étang principal, toujours sur le même banc, juste en face de la villa où vécut Jean Rostand, le biologiste, le fils d'Edmond. On prenait le goûter, on bouquinait un instant et on terminait la ballade en direction de la gare la plus proche pour rentrer chez nous, un peu crevés, mais contents de la journée. C'est un bon souvenir.

— Tes parents sont toujours à Montmartre ?

— Oh non ! Ils n'ont pas aimé la gentrification du quartier, la fermeture des petits ateliers, la disparition des artisans. La ville a trop changé pour eux et ils se sont installés dans un village derrière Rambouillet où ils cultivent leurs légumes.

— Ah ! Si ça leur convient.

— Ils s'emmerdent un peu, j'imagine. C'est pour cela que dimanche dernier, on s'est tous retrouvés chez eux pour fêter l'anniversaire de ma sœur. Mon oncle aussi était là. Celui dont je t'ai déjà parlé.

— Finalement, tu ne lui en veux pas de t'avoir mal influencé.

— Bien sûr que non ! Il pensait foncièrement agir pour mon bien. Et puis il ne m'a pas mis le couteau sous la gorge non plus. C'est moi seule qui ai décidé de ma carrière.

— C'est juste. On peut revenir à notre conversation d'hier ? Je te demandais si tu n'avais jamais eu envie de vivre en couple.

— Ben dis donc, quand tu tiens un truc, tu ne le lâches pas !

Je décapsule ma bière. Je refuse d'un geste le verre en plastique que Damien me tend et je bois lentement une longue gorgée. La boisson est encore fraîche. Je pose la canette sur le sol irrégulier. Je la cale contre un pavé disjoint et je regarde la Seine qui s'écoule sous nos pieds, toujours aussi paresseuse, toujours aussi trouble, toujours aussi terne. Quelques reflets irisés du soleil couchant parviennent à rompre la monotonie du fleuve. Ce ne sera que pour un bref instant seulement. Je n'ai jamais pu définir la couleur de la Seine sans y accoler un suffixe péjoratif en « âtre », grisâtre ou brunâtre, parfois bleuâtre et souvent verdâtre. C'est un peu la teinte qu'elle revêt ce soir.

Bien que l'on croise de temps à autre d'inconditionnels pêcheurs qui

n'hésitent pas à mouiller la ligne, il m'est difficile d'imaginer qu'un jour prochain son eau soit suffisamment limpide pour que l'on puisse s'y baigner sans risquer une contamination quelconque et cela en dépit des promesses tant de fois répétées. Mais comme dit l'adage, les promesses n'engagent que ceux qui y croient. Dommage. Juste devant nous, une péniche chargée de conteneurs de couleur passe lentement. À l'avant, sur le seul espace laissé libre par le chargement, deux enfants en maillot de bain sont allongés et lisent des bandes dessinées. À l'arrière, au niveau de la cabine de pilotage, une petite fille habillée d'une jupe à frou-frou esquisse quelques pas de danse. Je me tourne vers Damien. Il attend ma réponse. Je vais tout lui raconter.

8.

Mardi 13 juin 20 h

Construire une relation durable ? Pas si simple !

Nous sommes assis sur le sol l'un à côté de l'autre. Je me tourne face à Damien et je le regarde franchement dans les yeux.

— Eh bien oui, vois-tu. Au cours d'une soirée un peu folle chez Alice, une amie qui a le sens de la fête, j'ai rencontré Clément. J'ai tout de suite compris que c'était lui.

— Lui ? C'est-à-dire ?

— Celui que j'attendais sans le savoir, le garçon qui était fait pour moi quoi. Comment t'expliquer... Ah oui ! Du temps où j'étais en fac, j'avais une copine espagnole, Raquel, qui n'avait que des relations éphémères avec les mecs. Elle me disait qu'il existait pour chacun d'entre nous une âme sœur, sa demi-orange comme on dit dans sa culture. Et c'était cette demi-orange qu'elle attendait de rencontrer pour former le fruit complet, autrement dit le couple idéal. À l'époque, son mode de pensée m'amusait beaucoup, je trouvais cela très fleur bleue et je n'y croyais pas. Je lui expliquais que c'était les contes de fées que l'on nous mettait entre les mains à nous les filles pour bien nous formater qui lui avaient mis ces idées dans le crâne.

« — Ne crois pas cela, me répondait-elle, ce que je te dis est la pure vérité. Ce n'est pas la quête du prince charmant comme tu le penses, c'est plus simplement une question de compatibilité. Il s'agit qu'elle soit parfaite. C'est aussi vrai pour les garçons, tu sais, eux aussi cherchent leur demi-orange. ».

Je ne sais pas si la quête de Raquel a abouti, au bout de toutes ces années je l'ai totalement perdue de vue. Moi, ce soir-là, je l'avais trouvée ma demi-orange ! Raquel avait tout à fait raison. Clément et moi, nous étions faits l'un pour l'autre, parfaitement compatibles, aurait-elle ajouté. Je pourrais aussi te dire parce que c'était lui, parce que c'était moi. Ça te parle, toi qui es prof de français, non ?

— Oui bien sûr, je te comprends, même si la solide amitié entre Montaigne et La Boétie ne s’inscrivait pas dans le même registre. Sinon ton histoire là, ça s’est passé il y a longtemps ?

— Cela va faire précisément deux ans, trois mois et... nous sommes le combien aujourd’hui ?

— Le quinze.

— Deux ans, trois mois et douze jours.

— En effet, ça t’a marqué !

— Oh que oui ! Je ne sais pas si tu as déjà vécu un coup de foudre une fois dans ta vie, mais moi, ce soir-là, c’est exactement ce qu’il s’est passé. À voir ta tête, tu te dis que cela fait un peu roman à l’eau de rose non ?

— Non, non, tu te trompes, je t’écoute. Mais avant celui-là, tu n’avais pas connu de relations suivies ?

— Bien sûr que si ! Je pourrais même te faire une typologie du mâle urbain actuel, lui dis-je en riant.

— C’est-à-dire ? Précise, ça m’intéresse.

— Avec une copine, on s’est amusées à répertorier, à catégoriser et à coller des étiquettes à tous les mauvais plans que l’on avait vécus. Je préfère te prévenir, ce n’est pas très flatteur pour les mecs.

— Et alors ? Je ne suis pas le défenseur de la gent masculine, vas-y, je t’écoute.

— Je te propose un échantillon. Je commence par le chasseur. Il y a quelques années, je sortais avec un beau mec vachement sympa. Je pensais que l’on allait faire un petit bout de route ensemble jusqu’au jour où j’ai découvert qu’il était du genre chasseur. J’ai alors compris que j’étais pour lui une bonne prise, un trophée. Il me présentait à ses copains non pas comme sa nouvelle amie de cœur, mais bien comme un tartarin exhibe fièrement son tableau de chasse.

J’ai aussi rapidement découvert qu’un chasseur digne de ce nom ne se contente pas d’une seule proie. Tant qu’il y a un gibier à portée de son charme et de son bagou dévastateur, il chasse. C’est obsessionnel chez ces gens-là. Je me souviens avoir lu dans Psychologie Magazine que ce comportement s’explique par un manque de confiance en soi. Je ne me suis pas donné la peine de pousser plus avant l’analyse de sa personnalité pour te faire un compte rendu psychologique.

Je marque une pause le temps de replonger dans mes souvenirs. Kevin est encore frais dans ma mémoire. Il avait toujours une bonne excuse pour occuper ses soirées sans moi. Il me disait « — non, je ne peux pas

te voir ce soir, j'ai du boulot, un projet à présenter demain ». Ou bien c'était un cousin chiant qu'il devait sortir, « — je ne te l'impose pas, tu vas t'emmerder... ». Et moi je tombais dans le panneau... Bon, j'oublie ce type, Damien attend patiemment le deuxième portrait :

— J'ai aussi connu le genre contrôleur. Je l'avais rencontré au cours d'un séminaire professionnel qui se prolongeait par une soirée dansante. Assez beau mec, j'ai flashé, et dès le lendemain on est sorti au resto ensemble. Il m'a adoré dès le premier baiser, il me le disait et c'était sûrement vrai. Ensuite, il ne me lâchait plus d'une semelle. J'avoue qu'au début de notre relation, sa passion effrénée flattait mon ego. Ça n'a pas duré.

Au fil du temps, les questions anodines du jeu amoureux ont doucement glissé vers l'interrogatoire systématique avant de basculer franchement dans le domaine du pathologique. Il m'appelait des dizaines de fois par jour, et si mon téléphone était sur messagerie il me soupçonnait des pires infidélités. Bien après la rupture, j'ai été contrainte de changer de numéro. Par chance, cela n'a pas été plus loin et je n'ai pas connu les affres du harcèlement comme une copine à moi avec un individu plus perturbé encore que mon contrôleur. Tu ne te n'ennuies pas ?

— Pas le moins du monde.

— Alors je continue. J'ai aussi partagé une période de ma vie avec un mec du genre « courant d'air ». Il disparaissait en catimini, en pleine nuit pendant que je dormais. Puis, il réapparaissait deux ou trois jours plus tard, sourire aux lèvres, des croissants chauds et une baguette croustillante à la main ou un bouquet de fleurs selon l'heure de son retour, tant il était certain que j'allais lui pardonner ses escapades.

Je stoppe un instant mon inventaire pour laisser libre cours à mes souvenirs. Lui non plus je ne l'ai pas oublié. Je n'ai jamais su ce que Sébastien faisait durant ses absences. Je m'étais promis de le mettre dehors au retour de sa prochaine fugue. Il n'est jamais revenu. Je poursuis :

— Qui d'autre ? Ah oui ! Il y a aussi celui qui m'a avoué que je lui rappelais un ancien amour impossible. C'est pour cela qu'il était heureux que l'on se soit mis en couple. Sympa à entendre, non ? Celui-là, on l'a baptisé le nostalgique éploré. Une étiquette bien trop cool pour un tel individu. Cela faisait pratiquement trois semaines que l'on sortait ensemble et je l'avais invité à dîner chez moi pour la première

fois. À peine avions-nous attaqué l'apéro qu'il se met à me faire le panégyrique d'une ancienne conquête, le regret de sa vie a-t-il osé me dire sans aucune vergogne sur un ton où perçait l'amertume.

Elle était mariée, mère d'un véritable petit ange, une charmante fillette, et ne voulait pour rien au monde mettre son foyer en péril. Il a même tenu à me montrer la photo de la fillette coiffée d'une couronne de fleurs assez ridicule. C'en était trop. Il avait allègrement franchi les bornes de l'acceptable. Je l'ai prié de remballer son mobile et de prendre la porte sans tarder. Hormis quelques protestations pour la forme afin de justifier sa bonne foi et mon manque de compassion, il n'a pas insisté plus que cela. Il a ramassé ses quelques affaires éparses et il est parti vraisemblablement en quête d'un autre sosie de l'élue de son cœur. Voilà, j'arrête là, il y en a eu quelques autres, toujours du même acabit. En fait, ce sont tous les mêmes machos qui au fond d'eux méprisent les femmes. Et encore, j'ai eu la chance de ne pas tomber sur de vrais prédateurs.

Contre toute attente, Damien ne semble pas se lasser. Au contraire, il m'écoute avec une attention soutenue, tout juste s'il ne prend pas des notes. C'est vrai que je viens de lui offrir sur un plateau une galerie de portraits de personnages rapidement ébauchés qu'il pourra ensuite développer pour ses romans. Maintenant que j'ai achevé l'inventaire de mes échecs amoureux, il me regarde avec un sourire suspicieux :

— Attends, attends, attends ! Sérieusement, tu n'as jamais connu de mecs sympas, simples, attentionnés, ni macho, ni chasseur, ni jaloux ? Avant ton Clément j'entends, se sent-il obligé de préciser.

— Oui, aussi, oui. J'ai rencontré des mecs sympas et gentils avec qui théoriquement ça aurait pu coller. Mais la théorie ce n'est pas la pratique. Tu sais dans un couple, tout est question de chimie et avec eux, elle ne fonctionnait pas, c'est ainsi.

Je laisse une fois de plus mon esprit vagabonder. C'est Cédric qui revient à ma mémoire. Il rêvait de construire une vraie famille unie, la sienne avait été un désastre. Ce n'était pas mon objectif et lui n'était pas pressé de construire son projet. En attendant, on a passé un peu de bon temps ensemble avant de se lasser l'un de l'autre. Je regarde Damien. Il fait la moue. Il n'a pas l'air convaincu. Il attend une explication mieux argumentée. Que lui dire ?

— Cela dit, j'ai peut-être un faible pour les profils profondément machos, qui sait ? dis-je d'un ton humoristique pour le moins ambigu (je me suis moi-même longtemps posé la question).

— Eh bien non, puisque j'ai cru comprendre que ça ne durait pas non plus avec eux et j'imagine que tu ne classes pas ton copain Clément dans cette catégorie.

— Alors là, strictement rien à voir avec les numéros que je viens d'évoquer ! Tu as tout à fait raison. Clément n'est ni macho ni atypique. Cette fameuse soirée que j'ai marquée d'une pierre blanche comme tu peux t'en douter, on l'avait passée à discuter à l'écart du tumulte de la fête. Ça t'intéresse toujours ? Je te raconte ?

— Oui, oui, j'y tiens.

9.

La soirée se poursuit La rupture était-elle inévitable ?

C'est bien la première fois que je replonge ainsi dans le passé. Comme il a l'air d'être franchement intéressé, j'en profite pour revivre le souvenir de ces instants de bonheur, malheureusement bien trop fugaces.

— On s'était découvert des goûts communs sur des tas de sujets. Il m'écoutait, je l'écoutais. Nous étions en accord parfait et nous riions de concert aux mêmes plaisanteries. J'appréciais son mode de pensée, tolérant, généreux et large d'esprit. Nous sommes rentrés ensemble chez moi et on est restés couchés les trois jours suivants.

Sur ce plan, nous étions parfaitement en phase. Je n'ai jamais rencontré d'autres mecs avec qui ça se passait aussi bien. L'amour naissant y était sûrement pour une grande part, mais pas seulement. Clément était doux et attentionné, attentif à mon propre plaisir. Mais ce sujet est bien trop intime pour être confié à un vieux copain de lycée. Je reprends : — On ne quittait le lit que pour réceptionner les pizzas que l'on commandait une fois mon frigo vidé, ce qui ne prit guère de temps. Le dernier soir, nous sommes tout de même sortis. C'était un lundi et j'avais pris ma journée. La plupart des restos étaient fermés sauf le couscous du bas de la rue. Il était foncièrement infâme, il n'y a pas d'autre mot. Mais peu importe, nous étions là tous les deux et on savait déjà que nous ne faisons qu'un. Fusionnel, quoi.

Je marque une pause et je le regarde :

—C'est vraiment cucul ce que je te raconte. Tu ne vas pas en tirer grand-chose pour ton roman, pourtant, je t'assure, ça s'est passé

comme ça, je n'invente pas.

— Vu comment tes yeux brillent, je me doute que tu n'inventes pas. Et ensuite ?

— Ensuite, on ne se quittait plus, on se voyait tous les soirs et on s'appelait dans la journée. J'étais tellement mordue que même en réunion, je laissais mon portable allumé pour ne pas louper un seul de ses messages. Il me disait qu'il en faisait autant. Je suis sûr que c'était vrai.

— Vous partagiez les mêmes goûts sur tous les sujets ?

— Non bien sûr, seulement j'ai pour devise une formule assez simple : « Les ressemblances rapprochent, les différences enrichissent ».

Damien esquisse un sourire forcé. Il semble considérer cette devise avec un certain scepticisme.

— Ma foi, on peut le voir aussi comme ça, oui.

— Oh ! Et puis Clément m'écrivait des petits poèmes d'amour et il me les envoyait à n'importe quel moment de la journée. C'était si mignon ! Ils sont tellement beaux ! Je les ai tous gardés en copie sur mon mobile et quand je suis d'humeur rêveuse ou mélancolique, je les relis et je me souviens du bonheur que je ressentais lorsque je les découvrais pour la première fois. Tiens, regarde ou plutôt écoute, je te le lis :

*Je t'envoie mille baisers passionnés,
Je te serre tendrement dans mes bras
Et je compose en imagination divers
Tableaux où nous figurons toi et moi,
Sans rien ni personne autour.*

— Ah ! Et puis celui-ci, je l'adore :

Je me saoule de penser à chaque partie de ton corps.

Tout ce que tu fais me grise, me terrifie, me torture, me ravit, tout ce que tu fais est parfait.

— Ce n'est pas seulement beau. Ces simples mots, judicieusement associés, révèlent une sensibilité exceptionnelle. Il a dû investir une énergie folle pour écrire de si belles choses !

— Pff, facile !

Je m'arrête et je fixe Damien droit dans les yeux. Je suis foncièrement surprise qu'il ne soit pas plus réceptif à la beauté de ce que je viens de lui lire. Il a l'air de prendre tout cela avec hauteur et son petit sourire narquois ne me plaît pas beaucoup.

— Que tu dis ! Tu n'es pas conscient du travail nécessaire pour parvenir à exprimer une telle pureté des sentiments !

Pour une fraction de seconde, Damien perd son flegme et hausse le ton :

— Je dis facile parce que ces vers ne sont pas de lui !

Moi aussi je m'énerve un peu :

— Ah oui ? Comment peux-tu dire cela ?

— Parce que je les connais, me répond-il plus calme maintenant et sur un ton plus posé. Bon, le premier je ne suis pas sûr, il me rappelle vaguement un auteur russe, Pouchkine... ou plutôt Tchekhov... Je ne suis pas sûr, je ne m'engage pas. Envoie-le-moi en copie, je ferai des recherches si tu veux. En revanche, le second est extrait d'une lettre de Paul Éluard à Gala, sa première femme. Ensuite, celle-ci lui a préféré Salvador Dali, mais ça, c'est une autre histoire.

Là, je tombe de haut, toute une partie du mythe que j'avais construit vient de se rompre comme on voit se briser un vase de cristal auquel on tient.

— Tu es sûr ?

— De quoi ? Que ces vers ne sont pas de lui ? Sûr et certain ! Il n'y a pas si longtemps, j'ai donné un coup de main à une ancienne copine de fac qui faisait une thèse sur Éluard. Je me souviens parfaitement de cet extrait, aucun doute à ce sujet.

Damien adopte maintenant le ton de la confiance :

—Entre nous soit dit, la lettre entière est bien plus polissonne que cela. Il a choisi le passage le plus soft. Il était bien réservé ton coquin.

Je reste songeuse un instant. Un autre souvenir me vient à l'esprit. Un dimanche après-midi tandis que l'on flânait aux Buttes-Chaumont, Clément m'avait déclamé quelques vers aux abords de la cascade. Il me disait qu'il pensait à des trucs comme ça la nuit et qu'il les écrivait le matin pour moi. Quand je lui avais répondu que moi aussi j'aimais Rimbaud, malheureusement je ne pouvais réciter de mémoire, ne serait-ce que la première strophe du « *Dormeur du val* », ça l'avait un peu déstabilisé. Sa réaction m'avait franchement perturbée. Essayait-il de me faire croire que ces vers étaient de lui ? Non, quand même pas. Voilà que le doute se met de la partie maintenant !

— Bon, écoute euh... Peu importe ! D'ailleurs, il n'a jamais prétendu qu'il était l'auteur de ces poèmes (ça, c'est vrai !) et j'étais au comble du bonheur. Chaque nouveau message était un véritable moment d'extase et j'attendais fébrilement le suivant. J'étais amoureuse

quoi !

— Et que s'est-il donc passé pour que vous ne soyez plus ensemble ? Paris est tout petit pour ceux qui comme vous s'aiment d'un aussi grand amour... raille-t-il en prenant les intonations d'Arletty.

— Ne te moque pas. C'est de ma faute. Je me suis bêtement braqué. Imagine-toi que nous sortions ensemble depuis à peine trois semaines et voilà qu'il me propose le mariage ! Nous étions dans un petit resto typique de mon quartier, le « *Virage Lepic* », pas loin de chez moi, je te le ferai connaître à l'occasion. Assis l'un en face de l'autre, nous discussions calmement comme de coutume, quand tout à coup, de but en blanc, il se lève, repousse sa chaise, se met à genoux et me tend un coffret contenant vraisemblablement une bague. Je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. J'ai franchement cru à une plaisanterie, il avait d'habitude beaucoup d'humour. Mais là, non. Il était sérieux.

Il me demandait ma main de la manière la plus ringarde qui soit. Les autres clients du restaurant nous observaient sans vergogne. La scène les amusait. Je lui ai tendu la main pour qu'il se relève. J'étais gênée. J'ai horreur de me donner en spectacle. Je n'ai pas pris le coffret et je lui ai fait comprendre que le mariage était bien le dernier de mes projets, que l'on pouvait très bien vivre à deux et être heureux sans que le maire de l'arrondissement soit au courant.

Lui, c'était le curé qu'il voulait mettre dans la confidence. Ce soir-là, il a préféré rentrer chez lui. Je ne le savais pas encore, mais cette première fêlure de notre relation était le signe avant-coureur de la rupture. Je l'ai rappelé le lendemain à la première heure. On s'est revu pour le déjeuner et on a passé la soirée ensemble. Je pensais l'affaire terminée. Eh bien non ! Trois mois plus tard, il me rejoue le même numéro ! On était chez moi. On venait de passer une partie de l'après-midi au lit et je sortais tout juste de la douche. Cette fois-ci, il était pressé parce qu'il partait le soir même en déplacement professionnel à l'étranger.

— Où donc ?

— En Finlande. Je ne t'ai pas dit, il est ingénieur nucléaire et il intervient sur des projets un peu partout, selon les partenariats.

— Il fabrique des bombes ?

— Mais non voyons ! Des centrales électriques.

Damien esquisse une moue désapprobatrice.

— Ça ne vaut guère mieux !

— Stop Damien ! Tu ne peux pas dire ça, il ne faut pas tout mélanger ! Moi non plus je ne suis pas fan du nucléaire, mais bon, c'est comme ça, c'est son métier et je passais outre.

— Et une fois de plus, tu lui as dit non.

— Bien sûr, je ne veux pas me marier, c'est ainsi. Il était parti pour supposément une mission de trois semaines.

— Pourquoi dis-tu supposément ?

— Attends, ne sois pas pressé ! Laisse-moi te raconter les événements comme ils se sont déroulés ! À son retour, il a recommencé son cirque de la demande en mariage. Ce n'était vraiment pas le moment. J'étais dans un état de colère froide. J'avais appris par Alice, la copine par qui j'ai connu Clément, je t'en ai déjà parlé, qu'il était rentré de Finlande depuis quelques jours et qu'il les avait passés chez sa mère à Biarritz. Sans me le dire ! Au téléphone, il me laissait croire qu'il était toujours en Finlande ! Non, mais tu imagines la perte de confiance ! Tu comprends ma colère ?

— Oui, d'accord, ne t'énerve pas pour autant.

— Mais non, tu ne comprends pas ! On avait rendez-vous chez moi le jour même où j'ai appris sa supercherie. C'était un samedi. Il est arrivé en début d'après-midi, tout sourire, un bouquet de fleurs à la main, me laissant croire que son avion avait atterri le matin même. Il était passé chez lui pour se changer en coup de vent juste avant de venir me voir. Et tu sais quoi ?

— Je devine oui.

— Il a recommencé une fois de plus sa comédie de la demande en mariage ! Je lui ai dit fermement non. Il m'a demandé :

« — C'est la rupture que tu veux ?

— Si c'est le seul moyen pour que tu cesses de me demander ma main d'une manière aussi ridicule, oui ! »

Il est parti. J'étais remonté et je devais marquer le coup d'une manière ou d'une autre... Et j'ai pris la pire des décisions possibles pour décharger ma colère. Un de mes clients, très sympa et pas mal du tout, me faisait du plat depuis déjà plusieurs semaines. Je l'ai appelé. On a passé la soirée ensemble et je l'ai ramené chez moi. J'avais totalement oublié que Clément possédait une copie des clés de mon appartement ! Il est revenu dans la nuit, pour se faire pardonner, je suppose, et il nous a trouvés en pleins ébats. C'était définitivement terminé. Voilà, je t'ai tout raconté.

Je regarde Damien. De toute évidence, il ne sait pas trop quelle attitude adopter face à ce déluge de souvenirs et de passions. Pour le moment, il collecte les restes du repas éparés sur le sol et en emplit le sac qui a servi à transporter les salades. Il cherche des yeux une poubelle à proximité. La plus proche est bien trop loin. Il noue les poignées du sac et le place devant lui pour ne pas l'oublier. Bref, il temporise. Il ne me juge pas, heureusement. Il attend silencieusement que la tension retombe. Je n'aurais jamais cru que je pouvais me mettre dans un tel état de surexcitation à l'évocation de ce qui ne devrait être rien de plus qu'une histoire ancienne et achevée. Il n'est que temps que je baisse le feu sous la cocotte-minute de mes émotions et que l'on reprenne le cours de notre conversation, dépassionnée de préférence.

— Si la première décision à la con que j'ai prise est simplement due à mon caractère influençable et à mon manque chronique de persévérance, la deuxième a été de refuser sa proposition pour laisser libre cours à ma mauvaise humeur. C'est ainsi, on ne se change pas, je suis programmée pour tout foirer.

Damien hoche la tête en signe de dénégation. Il me fixe maintenant d'un air protecteur et agite son index dans ma direction. A-t-il l'intention de me sermonner ?

— Pour la première de tes décisions, je n'ai pas d'avis, en revanche pour ton copain Clément, ce n'est pas vraiment une erreur. Il t'avait menti, c'est pour cela que tu t'étais mis dans une telle colère.

Bien que je lui aie raconté plus de détails que je ne le souhaitais, il ne semble pas bien comprendre la situation.

— Non Damien. J'aurais dû ouvrir les yeux plutôt que de m'enfermer dans une colère absurde. Alice m'a expliqué que Clément était très attaché à sa mère et ça, tu n'y peux rien. Il avait peur que je ne le comprenne pas. C'est pour cela qu'il ne m'a pas dit qu'il était rentré plus tôt, pour passer un peu de temps avec elle. Clément est issu d'une famille très traditionnelle. Pour lui, le mariage est une véritable institution. C'est le moyen de s'affirmer dans son milieu.

— Tu es contre le mariage, ça n'aurait jamais pu fonctionner ! C'est une équation impossible à résoudre, Damien insiste. Il cherche vainement à justifier mon comportement passé.

— Mais non ! C'est moi qui suis obtuse. Pour moi, le mariage n'a aucune signification. Ce n'était pas une grosse affaire de l'accepter ! On s'entendait tellement bien et il est tellement gentil ! Je suis persuadé que l'on aurait sûrement construit quelque chose de solide ensemble.

— Que tu dis.

— Non, non, je suis sûr que ça aurait marché. Il est attaché à sa mère parce qu'il a été élevé comme cela. On aurait voyagé, on aurait fait des tas de trucs et il aurait changé.

— Je t'arrête, tu ne peux absolument pas deviner ce qu'il se serait passé si tu avais accepté.

— Je ne suis pas de ton avis. J'ai tout raté et puis c'est tout.

Damien ne répond pas. Il me regarde. Son sourire énigmatique ne me dit rien qui vaille. Au bout de quelques secondes de silence, il lâche en articulant bien chacune des syllabes :

— Tu aimerais revenir sur tes décisions pour en savoir un peu plus ?

— Comment cela revenir sur mes décisions ? je réponds un peu brusquement.

— Remonter dans le temps et prendre une autre décision que celle que tu as prise.

— Ah oui ! C'est vrai que tu es romancier. Ben écoute dans l'absolu, je ne serais pas contre un petit saut en arrière, et au lieu de l'envoyer paître, je lui dirais un oui bien franc, histoire de voir ce qui se serait passé, et tu verrais bien que j'ai raison.

— Non, non, ce n'est pas pour un roman. Je te propose sérieusement de revenir à cette situation et de prendre ou de ne pas prendre la décision, celle dont tu penses qu'elle t'a bousillé la vie.

— Attends, je ne t'ai jamais dit que ma vie était bousillée, je vis très bien et je suis heureuse. Comme tu peux le remarquer, je suis une fille concrète et j'ai les deux pieds sur terre.

— Excuse-moi, mon propos m'a échappé. Crois-moi, ça semble absurde dit comme cela, mais je connais vraiment le moyen de revenir dans le passé.

— C'est quoi de l'hypnose ? Je n'ai pas trop envie de me prêter à ce genre d'expérience.

— Non, pas du tout, il ne s'agit pas d'hypnose.

— Tu veux me faire participer à une sorte de jeu vidéo de simulation ?

— Non, non, ce n'est pas un jeu.

— Ah ! Je crois deviner. C'est un univers virtuel, une sorte de métavers à la Zuckerberg, ce truc un peu dingue sorti tout droit de la science-fiction. C'est ça, hein ?

Damien hoche la tête en signe de dénégation.

— Ce n'est pas du tout cela que je te propose.

Je ne comprends absolument pas ce qu'il attend de moi et ce jeu d'énigme auquel on se prête commence à me fatiguer. Je prends alors conscience d'être mal assise et l'ankylose me gagne. J'attrape mon sac et je me lève :

— Je ne vois pas où tu veux en venir. Il va falloir que tu sois un peu plus clair si tu souhaites m'utiliser pour tes expériences littéraires.

Damien semble dépité. Il se lève à son tour.

— Je suis vraiment désolé que tu le prennes ainsi, ce n'est ni un jeu ni une simulation et encore moins une expérience littéraire. Ce que je voudrais te proposer est tout à fait réel. Je reconnais que j'ai très mal abordé le sujet. Ce n'est pas facile à expliquer. On va tout reprendre depuis le début.

— Ouf ! Une autre fois alors ! Il se fait tard, je vais rentrer. Ça m'a perturbé de remuer ces vieux souvenirs. Ne me raccompagne pas, j'ai besoin d'être seule.

— Je comprends Inès. En revanche, on ne va pas se quitter comme ça. On se revoit quand ? Demain ?

— Demain ? Non. Ce n'est pas possible. Je vais à un spectacle de danse avec Alice et une autre collègue.

— Et moi jeudi, j'anime mon cours d'écriture créative. On dit vendredi ?

— D'accord pour vendredi. En revanche, tu auras intérêt à t'expliquer sérieusement.

— Je te le promets. On se retrouve au Wepler comme la dernière fois ?

— D'accord, même lieu, même heure, dix-neuf heures. Tchao.

— J'ai hâte d'être à vendredi, Inès, je ne te le cache pas.

10.

Vendredi 16 juin 18 h 30

Une rencontre avec un personnage haut en couleur...

— Tu es encore là Inès ! Arrête de faire des heures, je ne pourrais pas te donner toutes tes RTT !

— Oups ! Je n'avais pas vu l'heure. Tu as bien fait de me prévenir, Mathilde. Je fais juste une petite sauvegarde de mon travail de la journée et je suis partie. À lundi !

— À lundi Inès, tu es la dernière, je ferme la boutique derrière toi.

J'ai bien vingt bonnes minutes de marche pour me rendre à la place Clichy. Ça me donne le temps de réfléchir. Mardi, je me suis un peu énervée contre ce pauvre Damien. Au fond, je ne pense pas qu'il se moque de moi. Mais que veut-il ? C'est évident qu'il pique mon histoire pour un roman, il me l'a franchement dit. Apparemment, il lui manque quelques briques. C'est vrai qu'il anime des ateliers d'écriture créative ! À tous les coups, il va m'inviter à jouer un jeu de rôles, une sorte de psychodrame. Un de ses élèves interprétera le personnage de Clément et je rejouerai mon histoire devant un parterre d'inconnus. Il observera précisément chacune de mes réactions et prendra de précieuses notes en espérant que je revive en live ce que j'ai peut-être eu tort de lui raconter. Eh bien pas question ! Je ne suis pas un phénomène de cirque ! Attention, Inès... Revoilà ta colère qui refait surface. Cool ma fille, cool. Il ne te reste même pas deux cents mètres pour te calmer avant de passer la porte du Wepler. Tiens, Damien n'est pas seul, mon intuition se précise...

— Bonjour, Inès, je te présente mon père, Julien.

— Bonsoir Monsieur.

— N'aie pas peur Inès, je ne vais pas te demander ta main, dit-il en

clignant de l'œil. Mon père est astrophysicien et il va t'expliquer clairement ce que je n'ai pas su faire lors de notre dernière soirée.

Son père me regarde en souriant. Bien bâti, le cheveu court et la barbe plus sel que poivre. Il a un côté force tranquille, un rien séducteur, un peu du type charmeur de tigresses. Même si je ne me sens pas particulièrement féline, il est vrai que parfois j'ai bien envie de griffer. Pour le moment, je suis à l'écoute.

— Avant toute chose, ne m'appellez pas monsieur. Appelez-moi Julien comme tout le monde et si vous le permettez je vous appellerai Inès. Êtes-vous d'accord ?

Julien a une voix grave et son regard est direct, franc.

— Tout à fait d'accord, je n'aime pas non plus les mondanités.

— Je me présente. Comme Damien vient de vous le dire, je suis astrophysicien. J'ai déroulé le principal de ma carrière au CERN, vous savez, là où l'on a construit l'accélérateur de particules LHC qui a notamment servi à l'identification du boson de Higgs. Vous avez sûrement entendu parler de cette fantastique découverte n'est-ce pas ?

— Oui, je me souviens. J'ai longtemps cru que l'on évoquait le boson de « X » comme la lettre de l'alphabet, jusqu'à ce que je lise un article pour mieux comprendre de quoi il s'agissait.

— Effectivement, on aurait pu l'appeler X comme vous dites, tant son existence était hypothétique. D'autant plus que l'on étudiait son interaction avec les bosons W et Z. Vous le savez sûrement maintenant, Higgs est le nom du collègue qui a démontré la possibilité d'un tel boson par le calcul. Comme je viens de l'évoquer, ce n'était à l'origine qu'une hypothèse. Encore fallait-il la valider. C'est là où résidait toute la difficulté. Pour préciser un peu plus le portrait, j'étais l'un des scientifiques de l'ombre qui a participé à l'élaboration des systèmes de détection de sa désintégration, puisque c'était le seul moyen de mettre en évidence son existence.

— Pourquoi donc ? Interroge Damien.

— Pourquoi pourquoi donc ?

— Pourquoi fallait-il le désintégrer ?

— Si tu t'intéressais un tant soit peu au métier de ton père, tu saurais que sa durée de vie est trop fugace et ce sont les produits de sa désintégration que l'on cherchait à identifier. Après cette interruption, je reprends. Une fois la réalité de ce boson clé démontrée, je fus affecté à un autre projet sans autre forme de procès. Les lauriers étaient pour les seigneurs et nous les soutiers qui avions mis au point toutes les

équations, nous avons juste eu droit aux félicitations de la direction, uniquement en mode privé, et pas la moindre distinction. J'y passais pourtant mes nuits et mes week-ends ! Mais voilà, c'est cela l'ingratitude de la recherche. Je devrais y être habitué. Seulement à un moment donné, la coupe est pleine ! Sachez que dans ma jeunesse j'ai travaillé avec Georges Charpak, prix Nobel de physique 1992, sur le thème des détecteurs de particules précisément. C'est vous dire si je maîtrise le sujet ! J'ai envoyé un courrier chargé de reproches au directeur du centre. Deux jours plus tard, il venait personnellement à ma rencontre, accompagné de deux inconnus. Ils me proposaient de participer à la création de la société *TimeTravel*. Ils m'ont présenté le projet encore fragile à ce stade. Je n'ai pas hésité une seconde. J'ai quitté le CERN, abandonné ma carrière d'astrophysicien pour devenir vice-président de *TimeTravel*. Ce n'est pour le moment qu'une start-up, en revanche les perspectives sont excellentes.

— Je crois qu'Inès a une certaine opinion sur les start-up. Si tu commençais plutôt par le début au lieu de nous raconter pour la énième fois ta déprime de chercheur en mal de reconnaissance.

— Fils, pour une fois tu as raison.

Il sort un article de journal soigneusement glissé dans une vue plastifiée afin de le protéger.

— Il y a plus soixante ans, en 1957 pour être précis, les terrassiers qui déblayaient le terrain pour la construction d'une nouvelle route ont découvert une curieuse faille près du lac de Genève, côté français. Excessivement profonde et aux parois parfaitement régulières, elle a plus qu'intrigué ses premiers observateurs tout comme l'équipe de spéléologues engagés pour l'étudier. L'article n'en dira pas plus et vous ne trouverez aucune autre information au sujet de cette faille. Le CERN s'est empressé d'ériger un bâtiment avec accès hautement sécurisé juste sur la faille. Ils ont prétexté qu'ils construisaient le premier accélérateur de particules pour occuper et protéger toute la zone, des deux côtés de la frontière, tout en s'assurant qu'il n'existait pas d'autres failles du même type. Pourquoi ? Tout simplement parce que les spéléologues venaient de découvrir un trou de ver. Savez-vous ce qu'est un trou de ver ?

Je ne sais pas où il cherche à me conduire. Pour le moment, c'est assez distrayant.

— Oui, j'ai bien aimé le film *Interstellar* qui parle justement de voyage au travers d'un trou de ver. J'ose espérer que votre histoire sera

du même niveau, dis-je avec humour.

— J’apprécie votre état d’esprit, mon fils a bien de la chance.

Damien intervient brusquement.

— Euh, on est juste copains, ne t’aventure pas, le terrain n’est pas totalement déminé, précise-t-il en me regardant droit dans les yeux avec un léger sourire malicieux.

Julien fait de la main un geste d’apaisement.

— Je ne tiens pas à me mêler de ce qui ne me regarde pas. Néanmoins, ma chère Inès, ce que je vous retrace en ce moment est la stricte vérité. Je continue ou on arrête ?

Pour le moment, je me prête au jeu, j’attends de voir où il souhaite en venir.

— Allez-y, poursuivez, je vous en prie. Jusqu’à présent, votre scénario tient la route, j’ai hâte de connaître la chute, dis-je toujours avec humour.

Julien reprend son explication sur un ton un peu désabusé. Il semble déçu que je prenne à la légère son invraisemblable histoire. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Bien... Nous nous sommes rapidement rendu compte que ce trou de ver qui en substance est une manière de raccourci entre deux positions dans l’espace-temps conduisait à un univers du type miroir. Un univers miroir, c’est un peu comme un écho de notre monde avec l’image de chacun d’entre nous.

Il sort de sa sacoche deux feuilles de papier. Il courbe en deux la première feuille et la tourne pour nous montrer les deux faces.

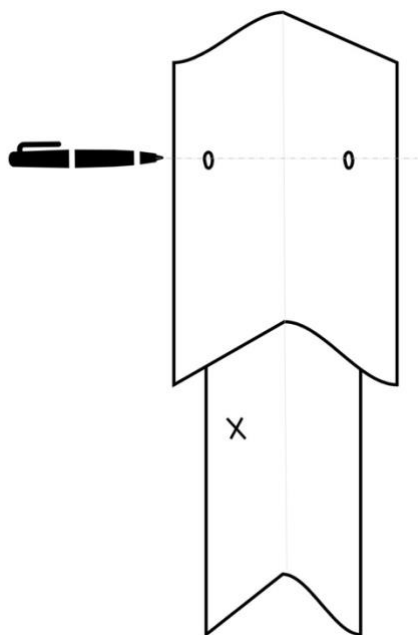
— Déjà, il faut savoir que l’espace-temps dans lequel nous vivons n’est pas plan. C’est ce que cherche à représenter cette feuille de papier ainsi arquée. Vous venez d’évoquer le film *Interstellar*. Vous ne savez peut-être pas que mon très cher ami Kim Thorne, grand spécialiste des trous noirs et des trous de ver, a été le consultant technique pour ce film. Il a l’habitude d’expliquer de cette manière le principe des trous de ver.

Ne sachant ce qu’il allait bien pouvoir faire avec ces simples feuilles de papier, je ne perds pas une miette de sa manip. Il est parvenu à piquer ma curiosité. Tout comme celle de Damien d’ailleurs.

Julien sort un porte-mine à bouts dorés (un Montblanc ?) de la poche de sa veste posée sur le dossier de sa chaise et l’utilise pour transpercer les deux faces de la première feuille de papier. Puis, il s’efforce de la tenir sommairement pliée de la main gauche sans rompre

le pli et de l'index de la main droite, il mime des va-et-vient entre les deux faces pour bien montrer le raccourci.

— Vous voyez bien le principe. Théoriquement, nous serions tout à fait en mesure de nous déplacer dans notre espace-temps. C'est une



démonstration classique qui d'ailleurs est aussi dans le film que vous venez d'évoquer. Seulement, dans notre cas, le raccourci découvert conduit à un autre espace-temps, parallèle au premier.

Julien pousse nos verres vides à l'extrémité de la table et pose la feuille bien au centre. Elle est maintenant partiellement dépliée en forme de « V » inversé. Puis, il se saisit de la seconde feuille. Il en plie les bords pour en réduire la taille, l'incurve de la même façon et s'efforce de l'introduire à l'intérieur de la première feuille. Il pointe de son stylo la face extérieure de la première feuille :

— Cette face de la feuille, c'est notre monde, celui dans lequel on vit.

Il extrait la seconde feuille et nous montre la croix qu'il vient de tracer au travers du premier trou.

— Cette seconde face, c'est l'univers miroir. Le trou de ver est le raccourci qui permet de passer de l'un à l'autre des deux univers.

— D'accord, je vois bien...

Je regarde Julien et je pose la question qui me démange depuis un instant :

— Quel est l'intérêt ?

— Eh bien, au fil du temps, nous avons trouvé le moyen de gérer le référentiel temporel dans cet espace-temps parallèle. C'est aussi à cela que servait la recherche originale autour du boson manquant.

Je commence à avoir du mal à suivre le fil du canevas qu'ils sont en train de me monter. La séance d'origami à laquelle je viens d'assister n'a fait que renforcer ma méfiance.

— Je peux vous interrompre ?

— Faites, je vous prie.

— S'agit-il d'un univers miroir, un écho ou un espace-temps parallèle ?

Malgré moi, je deviens de plus en plus sarcastique.

— Je devine à vos questions que votre incrédulité persiste. Je vous rassure, c'est bien naturel, tout le monde passe par les mêmes doutes et incertitudes. À moi de vous convaincre.

J'insiste un peu lourdement. J'aimerais tout de même savoir ce qui se cache derrière un tel conte de fées :

— Le problème c'est que votre terminologie est un peu brouillonne. Elle met en péril votre argumentation.

— Papa, que je te précise, Inès est une spécialiste de la communication. Elle connaît la force des mots. Choisis bien ton vocabulaire.

— D'accord, le terme que nous utilisons entre nous est « univers miroir », je n'utiliserai plus que ce vocable.

— Quel est le rapport avec le boson de Higgs ?

— Très bonne question. Le but officiel de cette recherche était de parvenir à mieux comprendre les quatre forces fondamentales et leurs liens avec les particules élémentaires. J'explique. Dans l'univers, il existe quatre forces : la force gravitationnelle qui fait que l'on a bien les pieds sur terre; la force électromagnétique qui agit entre toutes les particules chargées électriquement, c'est aussi l'origine des ondes électromagnétiques que vous connaissez bien comme la radio, les rayons X, le Wifi et la 4G; et les interactions faible et forte qui agissent au niveau subatomique pour notamment assurer la cohérence du noyau. Pour unifier ce modèle que l'on a baptisé du qualificatif de « standard », il nous manquait une particule bien spécifique que l'on ne connaissait que par le calcul et grâce à nos travaux, les miens notamment.

— Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris.

— Ce n'est pas très important, puisqu'en réalité le véritable objet de ces recherches n'était pas la quête de la « particule de Dieu » comme certains ont cru bon de baptiser ce boson, mais bien de fabriquer suffisamment d'antimatière. Pour exploiter efficacement ce trou de ver, nous avons besoin d'une énergie phénoménale.

Julien semble s'amuser tout seul.

— On a aussi eu droit à un florilège d'élucubrations les plus folles. Imaginez qu'un collègue pensait avoir identifié un trou noir primordial,

une singularité du début de l'univers, connu uniquement par le calcul. Une théorie chère à mon grand ami Stephen Hawking, hélas décédé. Le collègue était parti dans son délire et envisageait de parvenir à en extraire l'énergie, soit l'équivalent de 10 centrales nucléaires en un dé à coudre. Vous savez, je peux vous le dire puisque nous sommes entre nous, dans la recherche fondamentale, nous avons de curieux numéros ! Le plus drôle ou le plus triste à la fois c'est qu'ils parviennent à obtenir des budgets et à publier ! Bref, passons.

Je dois le stopper à nouveau. J'ai de plus en plus l'impression qu'il a tendance à s'éparpiller.

— S'il vous plaît, je me permets de vous interrompre une nouvelle fois parce que là je ne comprends plus rien.

Julien me regarde d'un air surpris :

— Que ne comprenez-vous pas ?

11.

Vendredi 16 juin 19 h 30

On reprend tout et dans l'ordre !

Il n'est que temps de poser un jalon à défaut de synthèse. C'est ma spécialité à la boîte lorsque les réunions partent dans tous les sens. Le seul moyen de réorienter les débats dans le bon sens, c'est de s'appuyer sur une bonne base bien saine. Dans la situation présente, je me contente d'un récapitulatif sans concession, quitte à les provoquer un peu. Parler cash m'a toujours réussi. Ils devraient finir par lever le voile sur leurs intentions.

— Je vous propose que l'on fasse le point. En peu de temps, nous sommes passés, du LHC au boson de Higgs, puis au trou de ver, puis à Georges Charpak. Maintenant, nous en sommes aux trous noirs primordiaux après avoir survolé les forces fondamentales et évoquer l'antimatière. Je suppose que Damien travaille sur un nouveau livre qui exploitera la science-fiction comme toile de fond. Pour ma part j'aimerais bien savoir quel rôle je suis censée jouer.

Damien hoche la tête en signe de dénégation. Je n'en tiens pas compte et je poursuis :

— Ne pensez-vous pas qu'il est temps de me mettre dans la confidence ? On avancerait plus vite, non ?

— Tu te trompes Inès. J'adore lire des romans de science-fiction, mais je n'en écris pas, ce n'est pas mon thème de travail. Quant à toi, papa, tu n'es pas clair. Tu n'es pas avec ta bande de physiciens atomistes, essayes de vulgariser un peu mieux.

— Et qu'est-ce que tu crois que je fais ? Vous ai-je donné un seul terme scientifique qui ne soit pas passé dans le langage courant ? Bien,

je reprends dans l'ordre. En fait, non. J'en ai déjà beaucoup trop dit dans un lieu public. Ma chère Inès et bien sûr toi aussi Damien, je vous propose que nous terminions cette conversation en un endroit plus discret. J'ose espérer que vous n'avez rien de prévu pour cette soirée ?

— Non, je vous l'avais réservée.

— À la bonne heure ! Je vous invite à dîner chez moi. Ne bougez pas, je m'absente un court instant pour soulager un besoin bien naturel. L'âge a ses exigences et la bière est un très bon diurétique. Je paie la note en passant et j'en profite pour prévenir Camille afin que quelque chose de substantiel nous attende à l'arrivée.

Il se lève, endosse sa veste en cuir, bien inutile avec la température d'aujourd'hui, cherche du regard l'indication des toilettes et s'y rend d'un pas alerte et décidé.

— Attends, attends, sa femme, ta mère en fait, sur un simple appel va s'empresse de nous préparer au pied levé un repas substantiel comme il dit ? Dans quel monde on est là ?

— Camille, ce n'est ni sa femme et encore moins ma mère. Camille c'est aussi un prénom masculin comme Dominique par exemple. Camille est son majordome.

— Ton père a un majordome ?

— Oui. Camille.

— Ça gagne tant que cela un astrophysicien du CERN ?

— Je ne pense pas, mais attends, tu n'as pas encore vu sa maison.

— Et il habite où ?

— Cité des fleurs dans le dix-septième. Tu connais ?

— Non, je ne vois pas, c'est où exactement ?

— C'est un petit coin de paradis dans Paris, une allée à accès réglementé derrière l'avenue de Clichy. Il y a déjà quelques années, il a acheté un hôtel particulier, une manière de folie, un de ces caprices au charme tapageur que s'offraient les riches bourgeois à la fin du dix-huitième siècle. Il l'a entièrement fait réaménager à grands frais, pour qu'il soit plus conforme à son style de vie « contemporain » comme il dit. C'est son pied-à-terre lorsqu'il est à Paris. Sinon en règle générale il vit à Genève.

— Toi aussi tu es riche ?

— Non, non. Moi je suis prof. Je vis de mon salaire de prof et de mes droits d'auteur pour mes bouquins.

— Et aussi de tes ateliers d'écriture, même si la rémunération ne doit pas être tellement énorme.

— La rémunération n'est tellement pas énorme qu'elle est égale à zéro. Je suis bénévole. J'anime cet atelier pour le plaisir. Je ne te cache pas qu'il m'arrive de piquer une idée ou deux au passage, mais chut, il ne faut pas le répéter, me confie-t-il en baissant la voix et en affichant un sourire pour que je n'aie aucun doute sur ce trait d'humour. Il reprend :

— Sinon comme je te l'ai dit, je loue un trois-pièces derrière la place Clichy. Ma seule exigence auprès de l'agent immobilier était qu'une des pièces, celle qui devait me servir de bureau, soit côté cour pour échapper aux bruits de la circulation. Voilà, tu sais tout.

— Oui, moi aussi je suis locataire d'un trois-pièces. D'où tient-il autant d'argent si je ne suis pas trop indiscreète ?

— Aucun problème, ce n'est pas un secret et il n'y a rien de sulfureux à l'origine de cette fortune. Mon arrière-grand-père était un des très rares spécimens d'inventeurs qui sont aussi hommes d'affaires comme Thomas Edison par exemple. Il a inventé une multitude de procédés industriels qu'il a su bien monnayer dans l'industrie minière, la manne de son époque. Il a investi la quasi-totalité de ses gains dans des sociétés cotées en Bourse judicieusement diversifiées. Le paquet d'actions dont a hérité mon père de son propre père lui permet de vivre sur un tel pied.

— Et ta mère ?

— Ma mère est partie lorsque j'étais petit. Tu as entendu mon père ce soir ? Il est intarissable dès qu'il prend la parole, quel que soit le sujet. Elle en a vraisemblablement eu marre de ne pas pouvoir en placer une et elle est partie. Elle vit actuellement du côté de Bordeaux avec un viticulteur, propriétaire d'un château renommé, je ne sais plus lequel. Elle n'est pas à plaindre.

— Tu la vois souvent ?

— Jamais. Du jour où elle est partie, elle a cessé de s'intéresser à nous.

Ma curiosité me joue parfois des tours :

— Excuse-moi, je ne savais pas.

— Cela n'a plus aucune importance.

— On peut revenir à la fortune de ton père. Si tu le permets, hein ?

— Tant que tu veux. Comme je te l'ai dit, je n'ai aucun problème pour parler de cela.

— Toi un jour, le plus tard possible je te le souhaite, tu hériteras à ton tour d'un beau paquet d'actions ?

— Rien de moins sûr. Mon père a un faible pour les jeunes femmes très jolies. Elles sont aussi très gourmandes.

— Ben dit donc, c'est un curieux personnage ton père ! Du reste, il en met du temps à se vider la vessie !

— Il s'est surtout éloigné pour décommander l'une de ses amies. Tu vois, il nous donne la priorité, c'est bon signe non ?

— Enfin si sa fortune est aussi conséquente que tu me le laisses entendre, il est loin d'être certain qu'il l'épuise même en multipliant les maîtresses, aussi vénales soient-elles. Enfin, vénales est un peu fort, intéressées je vais dire.

— Tu peux dire vénales, certaines le sont en effet. Mon père n'exclut en aucune manière les professionnelles de luxe, tant s'en faut. En ce qui me concerne, mon salaire de prof me suffit. Et mes droits d'auteur, bien sûr. Quand j'hériterai, je céderai ma part à mon frère, je lui dois bien cela. Tu vois la cicatrice que j'ai au menton ? Tu ne te souviens sûrement pas, en terminale j'ai été absent près de trois semaines. J'avais eu un accident de moto. Mon frère plus âgé que moi venait de s'acheter une grosse cylindrée, une Yamaha 1300. Bien que bridée à cent chevaux conformément à la réglementation de l'époque, c'était un vrai bolide pour quelqu'un qui comme moi n'avait jamais piloté un engin d'une telle puissance.

J'ai voulu l'essayer pour étrenner le permis que je venais de décrocher. Il a hésité, j'ai insisté lourdement, il a accepté et a pris place sur la selle passager. J'ai voulu savoir ce qu'elle avait dans le ventre. J'ai accéléré comme un malade, un camion ne s'est pas arrêté à un stop et ça a été l'accident. Moi je m'en suis bien tiré, en revanche mon frère est polytraumatisé. Il vit dans un institut spécialisé en Suisse. C'est pour cela que mon père travaille au CERN. Il réside habituellement à Genève, pour être proche de lui. Ma part ira intégralement à mon frère pour continuer à financer sa place dans l'institut et surtout qu'il ne manque de rien. Viens ! Mon père est enfin de retour.

Julien se faufile entre les tables et nous rejoint. Son arrivée est providentielle. Je ne savais pas comment réagir. Je me doute que Damien n'a que faire de ma compassion et des formules insipides que l'on se sent obligé de prononcer en pareil cas. Moi et mes questions ! Qu'est-ce que je peux être sans-gêne parfois ! Plus jamais je n'aborderai ce sujet.

— Ah ! Mes enfants, quelle affaire ! Quoi qu'il en soit, Camille s'occupe de tout. Il y a une station de taxis à deux pas, je vous propose

que l'on ne perde pas trop de temps, j'ai une faim de loup.

Avec Damien, nous sommes installés à l'arrière. Julien monte à l'avant et aussitôt l'adresse de notre destination communiquée, il engage la conversation avec le chauffeur. Le nouveau plan de circulation instauré ce week-end dans tout Paris semble les passionner. J'en profite pour échanger avec Damien *a mezza voce*.

— Mais dis-moi Damien, aussi efficace qu'il soit le bon Camille, comment va-t-il s'y prendre pour préparer un repas en un délai aussi court ?

— On peut envisager plusieurs pistes à cela. La plus plausible reste encore d'utiliser les comptes ouverts dont mon père dispose chez plusieurs traiteurs de renom. Quant aux vins, la cave de mon père est toujours bien fournie.

Julien interrompt sa conversation avec le conducteur et tourne légèrement la tête dans notre direction. Il n'a pas perdu une bribe de notre conversation à voix basse.

— Tu ne crois pas si bien dire mon fils. Je viens de recevoir une caisse d'une récolte exceptionnelle de Chablis expédiée par mon cher ami Joseph, viticulteur du côté d'Auxerre. J'ose espérer que Camille aura choisi un menu en conséquence.

— Ah oui ! Au fait, Inès ne consomme pas de viande, je crois avoir compris.

J'approuve d'un hochement de tête.

— Ah bon ? Fallait me le dire plus tôt. Je l'appelle immédiatement. Camille ? Exclusivement des produits de la mer pour ce soir.

À l'arrière du taxi, je chuchote à l'oreille de Damien.

— C'est tout ? Il lui parle comme un seigneur à son domestique ?

— Oh ! Ce n'est pas très important. Quand tu les connaîtras mieux, tu comprendras la nature de leur relation.

— Et quand on va arriver, tout sera prêt ? C'est impossible. Il va écumer les sites des traiteurs en ligne pour éventuellement remplacer la viande par du poisson ?

— Non, non. Lorsqu'il est à Paris, mon père organise souvent des dîners. Il prévoit toujours plusieurs variantes de menus selon les goûts et habitudes culinaires des convives. Les traiteurs sont au courant, et ce soir nous ne sommes que trois, il n'y aura aucun problème.

12.

Vendredi 16 juin 20 h

Visite guidée d'une « folie »

— Voilà, mes chers enfants, vous êtes ici chez vous. Tu fais visiter Damien ? Je vais en cuisine voir comment Camille s'en sort.

Damien m'entraîne à l'écart et dit à voix basse comme pour lui-même

— Bien, j'imagine.

— De quoi parles-tu ?

— Je disais simplement que de toute évidence, Camille s'en sortait bien, comme toujours. Bon, je te fais visiter. La maison fait environ quatre cent cinquante mètres carrés habitables, soit à peu près sept fois la taille de mon appartement.

— Ou du mien.

— Elle est divisée en trois espaces de vie, reliés par cet escalier au design épuré. Au rez-de-chaussée, comme tu vois, la disposition des pièces est fonctionnelle, avec l'office, la salle où nous allons dîner et le grand salon qui communique avec la bibliothèque ouverte sur le jardin derrière la maison. Le carrelage en marbre est d'origine tout comme les deux magistrales cheminées sculptées du salon et de la salle à manger. Montons au premier. Oui, oui, c'est bien un Giacometti que tu regardes. Mon grand-père a acheté cette petite statue à une époque où la cote de l'artiste n'avait pas encore explosé. Ils ont le nez creux dans la famille. La console, là sur ta gauche, et la lampe posée dessus sont aussi du même artiste.

Elles ne paient pas de mine, hein ? Et pourtant les marchands d'art spécialistes de Giacometti relancent régulièrement mon père pour qu'il leur vende ces quelques objets. Ce sont des pièces exceptionnelles. Continuons la visite. Tu trouveras à cet étage quatre chambres d'amis, dont deux suites avec salle de bains complète, hydromassage et tutti

quantité. Pour les deux autres chambres, la salle de bains partagée est au fond du couloir.

— Damien, tu es peut-être passé à côté de ta vocation.

— Que signifie ce petit sourire moqueur ?

— Tu parles comme un agent immobilier.

— Zut ! Moi qui pensais m'être glissé dans la peau d'un guide touristique faisant visiter un château... Cela dit, si tu savais le nombre d'apparts que j'ai vu avant d'en dénicher un à peu près convenable, j'ai dû choper les tics et expressions de la profession. Je te montre rapidement une des suites.

— On pourrait en faire un chouette appartement non ?

— Tu parles ! Mon premier logement était un studio bien plus petit que cette pièce, dis-je en désignant le vaste salon.

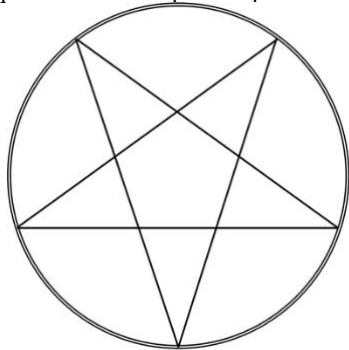
Je jette un rapide coup d'œil à la chambre, aussi spacieuse que le salon. Elle est sobrement meublée de quelques pièces de mobilier design judicieusement disposées. La salle de bains est équipée telle que me l'a décrite Damien. J'ai rarement vu des intérieurs de ce type si ce n'est dans les revues de décoration. En sortant de la suite, au détour du couloir, mon regard est attiré par un élément de décor insolite.

— Dis-moi, Damien, elle est bien curieuse cette petite mosaïque, là sur le mur, dans l'angle de l'escalier.

— Approche-toi et observe-la avec attention. Tu connais ce motif ?

— Oui, ça me rappelle vaguement quelque chose...

Je pense à Invader, cet artiste qui parsème les rues des villes de petites mosaïques représentant les space-invaders, les envahisseurs de



l'espace, dans le style désuet du jeu vidéo éponyme de la fin des années soixante-dix. Mais là, en la regardant de près, cela n'a rien à voir. Il s'agit d'une figure géométrique et la mosaïque est ancienne. Un symbole maçonnique peut-être ? Je me tourne vers Damien et j'esquisse une moue interrogative, les yeux grands ouverts, une lippe bien accentuée et je hoche la tête de gauche à

droite en signe de dénégation. Il sourit et m'explique :

— On appelle cela un pentagramme inversé. Ce symbole évoque Baphomet, une idole diabolique à tête de bouc jadis adorée par les templiers.

— Ah oui ! Il y a déjà quelque temps, j'ai vu une émission où ils parlaient de ce personnage... Je ne saurais te dire sur quelle chaîne ! C'était un reportage sur la multiplication des temples sataniques aux États-Unis. Les journalistes en visitaient un à Détroit, je crois me rappeler, où une imposante statue en l'honneur de ce personnage diabolique a été érigée. Il était très tard et j'ai dû m'endormir avant la fin.

Imperturbable comme toujours, Damien s'assure que j'ai terminé mon inutile remarque pour poursuivre l'explication de cette curieuse mosaïque :

— Baphomet a été remis à l'honneur au dix-neuvième siècle par les plus illuminés des passionnés de sciences occultes qui sévissaient alors. En vouant un culte à cette idole démoniaque, ils pensaient découvrir le moyen d'entrer en relation avec le prince des ténèbres. D'après les documents que l'on a pu trouver, celui qui a fait construire cet hôtel particulier était lui-même un fervent adepte de spiritisme. Il aurait écrit plusieurs traités sur la communication avec l'au-delà. Rends-toi compte, Victor Hugo lui-même se serait prêté au jeu des tables tournantes et de la discute avec d'illustres disparus. Oui, oui, ici même, dans cette maison, précise-t-il en pointant le sol de son index. Paraît-il qu'il aurait même tenu une conversation avec Dante Alighieri, décédé près de six siècles plus tôt.

— Et tu les as retrouvés ces traités ? Pour un écrivain comme toi, ce pourrait être d'un grand intérêt non ?

— Tu parles ! Un véritable trésor, oui ! Malheureusement, non. On a juste déniché de vieilles coupures de journaux mondains, comme il y en avait à foison à l'époque, qui évoquaient ses travaux de recherche. Un article de « l'Illustration », citait justement la visite du grand Hugo. J'ai passé pas mal de temps à chercher sur le web chez les vendeurs de livres d'occasion pour voir si je pouvais dégoter un exemplaire d'un de ces traités. Sans succès, le tirage devait être très confidentiel. Quand je farfouille chez les bouquinistes, je nourris toujours le secret espoir de tomber dessus.

J'observe encore un instant cette figure géométrique qui ne paie pas de mine en apparence. J'imagine les séances de spiritisme et de messe noire qui ont dû avoir lieu dans ces murs. Damien poursuit :

— L'histoire n'est pas terminée. Lorsque mon père a acquis cette bâtisse, elle avait besoin de sérieux travaux de consolidation structurelle. En effectuant quelques sondages pour vérifier les

fondations, les ouvriers ont découvert une salle secrète où trônaient les ruines de ce qui pourrait s'apparenter à un autel.

— Un autel de sacrifices ?

— Sûrement d'après la description que mon père m'en a faite. Malheureusement, je ne l'ai pas vu. Il s'est empressé de faire murer cette salle.

— De peur que les esprits maléfiques ne s'en échappent, dis-je en éclatant de rire.

— Peut-être, va savoir, me répond Damien sans se départir de son sérieux.

— En fait, il est superstitieux ton père !

— Non, pas d'après ce qu'il me dit... mais on ne sait jamais, ajoute Damien toujours aussi pince-sans-rire.

— Je comprends mieux les élucubrations qu'il m'a contées tout à l'heure !

Damien se retourne et me regarde franchement, droit dans les yeux, la petite lueur moqueuse qui habitait son regard a totalement disparu :

— Détrompe-toi Inès, ce ne sont pas des élucubrations.

— Non, mais attend Damien ! Il me parle d'univers miroir et là tu me dis qu'il a peur des esprits frappeurs.

— Je déconnaissais, précise-t-il du ton désabusé que l'on adopte lorsque l'on comprend que l'on est obligé de mettre les points sur les i, en fait cette seconde cave n'avait aucun intérêt. La conserver et en maintenir l'accès compliquait sérieusement les travaux de consolidations de la maison. Il a simplement suivi les conseils de l'architecte.

— Toutefois, il n'a pas fait enlever cette mosaïque satanique.

— Heureusement ! Il en existait de plus belles, paraît-il, et en grand nombre. Le précédent propriétaire les a fait enlever pour je ne sais quelle absurde raison. C'est dommage. Il a dû oublier celle-ci qui est dans un recoin assez discret. Je note que tu es bonne observatrice.

Malgré moi, j'esquisse un sourire de contentement que je m'efforce en vain d'effacer. Damien ne tient pas compte de ma réaction et poursuit son explication :

— On ne devrait pas toucher aux vestiges du vécu d'une maison tant qu'ils ne la mettent pas en péril ou qu'ils ne nuisent pas au confort. L'histoire des lieux de vie se construit et s'enrichit avec ses habitants successifs. Chacun apporte sa touche c'est un fait, seulement il n'est pas juste de détruire plus que de raison les marques du passé. Une

vieille bâtisse comme celle-ci a tellement de choses à nous raconter !

A priori, je suis assez d'accord avec Damien. Néanmoins, pour le moment, je n'en démords pas, l'opiniâtreté a toujours été mon défaut... ou ma qualité, l'avenir en jugera :

— Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que son propos est peu ou prou dans le même champ de loufoquerie à dormir debout que les tables tournantes et le dialogue avec les morts non ?

— Tu résumes cela à ta façon et excuse-moi de te le dire, tu mélanges un peu tout. Si le spiritisme est pour le moins discutable, ce que va t'expliquer mon père c'est de la pure physique. Pour nous, simples béotiens, c'est une science obscure, impénétrable pour ne pas dire aussi ésotérique à nos yeux et à nos oreilles que l'occultisme. Pour lui, en revanche, les dernières découvertes des lois de l'univers n'ont aucun secret, je te le garantis.

— Comme tu veux, je ne vais pas te contredire, tu as l'air tellement convaincu.

— Oh que oui ! Et toi aussi tu seras convaincue, je te le confirme. On continue la visite ?

J'approuve d'un simple hochement de tête et l'on grimpe encore un étage.

— Le dernier étage est réservé à mon père, sa chambre personnelle, son bureau et son laboratoire. On ne va pas les visiter, hormis mon père, seul Camille est autorisé à accéder au bureau et au laboratoire. Quant à sa chambre, elle est identique, à la suite que je viens rapidement de te montrer.

— Je vois que l'escalier monte plus haut, c'est le grenier ?

— Oui un vaste espace où il entrepose des tas et des tas de bricoles qu'il se promet de trier, mais jusqu'à ce jour, il n'a pas encore trouvé le temps de respecter sa promesse. On redescend ? Tu noteras la décoration de la maison, hormis les quelques pièces de Giacometti achetées par mon grand-père, mon père a un faible pour les artistes contemporains.

— De la manière dont tu dis cela, j'ai l'impression que tu ne partages pas les mêmes goûts artistiques que ton père.

— Eh bien, disons que chaque fois que je prononce le vocable « *artistes contemporains* » je dois me retenir de ne pas dire « *artistes comptant pour rien* ». Ce n'est qu'un lapsus linguae dont je cherche à me débarrasser. Pour tout te dire, il est aussi vrai que je ne suis pas un grand spécialiste du sujet.

— Moi non plus, et je pourrais adopter ton lapsus si je n’y prenais garde.

— Chut ! Ne critiquons pas les goûts artistiques de notre hôte, c’est inconvenant, me dit-il d’un sourire entendu. Voilà. Je ne te montre pas le jardin, il fait déjà nuit.

On rejoint Julien. Il prépare la table pour le dîner.

13.

Vendredi 20 h 45

Un excellent dîner où l'on évoque les cercles de jeu et l'espionnage industriel

— Alors Inès ? Vous avez fait le tour du domaine ?

— Oui, c'est quelque chose !

— Un petit apéritif, ça vous tente, ou préférez-vous que l'on passe directement à table ?

— On peut passer à table, j'ai aussi une faim de loup...

— Et si je vous propose une simple coupe de champagne avant d'attaquer sérieusement les agapes du jour ?

Damien me chuchote à l'oreille:

— Je viens justement de recevoir une caisse de mon cher ami...

— Ne sois pas moqueur Damien, l'interrompt Julien qui est bel et bien doté d'une ouïe particulièrement fine. Non. Mon champagne, je le commande moi-même.

Enfin, le fameux Camille fait son apparition. Il pousse une desserte soutenant un grand plat couvert d'une cloche en métal brillant accompagné d'une corbeille débordante de petits pains dorés... J'ai faim ! Camille est jeune, guère plus de trente ans. Assez petit, très brun, il est habillé simplement, un jean, un tee-shirt blanc orné d'un slogan « *Si c'est rond, c'est Poincaré. Albert Einstein* » et des chaussures de sport. Je m'attendais à un majordome stylé, bien classieux, un brin cérémonial, un peu comme Anthony Hopkins dans « *Les vestiges du jour* ». L'image que l'on se fait d'un majordome quoi. Et là, je vois un mec cool, souriant et d'un abord sympathique. Julien fait rapidement les

présentations « *Camille, Inès, Inès, Camille, enchanté, également* ». Damien a droit à une accolade. Ils semblent s'apprécier mutuellement.

— J'ai tout préparé. Il vous faudra réchauffer et finir la présentation du plat de résistance. J'ai préchauffé le four, ne le laissez pas trop longtemps et surtout pas plus de 150-160 degrés.

— On va se débrouiller, Camille. Merci et sauve-toi, tu voulais partir à neuf heures et il est exactement neuf heures.

Tout en parlant, Julien sort le champagne du seau à glace et semble chercher quelque chose. Serait-ce un tire-bouchon, histoire de perpétuer la légendaire étourderie des savants ? Ah non ! Il se saisit d'une serviette de coton blanc bien pliée sur la desserte et cesse un instant ses gesticulations à l'intention de Camille pour essuyer la bouteille.

— Oui, oui, je me dépêche. À propos, Julien, il faut que l'on revoie le calcul de l'équation de Jefferson et Norvell. Il y a un truc que je ne parviens pas à comprendre. J'ai consacré toute mon après-midi à la refaire. Ça ne colle pas.

— À mon avis, c'est toi qui fais une erreur, j'ai travaillé avec eux pour la mettre au point. On reprendra cela demain après-midi. OK ?

— D'accord. Je vous souhaite à tous trois un excellent appétit.

— Merci, Camille, et passe une bonne soirée.

Il sort en claquant la porte d'entrée.

— Il est bien pressé, aurait-il replongé ? Questionne Damien.

— Cela me surprendrait. Je pencherais plutôt pour un rendez-vous galant. Comme il ne m'a pas encore présenté l'heureuse élue, je ne me perdrais pas en conjectures. C'est lui qui gère sa vie, ce n'est pas moi.

Julien va et vient autour de la desserte toujours en tenant la bouteille à la main. Aaurait-il oublié qu'il fallait l'ouvrir ?

— Ce serait dramatique non ?

— Oui sans aucun doute, mais je ne le crois pas. Ma chère Inès, nous n'allons pas vous tenir à l'écart de la conversation, nous manquerions à la bienséance la plus élémentaire. Je vais vous conter comment Camille est entré à mon service, l'histoire mérite d'être écoutée et la confidence que je vais vous faire ne le gênera en rien, ne vous inquiétez pas.

Finalement, Julien fait sauter le bouchon. Il était temps. À le voir tournoyer sans poser la bouteille, je craignais de dire adieu à ma coupe de Dom Pérignon. C'eût été dommage, c'est un « Vintage » et je n'ai encore jamais eu l'occasion de savourer un champagne de cette

catégorie supérieure. Julien remplit lentement les trois coupes en tenant la bouteille par la base. Il a posé la serviette blanche sur son avant-bras à la manière d'un sommelier professionnel. Aussitôt après avoir trinqué à la réussite en amour du susnommé Camille, je ne résiste pas plus longtemps au plaisir de tremper mes lèvres dans cet incomparable nectar.

Quel bonheur ! Les papilles sont à la fête. Je les mobilise toutes afin qu'elles profitent sans exception des subtiles saveurs de ce précieux breuvage. Puis, j'avale lentement la première gorgée. C'est au tour du pharynx de savourer le passage des délicates bulles bien fraîches qui pétillent en douceur. Je sens qu'une seconde coupe va s'imposer. J'ose espérer que l'ambrosie ne se fera pas trop attendre. Plus prosaïquement, j'ai faim et j'ai de plus en plus de mal à contenir les geignements de mon estomac particulièrement exigeant quant aux horaires des repas. Pour mon malheur, Julien semble avoir oublié sa « faim de loup » de tout à l'heure. Cela dit, je suis aussi très curieuse de savoir comment peut-on devenir majordome d'un tel personnage.

— J'ai connu Camille au CERN. Il était stagiaire et il a été affecté dans mon service pour réaliser son mémoire de fin de cycle, indispensable pour valider son master de physique, option physique des particules. Pour payer ses études, il faisait des extras comme serveur dans des réceptions, des séminaires, des mariages, avant de découvrir qu'il possédait un certain talent au poker. Il lessivait la plupart de ses copains.

Damien l'interrompt brusquement.

— Ne pourrait-on pas poursuivre cette conversation toute en passant à table ? J'ai bien envie de voir ce qui se cache sous cette cloche.

— Oui, oui, tu as raison, prenons place. En entrée, Camille a prévu de délicieux feuilletés de homard. Il aurait bien aimé nous préparer lui-même une spécialité basque : Canelones de txangurro, Camille a des origines au-delà des Pyrénées. Manque de chance, je l'ai prévenu trop tard.

— Comment tu as dit ? Questionne Damien tout en servant les feuilletés.

— Canelones de txangurro. Ce sont de gros cannellonis avec une farce à base de chair d'araignée de mer. Txangurro est le nom basque de l'araignée de mer. C'est particulièrement succulent. Tout autant que ces trois feuilletés que je vous invite à déguster dès à présent avant qu'ils ne refroidissent.

Il sort d'un second seau à glace une bouteille de chablis. Il l'essuie avec la serviette blanche élégamment posée autour du goulot. Puis, il prend sur la desserte une petite sacoche en cuir et en extrait un long thermomètre qu'il plonge dans la bouteille.

— Douze degrés. C'est la température idéale. Il se sert un fond de verre, le hume, le goûte, le roule en bouche. Il le savoure.

— Verdict ? Interroge Damien.

— Merveilleuse attaque, légèrement minérale, mais bien racée. Il est parfait. Il remplit mon verre. Les deux coupes de champagne ont déjà commencé à faire leur effet, je sens ma tête plus légère. Il est temps que j'insère du solide dans mon estomac si je veux faire honneur à ce vin. J'attaque sans attendre le fameux feuilleté. Pour autant, Julien n'a pas perdu le fil de son propos.

— Camille a commencé à jouer pour de l'argent. Des petits enjeux, de quoi financer ses besoins. Puis, de fil en aiguille, il s'est piqué au jeu et s'est retrouvé un jour assis à une table avec de vrais professionnels. Après plusieurs mains heureuses, il gagnait plus de cent mille euros, la chance a tourné. Il perdait pas moins de soixante-dix mille euros à un moment crucial de la partie. Toute sa récente fortune. Il venait de recevoir sa part d'héritage à la suite du décès de son père !

Au lieu d'abandonner, il a écouté ses partenaires de jeu qui lui ont proposé un prêt tout en l'assurant que, doué comme il l'était, il allait rapidement se refaire. Du reste, ils montaient l'enjeu pour gagner du temps. Cela faisait déjà huit heures qu'il était assis à cette table. Sans se reposer, sans manger, rien qu'en buvant de l'eau du robinet. Il avait fort judicieusement pris soin d'éviter l'alcool généreusement offert aux participants. Il a accepté le prêt et les nouveaux enjeux et en quelques heures, il s'est retrouvé avec une dette de quatre cent soixante mille euros, à honorer sous quinze jours. C'était une fleur de leur part d'accorder un délai pour la régler.

— Ils trichaient ?

— Vous savez ma chère Inès, ils n'ont pas besoin de tricher. Les vrais joueurs de poker connaissent parfaitement la nature humaine. Il est toutefois raisonnable de supposer qu'ils ont triché durant la première partie de la soirée pour le laisser gagner. Ensuite, ce n'est plus que de la simple psychologie. La fatigue est un facteur majeur. Eux sont rodés à ces parties sans fin. Ils disposent aussi d'un capital suffisamment conséquent pour lancer de telles opérations. Camille ne voulait pas perdre ses économies, c'est bien légitime et ça, ils l'ont tout

de suite compris. C'est pour cela qu'ils lui ont proposé de se refaire.

— Et s'il avait gagné ?

— C'était impossible. Ils auraient accentué la pression psychologique pour qu'il ne quitte pas la table avant d'y laisser son dernier bouton de culotte. Il a fait pire que cela puisqu'il est parti avec une dette impossible. Il m'a raconté qu'à un moment la pression était tellement forte et il était dans un tel état psychologique, qu'il relançait sans comprendre et acceptait de signer des reconnaissances de dette sans même les lire. Elles étaient justes, je suppose, il n'avait pas affaire à des truands de bas étage. C'est lui qui avait totalement perdu les pédales, il n'était plus dans l'état mental adéquat pour prendre une décision raisonnable. C'était précisément le but que cherchaient à atteindre ses racketteurs.

— Les quatre cent soixante mille, c'était en plus des soixante-dix mille euros ?

— Bien entendu. Ils lui avaient aussi fixé un taux d'intérêt de vingt pour cent par mois au cas où il ne réglerait pas la douloureuse dans le délai imparti de quinze jours.

Moi qui étais affamée il n'y a pas cinq minutes, j'ai posé mes couverts et cessé de déguster ce délicieux feuilleté tant je suis captivée par cette sinistre aventure.

— Ah ! Les salauds ! Excusez-moi, ça m'a échappé.

— Ma chère Inès, c'est le juste qualificatif. Cela dit, il ne faut pas être crétin non plus. On ne joue pas avec ces gens-là. Camille était devenu comme fou, il est arrivé le matin au labo dans un état de stress unimaginable. Je l'ai calmé comme j'ai pu et je lui ai demandé de m'expliquer ce qu'il se passait, et il m'a raconté toute l'histoire.

Une nouvelle gorgée de chablis m'aide à reprendre la distance nécessaire avec cette histoire qui ne me concerne pas. Il n'y a pas à dire, je suis toujours trop émotive.

— Comment peuvent-ils espérer qu'il règle une telle somme ? Ses parents sont fortunés ?

— Excellente question, ma chère Inès. C'est un plaisir d'échanger avec une interlocutrice douée d'une telle vivacité d'esprit ! Eh bien non, il n'avait aucun moyen de payer cette dette. Et ils le savaient. Ils n'ignoraient pas non plus qu'il réalisait son mémoire au CERN, et comme par hasard, au sein de l'équipe chargée de concevoir le nouveau modèle de détecteur de particules. Il n'était alors qu'en phase de préétude, et ce devait rester un secret bien gardé. En tout cas, on le

supposait. L'espionnage fonctionne aussi de la sorte. Vous avez compris.

— Oui, je crois comprendre. Ils lui ont demandé de photographier discrètement des documents confidentiels et en échange ils lui réduiraient sa dette au fur et à mesure.

— Ah! J'entends que vous êtes une cinéphile, mais sauf votre respect, ma très chère Inès, nous ne sommes pas dans un film d'espionnage des années cinquante. Eux, ce n'étaient pas des microfilms qu'ils voulaient. Ils étaient bien plus intéressés par un accès à notre réseau informatique ultra-sécurisé pour se servir directement à la bonne source.

— Et c'est possible ?

— Le responsable de la sécurité du CERN m'a fait comprendre que tout système informatique, aussi sophistiqué soit-il, a son point faible. Un point faible d'autant plus facile à percer qu'un espion disposant d'un accès privilégié est présent dans la place. C'était le cas de Camille. En tout cas, ça a été l'occasion de réaliser un audit sécurité rigoureux. On a d'ailleurs mis à la lumière une faille sécuritaire d'importance. Il s'agissait d'un système informatique ancien modèle, un IBM AS/400, qui utilisait un principe d'identification archaïque par mot de passe.

Julien marque une pause le temps de déguster une bouchée de son feuilleté, puis reprend :

Ce vieux système encore opérationnel ne servait que pour la compta du service. Il était cependant connecté sur le réseau hautement sécurisé. Un véritable cheval de Troie. En revanche, on n'a pas trouvé comment ces maîtres chanteurs avaient eu connaissance du projet sur lequel travaillait Camille. Il nous a assuré qu'il avait respecté la clause de confidentialité que nous lui avons fait signer et n'a rien dévoilé de ses activités auprès de ses proches. Je le crois sincèrement. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas parvenus à identifier le fichier qui avait été percé pour dénicher cette information.

— Ou quel informateur infiltré...

Julien interrompt Damien.

— Tout à fait Damien. C'est pour cela que l'on a renvoyé tous les stagiaires en master, y compris Camille, finir leur mémoire dans leurs universités respectives. Pour les doctorants, c'était un peu plus compliqué, certains travaux de thèse étaient déjà bien avancés. Bon ! C'est aujourd'hui de l'histoire ancienne, heureusement !

— Comment ça s'est terminé ?

— J'ai réglé intégralement la dette et je l'ai engagé à mon service sitôt son master en poche. J'avais vraiment besoin d'un secrétaire majordome et Camille, sérieux, expérimenté dans les métiers du service et particulièrement soigné, correspondait tout à fait au poste. Je lui ai proposé d'entrer à mon service. C'était le moyen le plus simple pour me dédommager de l'effort financier que je venais de lui concéder. Il a accepté. Je lui sauvais la vie. Il n'est guère nécessaire de faire preuve d'une imagination débordante pour deviner de quoi ces gens sont capables lorsqu'il s'agit d'extorquer le remboursement d'une dette. Il a achevé son master avec succès et je l'ai envoyé durant l'été suivre un cours intensif à la « *School for Butler* » en Suisse. En septembre, il prenait ses fonctions et depuis cette date je ne taris pas d'éloges à son endroit. N'est-ce pas Damien ?

— C'est vrai, mais c'est mérité.

— Bien sûr que c'est mérité. Il n'est guère dans mes habitudes de prodiguer des éloges à tort et à travers.

Je suis totalement abasourdie.

— Et c'est de cette manière qu'il paie sa dette, en étant à votre service ?

— Il touche un salaire. Je prélève simplement la somme de mille euros tous les mois pour me rembourser. Il en a encore pour une petite trentaine d'années.

— C'est effroyable ! Il est enchaîné à votre service alors qu'il aurait pu exercer sa profession d'astrophysicien, comme vous !

— Non, non et non. Encore eût-il fallu qu'il poursuive ses études pour entreprendre un doctorat et qu'il réalise un travail de thèse exceptionnel. Ce n'est pas donné à tout le monde. Je connais bien des thésards qui, une fois leur doctorat décroché, sont contraints de changer de métier ou de préparer les concours de l'éducation nationale pour trouver un vrai gagne-pain. Tenez, pas plus tard qu'hier j'ai reçu la visite d'un ancien doctorant qui s'est recyclé comme développeur web après une rapide formation. D'autre part, ma chère Inès, nous sommes tous quelque part enchaînés à nous lever tous les matins pour gagner notre pitance et nous offrir tous les gadgets inutiles que la société moderne nous rend indispensables. On n'a pas le choix.

Julien m'observe. Comme je ne réagis pas pour le moment, il poursuit :

— Camille n'est pas le plus mal loti. Il y a bien pire. Tenez, prenez en exemple les nouveaux métiers des services que nous invente l'ultralibéralisme tels que la livraison de repas à domicile, emploi de

prédilection des étudiants fauchés. Il s'agit bien là d'une forme de soumission particulièrement odieuse. On n'est plus assujéti à un chef, mais à un algorithme, et l'on ose appeler cette déshumanisation à grande échelle le miracle de la transformation numérique !

— Vous ne pensez pas qu'il aurait aimé faire autre chose ?

— Et vous Inès, êtes-vous toujours heureuse de votre sort ? Exercez-vous le métier de vos rêves ? Ou bien avez-vous appris à l'aimer à force de le pratiquer ? Je vais vous confier quelque chose, ma chère Inès, Camille adore son métier. Il tient ma maison, gère l'indispensable personnel et poursuit ses travaux de recherche sur les particules élémentaires. D'autre part, *cherry on the cake*, si je puis m'exprimer dans la langue de Shakespeare, il dispose d'un véritable savant pour mentor, moi en l'occurrence. Un savant de haut vol bien insuffisamment reconnu comme je vous l'ai déjà signalé et je n'insisterais pas sur ce dernier point, dit-il en jetant un regard en coin à Damien. Que demander de plus ? Avec votre permission, je m'absente un court instant afin de finir la préparation du plat de résistance.

Il quitte la table. Je suis estomaquée d'un tel déluge de paroles où je discerne une certaine mauvaise foi sans bien la définir.

Damien me touche la main.

— Ne te prends pas la tête, déguste ce repas. Je t'assure qu'il a raison. Je connais bien Camille, et je te certifie qu'il est heureux de son sort. Mon père est juste, comment dire euh, singulier ! Voilà c'est le mot.

— OK. Il est temps de reprendre notre conversation initiale, non ? Ton père est peut-être singulier, mais il a tendance à s'éparpiller. Et même si demain c'est samedi et je ne travaille pas, je ne souhaite pas me lever trop tard pour profiter de la journée.

Julien revient. Il pousse une nouvelle desserte supportant un grand plateau.

— Camille a prévu des médaillons de sole au champagne simplement accompagné de rattes du Touquet à la vapeur. Je ne vous le cache pas, c'est un de mes péchés mignons. Il nous a aussi préparé une cassolette de légumes de saison. C'est un repas simple et léger afin que l'on puisse passer une agréable nuit. Qu'en pensez-vous, mes chères hôtes ?

— C'est très bien, parfait, attaquons ! répond Damien.

— Au risque de vous choquer une fois de plus, ma chère Inès, je vous propose que l'on fasse une entorse aux règles les plus élémentaires de la gastronomie. Voyez-vous une quelconque objection à ce que nous poursuivions avec le chablis ? Je me suis permis de rapporter une seconde bouteille de la cuisine, elle aussi est à la juste température.

— Bien sûr, évitons de changer de vin, il est délicieux.

— Le grand Brillat-Savarin, Jean Anthelme de son prénom, disait : *« En matière de cuisine, il n'y a pas des principes. Il n'y en a qu'un, qui est de donner satisfaction à celui que l'on sert. »*

Avec un léger sourire espiègle, Damien intervient :

— Ce n'est pas plutôt le grand Escoffier, Auguste de son prénom, qui tenait ce genre de propos ?

— Mon fils, si je dis qu'il s'agit d'une citation de Brillat-Savarin c'est qu'il s'agit d'une citation de Brillat-Savarin.

Il marque un silence et réfléchit un instant :

— Bon, pour cette fois, tu as peut-être raison. Et si nous revenions à nos moutons ?

— Il n'est que temps, confirme Damien.

— Où en étions-nous ?

— Au méli-mélo entre les trous de ver et les trous noirs, les univers miroir, les particules élémentaires et je ne sais plus quoi encore.

— Ah oui ! Merci ma chère Inès. Je me souviens bien maintenant de nos positions respectives durant cet échange préalable.

— Et à titre d'information pour que je puisse m'organiser, combien de temps va durer votre démonstration ?

— Le temps de vous convaincre, ma très chère Inès.

Damien intervient :

— C'est que ta très chère Inès habite à l'autre bout de Paris et n'a guère envie de se coucher trop tard.

— Et où donc avez-vous élu domicile ma chère Inès ?

— À Montmartre, sur la butte, rue Chappe.

— Je ne connais pas cette rue, où se situe-t-elle exactement ?

— Elle est juste parallèle au grand escalier qui permet d'accéder au Sacré-Cœur, là où se trouve le funiculaire.

— Ah ! Le Sacré-Cœur, ce chef-d'œuvre de l'architecture pâtissière. Cette insulte des cléricaux envers tous les révolutionnaires du monde entier ! Savez-vous que ce magistral chou à la crème a été construit sur les ruines de la Commune de Paris pour tenter d'enterrer à tout jamais

les efforts des peuples pour s'autogérer ?

— Ça y est ! dit Damien totalement désabusé. Il est parti sur un nouveau sujet... Toi, tu n'as pas trop de problèmes pour t'autogérer vu ton train de vie ! On va peut-être laisser l'histoire révolutionnaire de Paris et la revanche des cléricaux et revenir à l'astrophysique, je te rappelle qu'Inès est là pour cela.

— Inès, elle, fait honneur à cette table. Mes besoins en autogestion ne sont pas la question. J'ai aussi le droit d'être solidaire avec tous ceux qui s'efforcent de sortir l'humanité de l'ornière. Mikhaïl Bakounine était issu d'une bonne famille bourgeoise de la société russe et Piotr Kropotkine était un prince. Cela ne les a pas empêchés d'être deux grands théoriciens de l'anarchisme. Quant aux cléricaux, laisse-moi rire ! Quand tu vois qu'il a fallu attendre l'an deux mille huit pour que le pape Benoît XVI daigne saluer les travaux de cet homme exceptionnel qu'était Galilée et reconnaisse du bout des lèvres que la terre tournait bien autour du Soleil. Soit exactement quatre siècles après la publication de sa thèse !

— Je crois me souvenir que l'église l'avait déjà réhabilité quelques années auparavant, l'interrompt Damien. On essaie de ne plus trop se disperser ?

— Une fois n'est pas coutume, tu as raison. Revenons à notre sujet. J'attendais simplement que nous achevions le plat de résistance afin que nos besoins nutritifs essentiels soient satisfaits. Désormais, nous serons tous trois pleinement attentifs. Je vais chercher le dessert, on le déguste et on reprend sans perdre de temps notre riche échange.

— Tu retombes toujours sur tes pattes, toi.

— Que veux-tu fils, la rhétorique est l'arme des seigneurs. À propos, vous pouvez passer la nuit ici, très chère Inès. Camille a préparé la suite bleue en prévision. Quant à toi, Damien, tu prends la verte comme d'habitude.

— C'est que...

— Vous trouverez tout le nécessaire dans la chambre : Pyjama, brosse à dents, shampoing, jeu de serviettes, ainsi qu'une boîte de sous-vêtements jetables à votre disposition. Tout est prévu.

— Bon... D'accord, j'accepte.

— À la bonne heure ! Il se lève et se dirige vers la cuisine.

Damien me regarde en souriant. Je lui demande :

— Existe-t-il des sujets de conversation où ton père ne se lance pas dans des développements interminables ?

— Je ne crois pas Inès.

Julien est déjà de retour, il pousse une nouvelle desserte.

— À l'instar du repas, le dessert que nous a préparé Camille est aussi marqué du sceau de la simplicité. Je vous invite à déguster cet exquis sorbet de fruits rouges. Nous poursuivrons avec ces quelques mignardises dont vous pourrez en apprécier toute la saveur avec le café que je viens de lancer à l'instant, il est en train de passer. Il est temps de reprendre l'objet initial de notre rencontre, la transition temporelle si l'on peut le résumer ainsi.

Je suis tout ouïe. C'est vrai, j'ai hâte d'en savoir plus. Parce que là je n'y comprends plus rien. Ce ne peut être une supercherie, ils ne se donneraient pas autant de mal à essayer de me convaincre. Mais alors de quoi s'agit-il ?

14.

Nuit de vendredi à samedi On en apprend un peu plus sur les « univers miroirs »

— Je vous invite à prendre place dans le salon. Nous serons plus à l'aise pour converser et nous en profiterons pour savourer notre café. Je vous ferai ensuite déguster, si vous le souhaitez, bien entendu, une petite quetsche qui vient tout droit de Sigolsheim en Alsace.

— Un schnaps quoi.

— Tout à fait Damien, il est à savourer lentement, c'est de l'artisanal qui doit bien titrer ses soixante degrés. Laissez donc la table, Camille s'en occupera demain matin.

— Voilà. Vous êtes bien installés ? Ma très chère Inès, je vais tout vous expliquer.

— Essaie d'être simple, précis et direct si ce n'est pas trop te demander.

— Ne t'inquiète pas Damien, si je me livre à une quelconque digression, c'est qu'elle est opportune pour la compréhension globale.

— Je vous écoute Julien.

— Comme je l'ai rapidement évoqué en début de soirée dans cette sympathique brasserie où nous avons fait connaissance, c'est en construisant une route que des terrassiers ont découvert une curieuse faille sise à un jet de pierre de la frontière suisse. Il s'est avéré que cette faille était ce que l'on appelle un wormhole, autrement dit un trou de ver reliant deux zones de l'espace-temps. Un concept qu'avaient déjà pressenti Albert Einstein et Nathan Rosen. On parlait en ces temps du pont d'Einstein-Rosen.

Julien marque un silence et nous observe tour à tour. Je sens que je ne vais rien comprendre. Au contraire de ma sœur qui excelle comme prof de maths, j'ai toujours été un peu fâchée avec les matières scientifiques.

Dès que l'on aborde un thème qui pourrait évoquer la nécessité d'une démonstration mathématique, mes écoutilles se ferment spontanément et je n'écoute plus rien, un véritable réflexe pavlovien. À voir le visage de Damien qui n'offre guère plus d'expression qu'un masque de cire, je parierai qu'il est entré lui aussi dans l'univers mental de l'ignorance volontaire. Ce n'est pas pour rien si l'on a choisi tous deux la voie littéraire, vierge d'équations, de caractères grecs et de symboles ésotériques.

— N'ayez aucune crainte, je vous explique, c'est très simple. L'espace et le temps sont deux notions inséparables comme le démontre la théorie de la relativité d'Einstein. De surcroît, cet espace-temps, celui dans lequel nous vivons, est courbe, Julien dessine de la main un demi-cercle. Si je me livre à une analogie que me reprocheraient les plus guindés de mes collègues, je vous dirai que durant des siècles, on pensait que la terre était plate, ce qui rendait inexplicables nombre des phénomènes. Pour le dire vite, c'est un peu la même chose avec l'espace-temps. Bien des énigmes ont enfin trouvé leur explication depuis que l'on sait que l'espace-temps est courbe. Est-ce clair ?

— Oui pour le moment ça va.

— Maintenant, venons-en aux trous de ver. Par le calcul, il a été démontré qu'il pourrait exister des raccourcis, c'est-à-dire des accès directs entre deux points distants de l'espace-temps. Ce sont les fameux trous de ver. Pour la petite histoire, la dénomination « trou de ver », est un clin d'œil à la légendaire pomme de Newton. Représentez-vous mentalement un asticot qui creuse et traverse une pomme de part en part. Il accède à l'autre versant de la pomme sans qu'il lui soit nécessaire de parcourir toute la surface. C'est un peu cela un trou de ver dans l'espace-temps.

Pour appuyer son explication, Julien forme un arrondi de la main droite et mime de l'index de la main gauche les deux parcours possibles de l'asticot. Il poursuit :

— Plusieurs modèles théoriques ont été proposés, mais jusqu'à ce jour, comme vous le mentionniez en début de soirée, ma très chère Inès, seule la science-fiction s'était emparée du sujet. Vous vous doutez sans peine de la stupéfaction de mes collègues de l'époque lorsqu'ils ont découvert ce trou de ver bien réel. L'État français, en liaison avec la Confédération suisse, s'est empressé de construire en ce lieu un centre de recherche hautement sécurisé afin de pouvoir étudier cette

faillie en toute discrétion. Après des années d'étude, que dis-je des dizaines d'années d'étude, on a pris conscience que ce trou de ver était en fait un tunnel qui conduisait à un univers miroir. Ce fut là aussi une grande surprise comme vous pouvez l'imaginer. On supposait l'existence d'univers miroir, mais uniquement par la théorie.

— Et qu'est-ce qu'un univers miroir ?

— C'est un autre univers, qui, tel un miroir, reflète dans ses moindres détails notre propre monde à nous.

— Vous voulez dire que chacun d'entre nous aurait un double dans cet autre univers ?

— Pas tout à fait un double, un écho plutôt. Lorsque vous poussez un cri dans un vallon, au bout d'un instant plus ou moins long ce cri vous revient en boomerang, c'est l'écho. Le bruit de l'écho existe réellement, seulement c'est vous qui êtes à son origine. Vite dit, c'est un peu cela un univers miroir. On a eu peur durant un temps que cet univers miroir soit constitué d'antimatière, ce qui expliquerait mieux le phénomène d'écho. Paradoxalement, ce n'est pas le cas et c'est tant mieux !

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que la rencontre de la matière et de l'antimatière cause une explosion d'énergie difficilement imaginable. Nous n'aurions jamais pu « visiter » cet univers miroir.

Il fait le geste des guillemets avec les deux mains.

— Et vous l'avez visité ?

— Oui, mais pas tout de suite. Il nous fallait une quantité d'énergie phénoménale, c'est là où le collègue un peu perturbé pensait pouvoir attirer l'énergie d'un hypothétique trou noir primordial alors qu'il y avait bien plus simple...

— Et quoi donc ? questionne Damien qui semble découvrir le principe.

— L'antimatière dont on vient de parler.

— Mais c'est quoi l'antimatière ? Jusqu'à présent je n'en ai entendu parler que dans les films de science-fiction.

— C'est juste très chère Inès. Pour conserver un soupçon de vraisemblance, il faut bien que les scénaristes construisent leur intrigue sur des vérités physiques, et l'antimatière en est une.

Julien me présente à nouveau le plateau de mignardises, que je refuse d'un simple geste de la main. Elles sont délicieuses, mais je suis rassasiée. Damien décline aussi et Julien repose le plateau sans se servir

lui-même. Il reprend son explication :

— L'antimatière, c'est l'opposé de la matière. Si vous vous souvenez de vos cours de physique au lycée, vous avez appris qu'un atome était composé d'un noyau, lui-même constitué de neutrons et de protons, et d'électrons. Le proton porte une charge positive et l'électron une charge négative. Dans l'antimatière, c'est l'inverse, l'antiproton est négatif et l'antiélectron ou positon est positif.

Je jette un coup d'œil à Damien. À son air songeur, je suppose que tout comme pour moi, l'explication de Julien a éveillé de lointaines et vagues réminiscences.

— Malgré cette différence fondamentale, l'antimatière présente exactement les mêmes caractéristiques physiques que la matière. Comme l'évoquait Hubert Reeves, vulgarisateur de l'astrophysique de génie, celui qui fut notre Carl Sagan à nous les francophones, et un de mes grands amis au demeurant, nous pourrions construire une voiture en antimatière. Il prenait l'exemple de la mythique deux-chevaux Citroën. Modernisons sa démonstration et considérons si vous le voulez bien, un modèle plus récent, la Renault Clio.

Damien interrompt Julien.

— Le modèle de voiture a une importance ?

— Absolument aucune. Pourquoi cette question ? Je continue. Cette Clio construite en antimatière aurait exactement les mêmes caractéristiques que le modèle de véhicule réalisé avec de la matière. Un choc frontal entre deux Clio faites de matière entraîne irrémédiablement des conséquences dramatiques. Les deux véhicules sont généralement détruits et leurs occupants sont désincarcérés en un triste état. Nul besoin de vous faire un dessin. Maintenant, si on considère le même accident entre une Clio en matière et une Clio en antimatière, leur télescopage dégagerait une énergie équivalente à cent mille bombes nucléaires d'Hiroshima. La vie sur terre serait détruite.

Julien fait une courte pause afin de nous laisser le temps d'apprécier l'ampleur d'une telle catastrophe et ainsi mieux comprendre la puissance considérable de l'antimatière.

— Rassurez-vous ! Nous n'avons nullement besoin d'autant d'énergie ou pour être plus précis, on se contente d'une dose bien plus réduite. Le tout c'est de la mettre au bon endroit.

Damien intervient :

— Ah ! Ça me rappelle une chanson de Boris Vian, « La java des bombes atomiques ». Il chante : « *Et je n'me suis pas rendu compt' Que la*

seul' chos' qui compt' C'est l'endroit où s'qu'ell' tombe ».

Julien tapote sur la table

— Merci, Damien pour cette interprétation. Je peux continuer ?

J'interviens à mon tour.

— Comment faites-vous pour fabriquer de l'antimatière étant donné qu'elle est aussi explosive ?

— Excellente question comme toujours ma chère Inès. Dans l'accélérateur de particules au CERN, le LHC, circulent des milliards d'antiprotons et de positons. Nous avons mis au point un programme de collisions opportunes afin de créer une quantité suffisante d'antihydrogène, de quoi répondre à nos besoins d'énergie. Le stockage de cette antimatière est particulièrement délicat comme je devine votre interrogation à ce sujet dissimulée derrière cette innocente question. En pratique, on maintient l'antihydrogène dans le vide, grâce à de puissants champs magnétiques générés par des aimants supraconducteurs.

Je questionne :

— Des aimants supraconducteurs c'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des aimants fonctionnant à une température proche du zéro absolu. C'est une température où la résistance électrique s'annihile pratiquement et on peut en utiliser la pleine puissance. C'est plus clair ?

— Oui, merci.

Julien poursuit son explication :

— En exploitant cette énergie, nous sommes désormais capables de jouer sur l'espace-temps de cet univers miroir. Il est désormais tout à fait possible de s'y rendre pour revivre des moments passés sans pour autant perturber notre propre avenir qui lui se déroule dans ce monde-ci. Aucun risque de s'emberlificoter dans le « boot strap paradox », ou paradoxe du grand-père.

— Le paradoxe du grand-père ?

— Je pense que Damien, grand amateur de science-fiction, pourra mieux vous l'expliquer que moi puisque ce genre littéraire a abondamment puisé dans ce paradoxe. En fait, c'est très simple. Imaginez que vous puissiez vous rendre dans le passé et que, volontairement ou involontairement, vous tuiez votre grand-père avant qu'il n'engendre une descendance. En résultat, vous n'existez pas et vous n'avez pas pu aller dans le passé pour tuer votre grand-père. C'est bien ça Damien ?

— Tout à fait.

— C'est inimaginable !

— Exactement ma chère Inès. C'est bien pour cela que l'on parle de paradoxe.

— Non, non, je parle de tout ce que vous me racontez, les univers miroirs, revivre le passé, etc. Ça me dépasse !

— Si je peux vous rassurer, vous n'êtes pas la seule, tant s'en faut. Comme disait à peu près en ces termes, mon très cher collègue et regretté ami Hubert Reeves : « *Le champ de l'intellect est plus vaste que l'imagination. Par exemple, la courbure de l'espace-temps à quatre dimensions est impossible à imaginer. En revanche, on peut le conceptualiser relativement aisément par le calcul.* » C'est le cas de ce que je tente de vous expliquer. Fiez-vous au calcul et non à votre imagination. Nous sommes dans le domaine de la rationalité même si cela semble invraisemblable. Ma chère Inès, vous connaissez ce tableau « *La Fée Électricité* » réalisé par Raoul Dufy précisément pour rendre hommage aux bienfaits de cette découverte.

— Ça me dit vaguement quelque chose, et toi Damien ?

— Comme toi.

— On le trouve facilement sur le web, Julien se saisit de son iPhone posé sur l'étagère, recherche l'œuvre, et nous montre le tableau sur l'écran du mobile:

— Cette œuvre pharaonique, il s'agit en effet d'une des plus grandes toiles du monde, est exposée au Musée d'Arts Modernes de Paris¹.

Je me promets une visite au MAM sans tarder. Ça manque à ma culture. Julien poursuit :

— Ce magistral tableau retrace l'histoire de l'électricité jusqu'à sa domestication actuelle. Ce ne fut pas sans mal. Connue des hommes depuis les temps anciens, bien des siècles se sont écoulés avant que d'un simple claquement de doigts on allume une lampe.

¹ <https://www.mam.paris.fr/fr/oeuvre/la-fee-electricite>

Source de l'illustration : Wikipedia licence CC BY-SA 4.0

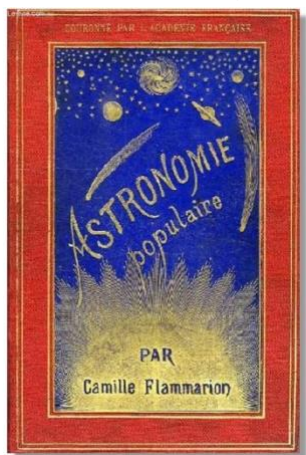


Il claque des doigts et un lampadaire s'allume dans un coin du salon puis s'éteint aussitôt. Il recommence sans succès. Il tape dans ses mains plusieurs fois et là, le lampadaire daigne rester allumé.

— D'habitude, il est plus obéissant. Une génération future saura dominer le passage dans les univers miroirs. Ces voyages seront aussi courants que de prendre le train pour se rendre au bord de la mer. Mais pour le moment, mes chers enfants, au vu de nos travaux actuels, nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements. Pour éclairer un tant soit peu le propos, je poursuis l'analogie avec la domestication de l'énergie électrique. Pour tout dire, nous en sommes peu ou prou au stade des premiers bateleurs du dix-huitième siècle qui proposaient des expériences de physique amusante en jouant sur les propriétés de l'électricité statique. Une longue route semée de difficultés nous attend. Comme pour toutes innovations majeures, on ne peut susciter qu'incrédulité et méfiance. Et je ne parle pas des fous de Dieu et autres adeptes de croyances irrationnelles qui ne manqueront pas de crier au sacrilège dès que nos migrations temporelles seront connues du grand public.

Je goûte la petite prune. Heureusement que Julien ne m'en a servi que le fond d'un verre. Elle est subtile, le goût du fruit est bien présent, mais cette eau-de-vie bien trop alcoolisée pour moi. J'évite en général les digestifs qui ont toujours pour effet de me mettre la tête à l'envers. Julien ne semble pas en subir les effets, il n'a pas perdu le fil de son récit pour autant :

— Nous ne sommes que des sorciers au sens des *bas du front*, que je viens rapidement d'évoquer, si vous me permettez cette locution triviale qui exprime bien les limites cérébrales de cette triste classe d'individus. Il reste un long chemin à parcourir en matière d'éducation populaire. Nous sommes très loin des ambitions des savants du dix-neuvième siècle, tel Michael Faraday qui s'efforçaient de rendre abordable au grand public l'explication des lois physiques régissant les phénomènes du quotidien. Ou tenez ! Camille Flammarion, l'astronome, le frère aîné de l'éditeur bien connu. Auteur d'une astronomie populaire, best-seller du dix-neuvième siècle, il avait fait le pari d'initier les masses aux mystères des astres qui enchantent nos nuits. Dans la bibliothèque, la pièce du fond, vous trouverez un exemplaire de la première édition de sa célèbre « *Astronomie Populaire* ». Je vous invite à le consulter. Si, si j'insiste.



Il faut que je l'arrête avant qu'il ne s'embarque sur un autre sujet. Il est pire qu'une girouette un jour de tornade ! Je n'avais encore jamais rencontré un tel personnage.

— Attendez, attendez ! J'aurais bien plusieurs questions à vous poser, cependant il est presque deux heures du matin, je suis debout depuis sept heures et la petite prune m'a achevée, je suis prête à m'écrouler.

— Hou là ! Surtout, n'en faites rien, ma chère Inès ! Nous suspendons nos travaux sur-le-champ ! Damien va vous conduire à votre chambre. Malheureusement demain matin je pars de bonne heure, je ne pourrais pas vous saluer et j'en suis fort chagriné. Aussi je vous invite, si vous le désirez bien entendu, à ce que nous prenions date dès à présent pour une prochaine rencontre. Nous disposerons alors du temps nécessaire pour écouter vos questions qui j'en suis certain seront passionnantes et pertinentes et je pourrais poursuivre ce développement. Vous avez choisi le moment judicieux. Nous pouvons en effet interrompre cette explication en ce moment précis sans pour autant la dénaturer. Deux questions rapides avant de conclure : Où et quand, sachant que je suis pris demain samedi ?

— Et moi dimanche, ça ne m'arrange pas intervient Damien.

— Alors, lundi, propose Julien.

J'interviens à mon tour :

— Lundi non, j'ai un emploi du temps chargé. Du reste, aucun jour de la semaine ne me conviendra. Je ne peux pas me coucher en semaine à des heures aussi tardives.

— Et le vendredi ? suggère Damien.

— Vendredi, pourquoi pas, je n'ai rien de prévu.

Julien intervient :

— Je peux me libérer pour vendredi. On sait quand. Maintenant, reste la question où ?

Sans nous laisser le temps de réfléchir plus longuement, il donne la réponse qu'il gardait dans sa manche :

— Bon. Je connais un petit italien, façon trattoria, derrière le marché Saint-Germain. C'est un chef toscan qui sert une cuisine haut de gamme. Du reste, et, c'est là son intérêt, il propose à ses habitués triés sur le volet dont j'ai l'honneur de faire partie, une salle privée à l'étage du restaurant. Cette salle est utilisée par les hommes d'affaires pour conduire leurs négociations secrètes.

— Et on imagine aussi pour les rencontres intimes en toute discrétion, ajoute Damien, comme les cabinets privés des brasseries du dix-neuvième siècle, chers à Flaubert entre autres.

— Peut-être, je ne sais pas, répond Julien sans insister. Bon, dès demain matin, je réserve la salle pour vendredi. Si jamais il y a un contretemps, je vous passe un SMS. Inès, auriez-vous l'obligeance de me communiquer votre numéro ?

— Bien sûr, je vous le donne tout de suite.

Julien se lève et saisit son iPhone qui reposait sur la desserte, et prend note.

— On dit vingt heures trente ?

— Parfait pour moi, répondent d'une seule voix Inès et Dami

15.

Samedi matin 17 juin

Inès s'informe sur le « mythe du grand-père »

— Bonjour Inès, as-tu bien dormi ?

— Bonjour Damien, merveilleusement bien.

— Café ou thé ? J'ai préparé le thé, je peux faire du café si tu veux.

— Le thé me convient à la perfection, je te remercie. Dix heures déjà ! Je croque juste un toast et je me sauve.

— Tu as prévu quelque chose pour ton week-end ?

— Non, mais j'improviserai, ne t'inquiète pas. À vendredi.

— Je peux t'appeler ?

— Si tu veux, allez, au revoir, Damien. Tu remercieras ton père de ma part.

— Je n'y manquerai pas, au revoir, Inès.

Ouf ! Quelle soirée ! J'ai l'impression d'entrer de plain-pied dans un épisode inédit de *Black Mirror* ! Et ce paradoxe fascinant du grand-père ! Selon leurs dires, c'est un sujet récurrent de la science-fiction. Il m'avait échappé. Avant de rentrer, je vais passer à la « Librairie de Paris » de la place Clichy et voir quels bouquins on peut me conseiller, ça occupera mon week-end.

...

— Le paradoxe du grand-père ? Laissez-moi réfléchir. Bien sûr ! Il y a le roman de Barjavel, « Le voyageur imprudent » où je crois me rappeler qu'il tombe volontairement dans ce piège. Nous l'avons en rayon... Le voici. Sinon, je ne vois rien d'autre sur ce thème.

La libraire réfléchit un instant :

— Attendez, je vais demander à mon collègue, il s'y connaît bien en science-fiction.

Elle se dirige vers un autre libraire, occupé à organiser un présentoir de livres sous le panonceau « Le choix du libraire ». Je la suis.

— Yann, tu as un instant ?

— Bien sûr, je t'écoute.

— Qu'est-ce que tu vois comme roman traitant du paradoxe du grand-père ?

— Il y a le Barjavel, je ne me souviens plus du titre.

— *Le voyageur imprudent*, je viens de le lui recommander.

— Ah oui ! C'est cela. Je pense aussi à « *Un coup de tonnerre* » une nouvelle de Ray Bradbury. Elle est contenue dans le recueil « *Les pommes d'or du soleil* ». Je l'avais justement commandé pour un client qui n'est jamais venu le chercher. Ce n'est pas tout à fait le mythe du grand-père, néanmoins c'est une étude sur la réécriture du passé et c'est génial. Il est encore sur ma table.

Il se dirige vers un petit bureau situé tout au fond de la librairie et revient avec un livre de poche.

— Le voici... Bien sûr, Asimov a aussi écrit un roman sur ce sujet. Attendez, je cherche en ligne...

Il consulte sa tablette.

— Ah ! Voilà : « *La fin de l'éternité* ». L'éternité est une organisation secrète qui vit hors du temps et modifie le cours de la vie en changeant uniquement des événements insignifiants en apparence. Je peux vous le commander pour mardi.

— Je crois avoir vu un exemplaire dans la réserve, précise la première libraire.

— Je vais voir, dit-il en se dirigeant vers une porte située entre deux rayonnages de livres.

— Eh bien, je vais vous prendre ces deux livres, ça devrait occuper mon week-end.

Le second libraire réapparaît aussitôt avec une pile de livres. Il me tend celui du dessus :

— Tenez, voilà l'Asimov. Tu avais raison, dit-il à l'attention de sa collègue, il était bien dans la réserve. Il va être temps que je m'occupe de la ranger.

— D'accord, je le prends aussi.

— Ah oui ! Il y a bien sûr Robert A. Heinlein, « *Vous les zombies* », là, c'est un véritable exercice de style sur le mythe du grand-père. C'est une nouvelle très courte, en revanche elle est extraordinaire. Le problème c'est que je ne sais plus dans quel recueil on la trouve.

— Vous savez, là avec ces trois livres j'en ai largement assez pour mon week-end.

— Je regarde juste en curieux.

Il consulte à nouveau sa tablette qu'il porte accroché à sa ceinture.

— Ah voilà ! « *Histoires de voyages dans le temps, Le Livre de poche* ». Malheureusement, il n'est plus édité et c'est bien dommage. C'est vraiment une nouvelle majeure sur ce thème. Je peux essayer de vous l'obtenir de seconde main, mais pas avant mercredi.

— Je passerai samedi prochain pour le prendre, merci beaucoup et bonne journée !

Me voilà partie pour un bon week-end de lecture. Je serai peut-être un peu mieux armé pour comprendre où cherchent à me conduire Damien et son père. S'il s'agit d'une supercherie, elle est plutôt bien construite. Mais retourner dans le passé... Pff ! Qui peut croire à un tel non-sens ! Enfin, on verra la suite vendredi prochain.

16.

Lundi matin 19 juin 9 h 20 Le contrat de l'année... Mais que devient Clément ?

— Salut Inès, tu connais la nouvelle ?

— Euh non, j'arrive juste, Mathilde.

— On a décroché le contrat Mercedes !

— Super !

— On a l'exclusivité du nouveau modèle qui doit être présenté à la foire automobile de Berlin en novembre. Pour le moment on n'a que la campagne pour le marché français, mais ça représente un sacré budget ! On a largement de quoi l'entretenir toute l'année. Au moins jusqu'au prochain modèle que l'on pourra peut-être décrocher si tout se passe bien.

Mathilde me regarde avec un léger sourire entendu :

— J'ai une surprise pour toi.

— Oui ?

— À mon avis, tu es la seule à même de conduire un tel projet.

J'aurais dû m'y attendre !

— Non, mais attend, je n'ai pas un instant de libre !

— Entre nous, tu es vraiment la seule en qui j'ai confiance pour un enjeu de cette taille.

Me voyant peu convaincue, Mathilde adopte une diction hachée style télégramme afin de mieux me faire avaler la pilule :

— Ne t'en fais pas. Je te confirme. On a bien négocié l'enveloppe budgétaire. Mercedes met le paquet. Tu auras tous les moyens nécessaires.

— Non, non. Tu n'imagines pas tous les dossiers que j'ai sous le coude ! Mon équipe est déjà occupée au maximum, où veux-tu que je trouve du temps pour une telle affaire ?

— Tu ne m'as pas compris Inès. À partir de maintenant, tu dois te

consacrer exclusivement au dossier Mercedes, elle insiste sur le « exclusivement », non, mais tu as conscience de l'enjeu ? Tu vois la pub qu'un tel projet peut représenter pour la boîte ? Quant à tes projets en cours, on peut les dispatcher non ? Tes dossiers sont à jour, je suppose.

— Oui, c'est sûr, mais...

— Allez, n'hésite pas... Je ne devrais pas te le dire...

Mathilde marque une courte pause afin de mieux capter mon attention. Elle poursuit sur le ton de la confiance :

— J'en ai parlé avec la direction. Je peux t'assurer que ce sera un sacré coup de pouce pour ta carrière chez nous.

Mathilde me connaît bien. Elle sait que je suis une bosseuse et que je ne rechigne pas devant la difficulté. Elle n'a pas tort. J'avoue que chaque fois que l'on me propose un enjeu de taille, je sens comme une décharge de dopamine, une agréable sensation d'excitation qui me pousse à l'accepter sans poser de conditions. Ça doit être dans mon ADN et Mathilde doit bien en profiter de temps à autre.

— On fait comme ça ?

— On dirait que je n'ai pas vraiment le choix, alors d'accord oui.

— Ah ! Je savais que je pouvais compter sur toi ! Ne tarde pas trop à briefer ton équipe. Les dirigeants de Mercedes France veulent voir la maquette d'ici trois semaines. Nous la présenterons ensemble. Et après, on sera au mois de juillet, et tu pourras t'offrir une petite semaine avant d'attaquer le projet proprement dit.

— Juste une semaine de vacances ?

— Bon ! Allez dix jours ! Tu as carte blanche. Je te laisse, j'ai un client qui doit déjà être arrivé.

Trois semaines pour présenter un projet ex nihilo ! Si je m'attendais à ça... Allez, on se remonte les manches, branle-bas de combat !

— Inès, on déjeune ensemble ?

— Ah ! C'est toi Alice. Salut, j'avais la tête ailleurs. Déjeuner, d'accord, mais rapidement, j'ai un gros truc qui vient de me tomber dessus, je te raconterai.

— Ah oui ! Le projet Mercedes.

— Tu es au courant ?

— Oui, comme tout le monde, je pense. Midi dans le hall ça te va ?

— OK pour midi, en attendant je mets au parfum mon équipe.

C'est une chance, ce matin, ils sont tous à la boîte.

— Vous savez quoi ? On laisse tout tomber !

— Comment ça ?

— Tous les projets, tout ce que l'on a en cours. On arrête tout immédiatement. On a un truc bien plus important à traiter.

— Le projet Mercedes, j'imagine.

— Ah ! Je vois que tout le monde est au courant. Eh bien oui, c'est le projet Mercedes qui va nous occuper à cent cinquante pour cent pendant les trois semaines à venir. Le client souhaite impérativement voir une solide maquette avant de partir en vacances. Je vous invite aujourd'hui à finaliser les travaux en cours afin que l'on puisse les répartir dans les autres équipes qui ne sont pas trop en charrette, et demain on attaque les choses sérieuses OK ?

— On n'a pas le choix, je suppose, donc oui, on fait comme ça.

— Alors demain, que tout le monde soit là frais et dispo dès huit heures trente, on n'a pas un instant à perdre. Je vous laisse, j'ai aussi mes dossiers à boucler.

Déjà midi ! Je n'ai pas vu passer la matinée. Cela dit, tant mieux, j'ai besoin d'un break.

— Ah ! Alice te voilà, on déjeune où ?

— Comme tu sembles pressée, je te propose le petit bar à salades qui vient d'ouvrir rue La Bruyère, je ne l'ai pas encore essayé, mais il paraît qu'il vaut le déplacement.

— Alors en route ! Dis-moi Alice, comment se fait-il que tout le monde soit au courant sauf moi ?

— Tout le monde, je ne sais pas. Sinon c'était une rumeur qui courait depuis déjà quelques jours. Tu vois, c'est ce que l'on appelle les bruits de couloir. Il faut savoir les écouter. Toi, je crois bien que tu es un peu sourde sur ce plan.

— C'est vrai, j'ai assez de boulot comme ça sans pour autant écouter les ragots des uns et des autres.

— Eh bien, voilà. Tu as l'explication que tu cherchais. Tu prends quoi ?

Je consulte rapidement l'ardoise accrochée derrière le comptoir.

— Un Poke Bowl pois chiches et quinoa, avec un demi. J'ai soif et ça m'a un peu secoué d'apprendre que je devais piloter ce projet.

— Moi je vais prendre un Poke Bowl au saumon. Et question boisson, je pensais prendre un Kombucha, mais allez, je t'accompagne.

Son carnet à la main, la serveuse s'approche déjà de notre table. C'est un bon signe. S'il n'est guère nécessaire de lui courir après pour qu'elle prenne la commande, on ne perdra pas trop de temps à attendre

nos plats. On peut l'espérer en tout cas. Alice passe la commande pour nous deux :

— ...Et comme boisson ce sera deux demis, une bière pas trop forte, mademoiselle s'il vous plaît. Une lager ? C'est exactement ce qui nous convient.

— Me voilà avec la patate chaude dans les mains. C'est aussi un super projet, je ne peux pas le nier. Mais comme toujours, le vrai problème, ce n'est pas le projet en soi, mais bien les moyens pour le réaliser. Vingt et un jours pour la maquette ! Ce ne sera pas facile ! L'automobile, surtout les voitures haut de gamme, ce n'est pas un marché dont j'ai l'habitude. Mon créneau, ce sont les jeunes consommateurs dotés d'un pouvoir d'achat correct, dirions-nous. Ce ne sont pas les classes très aisées, proches de la retraite.

— Tu rigoles, j'espère ? Mercedes ce n'est plus du tout cela ! Leur cible, ce sont les « 35-44 », voire les « 25-34 ».

— Tu es sûr ? Il faut concentrer les actions sur les réseaux sociaux ? Oh là, là...

— Effectivement, tu ne connais pas le créneau.

— Tu ne te rends pas compte ! Rémi, mon génial spécialiste des réseaux sociaux, a donné sa dem ! Il prend ses vacances à la fin de la semaine puis il part à la concurrence. La direction n'a pas voulu m'écouter quand je leur ai dit qu'il méritait une rallonge. Il est hyperbrillant et travailleur. Il ne me reste plus que deux stagiaires en marketing digital. Bon, je n'ai pas le choix. Je vais bosser le sujet illico presto. Dès notre déjeuner terminé, je vais foncer chez le marchand de journaux pour m'acheter toutes les revues automobiles. Je passerai aussi à la librairie pour voir s'il existe des bouquins sur le sujet. Cet après-midi, je vais fouiller les reportages sur YouTube, les pubs sur Tiktok... Ah non ! J'ai tous mes dossiers à boucler pour demain... Je ne sais plus trop ce que je dois faire...

Alice sourit complaisamment :

— Ne t'affole pas Inès. Prends rendez-vous avec Richard.

— Richard ? Quel Richard ? Le gars du second ? Mais je l'évite ce type !

— Je sais, il est lourd. Seulement, lui, il connaît le sujet sur le bout des doigts. Attends, je vais prendre rendez-vous pour toi. Il ne me le refusera pas.

— Il te fait du gringue, je parie.

— Il a bien essayé, mais ce n'est pas pour cela. J'ai sauvé sa tête il

y a quelques mois en lui refilant des billes pour boucler un dossier sur lequel il était totalement bloqué. Il risquait gros et il m'est reconnaissant. Enfin, j'espère. Ne bouge pas, je l'appelle. Richard ? C'est Alice, dis-moi, Inès aurait besoin de quelques éclairages sur le marché automobile. Oui, je sais que tu connais bien la politique commerciale de Mercedes, c'est pour cela que je t'appelle. Demain midi ? Ça va pour toi Inès ? Donc c'est OK pour demain midi. Où ? Ici, par exemple, dans ce petit bar rue La Bruyère où nous sommes en train de déjeuner. Oui, celui qui vient d'ouvrir. Ça marche ? À plus.

— J'imagine que lui aussi était au courant pour Mercedes ?

— Tout le monde est au courant ! répète-t-elle d'un air blasé. Changeons de sujet et passons aux choses sérieuses, Inès. J'ai remarqué que tu ne venais plus à mes fêtes, aurais-tu rencontré l'homme de ta vie, petite cachottière ?

— L'homme de ma vie ? Pas vraiment, quant à tes fêtes, elles sont géniales, seulement je n'ai pas trop l'esprit à la bagatelle en ce moment.

— Tu vois bien quelqu'un ?

— Oh Non ! Je sors de temps à autre un vieux copain de lycée, en tout bien tout honneur, rien de sérieux. Tu ne le connais pas, il n'était pas avec nous en fac.

— Clément, tu y penses encore ?

— Chut ! Sujet tabou.

— À un moment donné, il faut tourner la page et passer à autre chose. Les années, elles, elles courent ! Que dis-je, elles filent, elles s'envolent, elles s'enfuient ! On a exactement le même âge et on approche à grands pas de la quarantaine, l'âge canonique. Tu sais que l'on va pouvoir devenir bonnes de curé, puisque selon les règles ecclésiastiques, nous ne serons plus désirables, bien trop vieilles.

— Ah ! Ah ! Arrête, tu rigoles. J'ai tourné la page, ne t'inquiète pas.

— Je ne m'inquiète pas. Ce que je sais c'est que l'on ne peut pas rester dans le passé, dans le regret. La vie est devant et tu as encore plein d'aventures à vivre.

— Comme le projet Mercedes.

— Si tu n'en voulais pas, il suffisait de le dire franchement à Mathilde. Moi aussi j'ai loupé des tas de trucs. Et puis Clément, lui, il t'a déjà oublié. Il va se marier à la rentrée. Avec une de ses collègues, je crois, ingénieure nucléaire comme lui. C'est du sérieux. Ils font construire leur maison, en lointaine banlieue, je ne sais plus où. De quoi loger la famille nombreuse qui ne manquera pas de suivre, ça, c'est

moi qui l'ajoute. Je suis même invitée à la noce.

— Tu le sais depuis longtemps ?

— Non, c'est tout récent. Mais toi aussi, oublie-le ! Le Clément, moi je le connais. Je ne sais pas exactement ce que vous avez vécu ensemble, mais comment te dire... J'ai appris depuis mes tout premiers amours d'adolescente que l'homme idéal n'était qu'un mythe. Et personnellement, Clément, je le vois mal incarner ce mythe.

— Tu commences à m'embêter là.

— Tu as raison. Chacun sa vie, continue comme ça si cela te convient, moi je suis mal placée pour te donner des conseils, je n'ai pas une once de goût pour la mortification.

— Tu délirés, Alice. Restons-en là pour aujourd'hui, j'ai du boulot et le projet Mercedes me convient tout à fait, sauf que ce n'était pas le moment.

— C'est comme ça la vie, les choses, bonnes ou mauvaises, n'arrivent jamais au moment choisi. Bon, pour ton projet, si tu as besoin de la moindre info, tu n'hésites pas, tu connais mon réseau, il t'est ouvert.

— Je te remercie Alice et excuse mon petit mouvement d'humeur, il était involontaire.

— Il est déjà oublié, allez, on s'embrasse.

C'est sûr, Clément ce n'est peut-être pas l'homme idéal, mais c'est Clément. Et s'il a trouvé quelqu'un d'autre, il n'y a plus d'espoir. Est-il vraiment heureux ? Peut-être s'est-il mis en couple par dépit ? Oh et puis merde ! J'arrête de divaguer ! Alice a raison, je me laisse trop aller à tout regretter. Il faut que je vive le moment. Je vais m'investir sérieusement dans le challenge Mercedes et au moins je penserai à autre chose. Et qui sait ? Mathilde, je peux lui faire confiance, elle ne me mène pas en bateau. Je donne beaucoup pour la boîte et il est temps de recevoir la réciproque. Un poste de directeur de clientèle devrait bientôt se libérer. Ce n'est qu'un titre et ça ne changera pas grand-chose à mon job, c'est un fait. Cela dit, c'est un plus, et un plus dans sa carrière, c'est toujours bon à prendre, surtout quand on approche de l'âge canonique comme dit Alice...

17.

Mardi 20 juin, 12 h

Un déjeuner avec un roi de l'à-peu-près et la stratégie Mercedes expliquée

Richard est déjà là. Plutôt grand, brun, assez beau mec, il serait fréquentable s'il n'était pas aussi lourd.

— Si j'ai bien compris, tu as besoin de mes services, pourtant on n'a jamais vraiment été copain, copain.

— Écoute, Alice t'a contacté et tu as accepté, alors n'allons pas par quatre chemins.

— Ce qui est curieux c'est que ce soit toi qui hérites de ce projet majeur.

— Je te remercie pour tes compliments appuyés.

— Ce que tu ne sais pas c'est que Mathilde se le réservait. Mais comme elle s'est dégotée un nouvel amoureux avec qui elle compte partir quelques semaines cet été en vacances au Vietnam, elle te l'a collé.

— Tu en sais des choses.

— Apparemment plus que toi, parce que son nouveau coquin tu le connais.

— Qui est-ce ?

— Rémi, le spécialiste des réseaux sociaux de ton équipe.

— Quoi ? Mais il part à la concurrence !

— Et alors ça empêche quoi ? Effectivement, tu es un peu dans un autre univers. On commande ? Mademoiselle s'il vous plaît, on va commander. Tu prends quoi ?

- Le plat du jour me convient parfaitement.
- Auriez-vous des rillettes fadasses, mademoiselle?
- Non monsieur, nous ne proposons pas ce type de produits.

Richard rigole tout seul.

- Inès, t'as capté ?
- Non, je ne comprends pas.
- Rillettes fadasses, fillettes radasses, c'est une contrepèterie.
- Très drôle. Tu commandes, mademoiselle n'a pas que toi à servir.

— Je ne sais pas, j'aurais bien pris un confit, j'aime lécher le confit d'oie, malheureusement je n'en vois pas sur la carte. Il me jette un rapide coup d'œil goguenard. Serait-ce un plat réservé à une clientèle privilégiée ?

— Non monsieur, nous ne servons pas de confit aujourd'hui, répond la pauvre serveuse en jetant des regards inquiets vers son patron qui se tient derrière le bar.

On devine aisément qu'elle débute et que sa position est particulièrement instable. Richard insiste. Il lève en l'air la carte essayant de voir au travers.

- Je ne vous crois pas.

J'écourte sa mauvaise farce, il fait vraiment chier.

— On va prendre deux plats du jour, mademoiselle et une eau plate pour moi et toi aussi, hein je tiens à ce que tu m'expliques.

— Oh là là ! Ce que tu es autoritaire ! Je prendrai un Perrier si tu permets. J'aime l'eau pétillante depuis que j'ai vécu en Italie. Tu sais, là-bas c'est comme ça qu'ils aiment l'eau de table. Ça leur permet de mieux penser. Parce que l'Italien aime dîner en pensant.

— Écoute, on a organisé ce déjeuner pour que tu m'aides à mieux comprendre le marché automobile, et sans perdre trop de temps. Après j'ai du boulot et toi aussi, je suppose. Je n'ai vraiment pas le temps d'écouter tes calembours.

— Ce sont des contrepèteries, les calembours sont autre chose. Au contraire des calembours, les contrepèteries...

- On commence ?

— Comme tu es sérieuse ! Allons-y... Mercedes est un constructeur automobile qui...

Je sors mon carnet et je prends note. Alice avait tout à fait raison, Mercedes a totalement changé sa cible. Ce constructeur mythique ne vise plus les seniors très aisés, et ce depuis une bonne

dizaine d'années. Les jeunes, et pas nécessairement de style classique, sont devenus le créneau prioritaire. Mercedes a changé la gamme et a adopté des lignes plus épurées pour séduire une clientèle aisée beaucoup plus jeune et branchée innovation et développement durable. Par chance, je connais bien ce secteur de marché et je sais comment m'y prendre. Bien. Je vais revoir tous mes plans et ça va marcher, cependant, il y a du pain sur la planche.

— Je te remercie Richard.

— On pourra se revoir ?

— Si un jour j'hérite de la campagne d'un autre constructeur automobile, pourquoi pas.

— Taquine, la collègue.

— Laisse la note, c'est moi qui t'invite, je te dois bien ça...

De retour au bureau, je rallume mon portable. Je l'avais coupé pour ne pas être dérangé durant ce déjeuner. Trois appels de Damien. Un contretemps pour vendredi ?

— Allo ? Damien ? Tu as essayé de me joindre.

— Oui, je me demandais si tu serais d'accord pour un dîner vite fait histoire de... de se revoir quoi.

— Écoute Damien, j'ai un mégaprojet qui vient de me tomber dessus et je ne sais plus où donner de la tête. De toute façon, on se voit vendredi. C'est toujours d'actualité ?

— Oui, oui, le rendez-vous est maintenu. Je préfère te prévenir, ce sera un peu particulier.

— Comment ça « particulier » ?

— Rien de bien méchant, tu verras. Et sinon, qu'as-tu fait ce week-end ?

— J'ai lu plusieurs romans de science-fiction afin de mieux décoder le piège que vous me tendez.

— Tu es toujours dans cet état esprit.

— Toujours.

— Tu as lu des choses intéressantes ?

— J'ai découvert Bradbury. Le libraire me l'avait recommandé pour la nouvelle « *Un coup de tonnerre* » à propos de la réécriture du passé. Fascinant. Toutes les autres nouvelles du recueil sont aussi de premier ordre. J'ai été séduite par cet art de conjuguer poésie et science-fiction. Je vais me procurer les « *Chroniques martiennes* » pour le prochain week-end. Bon, allez, je te laisse, j'ai du pain sur la planche.

— Tu as bien reçu l'adresse du resto ?

- Je l'ai bien reçu, à vendredi Damien.
— À vendredi Inès, je t'embrasse.

18.

Vendredi 24 juin 20 h 25

Rencontre avec un invité mystère

Me voici rue Mabillon... Le lieu de rendez-vous serait à la hauteur du marché Saint-Germain... Le voilà, juste en face ! C'est un restaurant de type bistrot avec une devanture rouge carmin, faussement vieillie. Le nom d'enseigne, « Chez Mario », est écrit sur la vitrine en lettres dorées manuscrites à la manière des vieux bars de quartiers, ceux où l'on prenait le matin un « petit noir » vite fait, directement sur le zinc, avant d'aller au boulot. Deux petites tables en formica et quatre chaises en osier disposées sur le trottoir encadrent l'entrée. Elles sont inoccupées. Je pousse la

porte. La salle est bondée. Des reproductions de gravures anciennes représentant le Paris populaire du siècle dernier ornent les murs. Quelques convives accoudés au bar attendent

vraisemblablement qu'une table se libère. Toujours dans un style vintage, accrochée au-dessus du

comptoir, une ardoise écrite à la craie annonce le plat du jour « *Seiches à la vénitienne* ». Près de la caisse, une plaque émaillée porte l'inscription : « *N'engueulez pas le patron, sa femme s'en charge !!!* ». Elle représente un gros



cuistot reconnaissable à sa toque, poursuivi par une mégère armée d'un rouleau à pâtisserie. J'évite de justesse un serveur qui jaillit de la cuisine, les deux mains et les deux avant-bras acrobatiquement chargés d'assiettes fumantes, et j'interpelle la femme entre deux âges qui se tient de l'autre côté du bar. Elle est fort occupée à planter les inévitables petites ombrelles dans des coupes de glace prêtes à être servies.

— S'il vous plaît ?

— Oui ? Ah ! Vous devez être Inès n'est-ce pas ?

Surprise d'être reconnue, j'approuve d'un signe de tête.

— Prenez l'escalier à droite et frappez à la deuxième porte, trois coups longs suivis de deux coups courts.

— Pardon ?

— C'est le protocole madame. Faites comme je vous dis, sinon ils ne vous ouvriront pas.

— Bon d'accord.

Je me faufile comme je peux entre les tables. Plus au fond, une porte vitrée donne sur une cour aménagée en terrasse. Pour ce que j'en distingue, elle aussi est bondée. Je monte l'escalier, raide et étroit comme une échelle de meunier. Je frappe comme prévu à la deuxième porte, la première étant celle des lavabos, pas d'erreur possible. La porte s'ouvre quasi immédiatement.

— Damien ! À quoi jouez-vous ? C'est quoi ce cirque ?

— Chut ! C'est mon père qui aime bien jouer les complotistes de temps à autre.

— Voilà notre chère Inès ! Juste à l'heure. Je salue votre ponctualité. Prenons place, le repas va nous être servi en une seule fois, afin de ne plus être dérangés.

Au moment où je m'avance vers la table, on frappe à la porte. Trois coups longs et deux coups courts. Même le serveur se prête au jeu. Il pousse une desserte bien chargée. De toute évidence, il existe un ascenseur pour accéder à cet étage.

— Passe Mario. Viens que je te présente Inès, une amie de Damien.

— Bonsoir Madame Inès.

— Bonsoir Monsieur.

— Tout est prêt, vous ne devriez manquer de rien.

— Ce sera parfait Mario, comme d'habitude.

— Je vous laisse, on ne vous dérangera plus.

— Merci Mario. Désormais, nous sommes dans la plus stricte intimité, loin des oreilles indiscrètes. Savez-vous, ma chère Inès, que

les plus grands secrets ont été négociés dans cette pièce ?

— Ici ?

— Des secrets industriels, mais aussi des secrets d'État. François Mitterrand était un habitué de « chez Mario ». Il arrivait ici incognito, en secret des journalistes et autres paparazzi. Les plans d'action de la guerre au Koweït ont été établis sur cette table. Véridique. Ce n'est pas tout. Plus récemment, tous les détails de la fusion entre le géant Fiat Chrysler et le groupe PSA ont aussi été négociés dans cette salle.

— Et l'affaire des avions renifleurs ?

— Tu as tout à fait raison, Damien. C'est aussi dans cette pièce que le président Giscard D'Estaing s'est laissé abuser par de fieffés argousins de haut vol qui lui ont vendu ce qui semblait apparemment un miracle technologique et n'était en réalité qu'une vile supercherie. Ce ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres. Tout cela pour vous dire qu'ici, nous sommes à l'abri des yeux et des oreilles des curieux. On peut accorder toute notre confiance à Mario qui, non seulement, est un grand cuisinier comme vous pourrez l'apprécier dans quelques minutes, mais aussi un homme d'une discrétion doublée d'une fiabilité à toute épreuve.

— Bien, je vous écoute.

— Pas si vite. En premier lieu, vous devez me jurer que tout ce qui sera dit dans les minutes qui vont suivre ne sortira pas de cette pièce.

— N'ayez aucune inquiétude, je ne suis ni écrivaine ni cinéaste et je n'ai aucune envie de vous piquer votre scénario.

— Ah ! Ah ! Ah ! Toujours aussi sceptique, ma très chère Inès. Prêtez-vous au jeu si pour vous ça n'est qu'un jeu, et jurez sur ce code de l'honneur de *TimeTravel* que vous ne dévoilerez jamais ce que vous allez apprendre ici.

— D'accord, je me prête au jeu et je le jure.

— Confirmez maintenant votre engagement en posant simplement votre index droit sur ce petit lecteur.

— Vous ne préférez pas que je signe de mon sang ?

— Ah ! Ah ! Ah ! Je ne vous demande pas de vendre votre âme au diable ! Voilà qui est fait ! À la bonne heure ! À partir de maintenant, vous êtes placée sous le sceau du secret, et là ce n'est pas un jeu. Tu peux faire entrer Diego s'il te plaît Damien ?

Damien se dirige vers une porte du fond de salle que je n'avais pas vue. Le dénommé Diego entre. Pour ce que je peux en juger, il est peu près du même âge que moi, en tout cas pas plus de quarante ans. Noir

de peau avec de superbes yeux verts, il est aussi grand que Damien qui se tient à ses côtés. Il arbore un sourire à la fois chaleureux et rassurant.

Julien, lui, est franchement radieux :

— Inès, laissez-moi vous présenter Don Diego Clavel de las Flores qui préside avec moi-même la société *TimeTravel*.

L'invité surprise se place face à moi. Sans hésitation, il s'incline comme l'aurait fait un vieil aristocrate. Va-t-il me proposer un baisemain ? Non. Il me tend la main, saisit délicatement la mienne et la serre cordialement.

— Mes hommages, chère Madame. Je suis enchanté de vous rencontrer. Julien m'a beaucoup parlé de vous. Nonobstant, sachez qu'il est impardonnable. Il avait évoqué votre grande vivacité d'esprit, en revanche il m'avait caché que vous étiez aussi ravissante.

Julien est de plus en plus enthousiaste :

— Vous noterez l'excellent français de notre ami formé au sein des meilleures universités de La Havane. Diego est non seulement un ingénieur émérite en informatique, c'est aussi un expert Balzacien. Dans le même temps où il préparait son doctorat de mathématiques appliquées, il présentait en parallèle une thèse de lettres françaises consacrée à la « Comédie Humaine ». Il lit Balzac dans le texte, cela va sans dire. On prend place ?

Que vient faire un Cubain, informaticien de surcroît dans le scénario ? N'est-il pas assez compliqué comme cela ? Et pourquoi se tenait-il derrière la porte attendant que je jure je ne sais quoi pour apparaître ? Que se trame-t-il ici ? Bon, il est vrai que Damien m'a prévenu que son père aimait jouer au conspirationniste. Attendons la suite. Je m'assieds naturellement face à mes deux interlocuteurs et Damien prend place à ma droite. Face à moi, accrochée au mur, une peinture à l'huile stylisée représente le Ponte Vecchio, à l'heure du crépuscule. L'artiste a surtout soigné le reflet dans l'eau des constructions colorées. Elles semblent plus nettes que le pont lui-même. Comment s'appelle ce fleuve déjà ? L'Arno, je crois bien...

— Bien, où en étions-nous ? Tu remplis nos verres et tu sers les antipasti Damien ? Comme à son habitude, Julien reprend son rôle de maître de cérémonie.

— Avec plaisir...

— Mario nous a préparé un repas à la truffe.

— Vous aimez les truffes, très chère Inès ?

— Comment pourrait-on ne pas aimer les truffes ?

— Excellente réponse comme d'habitude. Mario sélectionne soigneusement les truffes qu'il utilise dans sa cuisine. Il ne choisit que les plus beaux spécimens de *Tuber Melanosporum*, autrement dit la truffe noire du Périgord qu'il achète lui-même au marché de Saint-Alvère en Dordogne. Il a aussi mis au point une technique de conservation dont il garde jalousement le secret. Je n'ai jamais pu l'amener à m'en dévoiler la moindre bribe d'explication. Quoi qu'il en soit, il peut nous servir en plein été comme aujourd'hui, de délectables truffes qui n'ont en rien perdu la richesse de leurs arômes les plus subtils.

— Il existe bien une truffe d'été non ? Questionne Damien.

— Oui, c'est vrai, seulement elle n'est pas dotée des qualités gustatives de la truffe noire du Périgord. En entrée, il nous a préparé des minibouchées à la truffe farcies de ricotta. C'est un vrai délice et nous poursuivrons avec un plat très simple, linguine aux scampi, toujours à la truffe noire. Le tout arrosé d'un délicieux vin de Toscane, région d'origine de Mario. On commence ?

— Oui, vous m'avez mis en appétit, j'ai faim.

— Je n'en doute pas, très chère Inès, cependant j'évoquais avant tout la poursuite de ma démonstration.

— Ah oui ! C'est vrai. Je suis là pour écouter la suite de l'histoire, faite donc, dis-je en ne perdant pas de vue les appétissantes bouchées que Damien est en train de servir.

19.

Vendredi 24 juin en soirée

Qui est à l'origine de *TimeTravel* ?

— Ma très chère Inès, vous n'êtes pas sans savoir que depuis plusieurs années les budgets de la recherche se réduisent comme peau de chagrin. À chaque nouvelle élection présidentielle on nous promet monts et merveilles, on nous abreuve de discours sur l'importance essentielle de la recherche et de l'innovation et à chaque fois, ça ne loupe pas, ils jouent allègrement du ciseau dans nos maigres budgets. Le vrai parent pauvre, c'est la recherche fondamentale dont les découvertes ne sont pas directement exploitables industriellement. Les directeurs d'unité de recherche fondamentale, dont je fus, consacrent une grande part de leur précieux temps à démarcher des mécènes, des industriels, des donateurs pour trouver quelques subsides, de quoi faire fonctionner les services au minimum, mais sans grand succès la plupart du temps. La majeure partie des thèmes de recherche sont hélas mis en veille durablement et tant pis pour la science. C'est aussi pour cela que lorsque l'on m'a proposé de prendre la coprésidence de la start-up TimeTravel je n'ai pas hésité un seul instant. Et maintenant, je vais vous surprendre, savez-vous avec qui le CERN est en partenariat pour cette start-up ?

— Je ne sais pas. Sûrement un investisseur qui a flairé un filon.

— Exactement, ma très chère Inès, un filon comme vous dites.

— Je te l'ai déjà dit, Inès a une certaine idée des start-up.

Julien passe outre la remarque de Damien.

— Vous connaissez, j'en suis sûr, Dolores Cortázar de la Serna ou plus simplement Lola Cortázar.

— De nom bien sûr, si vous parlez bien de la présidente de *VirginWarriors*.

— Absolument. Lola Cortázar, cette femme de génie, est la partenaire de *TimeTravel*.

— En effet, vous m'épatez.

— Rendez-vous compte qu'en cinq ans, *VirginWarriors*, le groupe qu'elle a bâti seule, a dépassé le mytique Facebook, en ce qui concerne la capitalisation boursière. On ne devrait plus parler des GAFAM pour Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft, mais bien des GAVAM avec le V pour *VirginWarriors*.

— Pourquoi n'utilise-t-on pas ce nouvel acronyme ? questionne Damien.

— Bien que cette entreprise soit très active dans l'industrie numérique, elle est surtout connue pour ses programmes d'aventures pour les personnes fortunées. La vraie raison réside peut-être dans les origines de Lola Cortázar. Peut-être ne savez-vous pas qu'elle est native de La Havane. Elle a fait toutes ses études dans cette capitale. Cuba est encore aujourd'hui une épine dans le pied des États-Unis.

— Je connais un peu son activité, dis-je. J'ai parcouru un article qui parlait d'elle récemment. Elle organise des voyages pas possibles n'est-ce pas ?

— Absolument. Elle a su créer un programme particulièrement complet d'aventures sécurisées pour les personnes les plus riches de la planète en mal de sensations fortes, disons le mot. Ses ingénieurs, tous cubains soit dit en passant, ont créé une combinaison « intelligente », il fait le signe des guillemets avec ses deux mains. Cette combinaison, truffée de capteurs et de microprocesseurs, est réalisée en un textile synthétique de leur invention, protégé par des centaines de brevets. Elle reproduit toutes les sensations que vous pourriez éprouver au cours d'un voyage réservé aux plus intrépides, dirions-nous.

Je suis tout ouïe. L'article de l'Obs consacré à Lola Cortázar que j'évoquais précédemment m'avait laissé le souvenir d'une femme exceptionnelle. Les explications de Julien confirment cette première impression.

— Et quel genre de voyage ?

— Se promener sur la Lune ou sur Mars, descendre dans les profondeurs sous-marines, ou participer aux combats avec les forces spéciales et être impliqué dans des actions, telles que prendre d'assaut un site protégé.

— Oui, mais c'est du virtuel, constate Damien.

— Absolument, et c'est là leur talent. L'illusion est totale, et c'est bien pour cela que VirginWarriors devrait avoir sa place au sein des GAFAM ou plutôt des GAVAM. Pour les plus téméraires, ceux qui veulent vivre les aventures in vivo, le catalogue de voyages réels est tout aussi complet. Comme vous l'avez sûrement lu dans la presse, VirginWarriors organise des séjours sur la Lune, en partenariat avec l'Agence Spatiale de la République Populaire de Chine. Elle est aussi à l'origine des toutes premières descentes au fond des fosses des Mariannes grâce à un bathyscaphe de leur invention susceptible de résister à des pressions phénoménales.

— Ils ne vont pas sur Mars ?

— Et non mon pauvre Damien, totalement inculte en matière d'astronomie. Avec les moyens actuels, le voyage aller-retour durerait au mieux pas moins d'une année et demie et encore faut-il que les deux planètes soient favorablement alignées, ce qui ne se produit que tous les vingt-six mois. Ça décourage les meilleures volontés, non ?

— Peut-être, par contre s'ils sont en état d'hibernation comme dans « 2001, l'odyssée de l'espace », là ça devient possible non ?

— Oui, peut-être Damien, je ne sais pas. Je ne suis pas au courant de tous leurs projets, répond patiemment Julien avant de reprendre le fil de ses explications:

— Lola Cortázar avait commencé en organisant des voyages soi-disant à risques dans les faubourgs de Medellín et les townships de Johannesburg. Ensuite, vu le succès de cette première expérience, elle a développé les séjours dans les pays en guerre, les endroits les plus périlleux de la planète.

— Pourquoi dites-vous soi-disant à risques ? C'est réellement dangereux !

— Pour sécuriser les situations, VirginWarriors a monté sa propre armée de mercenaires, des soldats surentraînés, tous anciens membres des forces spéciales. L'entreprise n'hésite pas non plus à rétribuer les réseaux terroristes pour des enlèvements plus vrais que nature avec sauvetage, mitraillage réel et éliminations physiques parfois si le client a choisi l'option. Les cibles sont des terroristes sélectionnés par nos ennemis, partenaires pour l'occasion, des individus dont ils souhaitent se débarrasser. Ils s'arrangent pour qu'ils soient à découvert et les désignent discrètement à nos combattants d'élite. Ceux-ci font en sorte que ce soit le client qui tire la balle mortelle.

— Ou qui s’imagine l’avoir tirée. En réalité, c’est un tireur d’élite embusqué, un sniper, qui est à l’origine de la balle mortelle comme dans le western « L’homme qui tua Liberty Valance », ajoute Damien.

Il ne perd jamais l’occasion de mentionner une référence, au risque qu’elle ne soit pas toujours bien à propos. Mais cette fois-ci, Julien confirme :

— Tu as raison, c’est sûrement ainsi que cela se passe. Entretemps, les équipes de *VirginWarriors* ont construit une biographie fictive du terroriste décédé où il est présenté comme un personnage hautement détestable. Ce sera un tueur sanguinaire sans foi ni loi dont on ne compte plus les victimes, un « Barbe-Bleue » qui abuse des femmes et des enfants des territoires occupés ou, plus simplement, un chef militaire qui n’hésite pas à torturer lui-même les prisonniers. Le client devient un héros, un sauveur du monde libre. Il pourra conter les détails de cet acte de bravoure à ses petits-enfants et relire jusqu’à la fin de ses jours le panégyrique particulièrement dithyrambique qui fut prononcé à son attention.

— C’est effroyable et ce n’est pas moral !

— Et non mon pauvre Damien qui semble découvrir la vie à... Au fait, quel âge as-tu ?

— Trente-huit.

— Trente-huit ans. Tu vois mon fils, la vie n’est pas morale, c’est ainsi. Nous ne sommes pas dans un film de Walt Disney, mais dans la réalité, la vraie, celle où on laisse mourir de faim ou de maladie des millions d’enfants, uniquement pour la spéculation, sans que personne ne s’en émeuve pour autant.

— Dans Bambi, la mère meurt tuée par les chasseurs, ça a traumatisé mon enfance, ajouté-je sottement.

— Tu vois Damien, même dans Walt Disney, le drame de la vie ne peut être occulté. Bon, reprenons. Depuis bien longtemps, les riches sont lassés des croisières autour du monde et des palaces. Ils veulent du vrai frisson, mais sans risques. C’est ce que leur propose Lola et elle s’est enrichie grâce à son talent d’innovation. Aujourd’hui, il faut aller plus loin. Et c’est là la raison de la création de *TimeTravel*.

Julien me regarde droit dans les yeux avec un sourire pleinement satisfait.

— Ah ! Ah ! je vous sens plus attentive, ma très chère Inès.

— Je vous écoute, je vous écoute.

C'est vrai que je n'en perds pas une miette. Damien, apparemment habitué à se faire rembarrer, n'en prend pas ombrage. Il est tout aussi attentif que moi au discours de son père qui poursuit son explication :

— Actuellement, nous offrons à nos clients le moyen de revivre les meilleurs moments de leur vie, en passant justement au travers du trou de ver pour rejoindre l'univers miroir. Comme je vous l'ai dit la semaine dernière, grâce à l'antihydrogène nous disposons de suffisamment d'énergie pour agir sur le paramètre « temps » de cet espace miroir. On peut désormais envoyer les candidats au voyage exactement à la période souhaitée à la minute près, nous avons atteint récemment cette précision exceptionnelle, et à l'endroit désiré de leur vie passée.

— Et que revivent-ils ? Leur mariage, les rencontres amoureuses ?

— Je vous sens de moins en moins sceptique, ma très chère Inès ! Oui, évidemment, ils revivent leur mariage, les rencontres amoureuses les plus marquantes ou plus simplement leurs vingt ans et l'insouciance propre à cet âge. Julien se penche légèrement vers nous et nous dit sans sourire, sur un ton où perce un certain dédain :

— En réalité, ce que je viens de vous lister, ce ne sont pas les voyages les plus demandés. Revivre le décès d'un riche parent dont ils étaient le seul héritier ou la chute d'un concurrent ou d'un ennemi juré, c'est un peu la même chose dans le monde des affaires, connaissent un plus grand succès. L'assaut du Capitole est aussi très prisé. Plusieurs clients ont déjà revécu cette insurrection organisée par les plus ardents partisans de Donald Trump, puisque ce personnage pour le moins sulfureux estimait s'être fait voler en 2020 la présidence du pays le plus puissant du monde. La chute du mur de Berlin et l'ouverture des marchés de l'ex-RDA et des anciens pays du bloc soviétique aux grandes entreprises occidentales est un grand classique pour les plus âgés. Les plaisirs simples, ce n'est pas pour eux. Il y a une phrase de Camus à ce sujet, je crois. Ça te dit quelque chose Damien ?

Damien pianote déjà sur son mobile :

— Attends, je cherche... Voilà, je l'ai trouvé. « Les puissants sont souvent des ratés du bonheur ; cela explique qu'ils ne soient pas tendres. »

— Tout est dit. Les équipes de VirginWarriors ont aussi développé « Aladdin », un algorithme d'autoapprentissage, d'intelligence artificielle si vous préférez le terme à la mode, afin de mieux comprendre la personnalité de nos clients et ainsi leur suggérer des

voyages auxquels ils n'auraient pas pensé. Les suggestions émises par ce puissant outil enchantent nos clients, et pourtant...

Julien jette un rapide regard circulaire comme pour s'assurer que nous sommes effectivement bien seuls dans cette salle, il baisse la voix et s'incline un peu plus dans notre direction :

— Les recommandations d'Aladdin les plus séduisantes aux yeux de nos clients sont bien souvent des idées de voyage qui épouvanteraient la plupart d'entre nous. Ne nous le cachons pas. Ce sont des riches, des très riches, ils ne manifestent pas les mêmes sentiments que le commun des mortels, sinon ils n'auraient jamais pu construire leur fortune.

— Et ils paient très cher, je suppose, ajoute Damien.

Julien redresse le buste et reprend sa voix de stentor.

— Pour nous, citoyens standards, qui paient religieusement nos impôts sur le revenu au centime près, c'est hors de portée. Le voyage de base commence à cinq cent mille dollars. Pour notre clientèle, c'est une dépense insignifiante. Sachez qu'un yacht de luxe vaut plusieurs dizaines de millions de dollars et je ne dirai pas qu'ils se vendent comme des petits pains, mais nous n'en sommes pas loin.

Je l'interromps à mon tour :

— Dans ce que vous me décrivez, ils revivent le passé tel qu'ils l'ont vécu, ils ne le modifient pas.

— Exactement.

— Ce n'est pas cela que vous me proposez, ils ne reviennent pas sur des décisions prises ou non prises.

Julien marque une courte pause. Il me regarde d'un air entendu, les yeux légèrement plissés en hochant la tête d'une manière à peine perceptible :

— Absolument. Nous préparons un nouveau projet. Et si vous le permettez, très chère Inès, je vais laisser la parole à notre ami Diego qui gère personnellement ce nouveau projet ambitieux.

20.

La soirée se poursuit... Enfin, on aborde le projet

Le dénommé Diego était resté muet jusqu'à présent, approuvant de temps à autre d'un discret signe de tête les propos de Julien. Il prend la parole. Sa voix est profonde, singulièrement grave avec un timbre chaud et apaisant. C'est peut-être aussi sa diction, claire et précise, qui donne cette impression de calme rassurant.

— Nous avons en effet pensé développer cette possibilité de revenir sur des décisions passées. Nonobstant, après une étude menée conjointement avec l'équipe de psychologues de TimeTravel, nous avons pris conscience de toutes les difficultés que cette solution pouvait entraîner chez des individus qui ne sont pas suffisamment équilibrés intellectuellement parlant. Et ne pas être suffisamment équilibrés intellectuellement parlant, c'est une caractéristique récurrente de notre clientèle fortunée. Pour autant, ce type de voyage ne fera pas partie de notre programme. On se le réserve jalousement et uniquement pour des proches triés sur le volet afin d'achever la phase de test du nouveau projet que je vais vous expliquer maintenant.

— Vous cherchez des cobayes.

— On peut présenter les choses ainsi, oui Madame, vous avez tout à fait raison. Nous devons méticuleusement étudier les effets de la modification du cours du temps sur les esprits avant de finaliser notre nouveau projet. Je vous explique. Notre idée c'est de vendre la possibilité de revenir sur des frustrations que l'on a vécues par le passé.

Il s'interrompt un instant, pose ses couverts, écarte un peu son assiette et se penche dans ma direction, les deux mains en avant. Comme la plupart des personnes d'origine latine que je connais, il semble avoir besoin du secours de ses deux mains dès qu'il s'agit d'exprimer quelque chose qui lui tient à cœur.

— N’auriez-vous pas envie de réécrire une partie du Grand Livre de votre vie, les très courts paragraphes où vous n’êtes pas très fière de vous ? N’aimeriez-vous pas revenir sur les situations où vous n’avez pas su réagir à une agression verbale, où vous regrettez de ne pas avoir su répliquer ? Que penseriez-vous de disposer de la possibilité de rembobiner le fil de la vie pour corriger toutes les fois où, dépassée par l’émotion, vous n’avez pas trouvé la réponse adéquate ?

‡Je n’ai pas besoin de réfléchir bien longtemps pour me souvenir d’une multitude d’exemples où je suis restée sans voix, ne sachant rétorquer à une agression verbale à peine masquée. J’en connais qui ont le sens de la répartie, malheureusement ce n’est pas mon cas. Chez moi la réplique qui tue me vient à l’esprit bien trop tard, une fois l’échange terminé depuis belle lurette et je la garde pour moi avec mes regrets de ne pas être plus prompt à la réaction. Ce doit être un des effets pervers de ma trop grande émotivité. Je prends les situations trop à cœur, mon cerveau s’embrouille et j’en perds toute logique. Dans ces conditions, revenir sur ces situations pour soulager son ego, pourquoi pas.

— Oh oui ! Tout bien réfléchi, oui j’aimerais bien.

— Poussons plus avant. Considérons maintenant toutes les multiples circonstances vécues par le passé où l’on n’est pas très fier de notre comportement et que l’on tente en vain d’occulter. Sans tourner autour du pot, je sous-entends toutes les fois où l’on a fait preuve d’une lâcheté évidente. Comme on ne peut les effacer de notre mémoire, on essaie maladroitement de s’autojustifier. On se cherche de piètres excuses, mais au fond de nous-mêmes nous ne sommes pas dupes et la plaie mémorielle ne cicatrise pas. Si vous permettez que je recoure à une métaphore, c’est un peu notre boîte de Pandore personnelle, remplie de nos frustrations secrètes. Chaque fois que nous l’ouvrons, ce sont de pénibles souvenirs qui remontent à la surface.

Il marque une courte pause, le temps de savourer une gorgée de ce délicieux vin de Toscane qui nous a été servi. Bien que les deux autres protagonistes de la rencontre, Julien et Damien, soient évidemment au courant de ce projet, ils écoutent religieusement les explications de Diego.

— Nous avons lancé une vaste étude de marché, et comme nous n’en doutions pas un seul instant, nous avons constaté que ce malaise était largement partagé dans toutes les strates de la population. En revanche, madame, nous avons découvert que certains de nos fidèles

clients ayant participé à cette enquête, vivaient ces pénibles souvenirs plus durement que les gens du commun tels nous quatre autour de cette table. Ils sont prêts à payer le prix fort pour qu'on leur offre la possibilité de se venger.

— Se venger, c'est-à-dire ?

— Se venger, faire du tort à celle ou celui qui par le passé les a frustrés.

— Mais pas en réalité ?

— Là, madame, nous touchons un point sensible. Tant que l'on est dans l'espace miroir, nous sommes dans une sorte de réalité parallèle. Bien entendu, une fois de retour dans notre monde à nous, les choses redeviennent comme avant. Sauf qu'ils auront la satisfaction d'avoir pu jouer le beau rôle et d'effacer enfin cette mauvaise expérience de leur mémoire. Eh bien, voyez-vous, madame, le projet que je pilote personnellement...

Julien l'interrompt brusquement :

— Diego, tu ne vas pas lui donner du « Madame », durant toute la soirée ! Ma très chère Inès, vous non plus n'aimez pas les salamalecs !

Il ne me laisse guère le temps d'acquiescer et reprend aussitôt :

— Tu l'appelles Inès et elle t'appelle Diego et ce sera plus simple pour tout le monde !

Diego attendait patiemment la fin de l'intervention de Julien :

— Inès, si vous permettez que je vous appelle ainsi...

— Mais ouiii, elle te le permet !

Calmement, Diego reprend son propos. Toutefois, son très léger accent est maintenant un peu plus perceptible.

— Inès, le projet que je pilote consiste précisément à offrir à nos clients la possibilité de revivre ces moments que nous venons d'évoquer. Ils pourront alors réagir de la manière la plus opportune afin de se libérer à tout jamais de cette frustration qui hante régulièrement leur mémoire. Mais pour cela, avant de commercialiser ce nouveau produit, nous devons parfaire notre modèle d'étude. Il nous manque notamment quelques éléments clés pour achever l'évaluation des impacts d'une modification fictive du passé.

Le repas maintenant achevé, on entend plus le moindre bruit de couverts. Seule la voix grave et profonde de Diego résonne dans la pièce.

— Comme vous le dites si justement, vous êtes effectivement un cobaye, mais d'après ce que m'ont spécifié Julien et Damien, vous êtes

un cobaye soigneusement choisi. Notre modèle est déjà assez précis pour que je puisse vous affirmer que l'expérience ne comporte aucun risque. Vous ne souffrirez d'aucun effet secondaire, je vous le garantis, comme nous tous ici qui avons vécu la même expérience. Inès, vous sentez-vous prête à vous laisser tenter ?

— Attendez, attendez. Vous me dites que vous l'avez essayé ?

— Oui, je l'ai essayé. Julien aussi l'a essayé.

Je me tourne vers Julien.

— Et alors ?

— C'est un voyage personnel qui normalement ne se raconte pas. Cela dit, je n'ai rien à cacher. Naturellement, j'ai voulu comprendre pourquoi je n'avais pas obtenu le succès que je méritais, le prix Nobel par exemple. J'en ai tout à fait les capacités.

Il marque un silence. Cherche-t-il à faire durer le suspense ? Je le relance :

— Et vous avez découvert pourquoi ?

— Dans mon cas, c'était un peu plus compliqué. Je n'ai pas pu mettre en évidence une décision définitive qui aurait orienté radicalement mon parcours. En fait, bien souvent notre vie est le fruit de microdécisions d'apparence insignifiantes.

— Justement, j'ai lu ce week-end le livre d'Isaac Asimov, « *La fin de l'éternité* ». Dans ce roman, il décrit une classe de population vivant hors du temps dont le rôle est de modifier le cours de l'humanité en agissant uniquement sur d'infimes paramètres. Ça vous intéresse ? Je continue ?

— Oui bien sûr, contez-nous ma très chère Inès, vous apportez de l'eau à mon moulin.

— Je ne vais pas vous raconter toute l'intrigue, mais à un moment du livre, l'un de ces personnages hors du temps sabote l'embrayage de la voiture d'un responsable politique qui devait se rendre à une réunion. S'il était arrivé à temps, ils auraient décidé de déclencher une guerre nucléaire mondiale qui aurait annihilé l'humanité.

— Passionnant, ajoute Damien, je note ce livre qui manque à ma bibliographie.

Julien reprend la parole après avoir écouté attentivement mon interruption.

— On a toujours tendance à s'imaginer que ce sont les grandes décisions qui orientent notre devenir. Votre exemple où une simple panne d'embrayage change radicalement le cours de l'Histoire contredit cette croyance largement répandue. La réalité est moins

spectaculaire, moins homérique, dirais-je. Ce sont en fait de minuscules décisions insignifiantes en apparence qui changent la face du monde.

— Même les déclarations de guerre ? questionne Damien

— Même les décisions de déclaration de guerre. Sur le moment, ce sont des décisions majeures. Cependant à l'étude, on constate le plus souvent qu'elles ne sont que la synthèse d'une cascade de décisions de moindre portée prises au préalable.

Julien nous regarde fixement, il semble chercher un exemple :

— Vous connaissez la théorie du chaos.

— Oui, j'en ai entendu parler, mais je ne saurais être plus précise, répondis-je.

— Selon la métaphore employée par Edward Lorenz, un battement d'ailes de papillon au Brésil pourrait déclencher un cataclysme climatique au Texas ou ailleurs, je ne me souviens plus de la région choisie.

— Lorenz c'était un spécialiste de l'agressivité ?

— Tu confonds avec l'éthologue Conrad Lorenz, un Autrichien.

Edward Lorenz était un météorologue américain. La théorie du chaos met en évidence les limites de la thèse déterministe de Laplace. Dit rapidement, le déterminisme déclare qu'en connaissant toutes les conditions initiales d'un système, on devinera ce qu'il sera à l'avenir. La théorie du chaos démontre qu'il est impossible de connaître toutes les conditions initiales, puisqu'un infime grain de sable peut tout bouleverser. Il y a une expérience assez



connue avec deux boussoles identiques de très haute précision. On place le même aimant exactement au-dessus de chacune des boussoles. Leurs aiguilles réciproques tournent en phase durant un court laps de temps puis s'affolent d'une manière totalement désordonnée. L'explication est simple. De microscopiques différences de fabrication, impossibles à identifier, finissent par influencer significativement le comportement de chacune des deux aiguilles.

— C'est intéressant ce que tu nous dis, mais là on parlait de décision.

— C'est ce que je cherche à t'expliquer. De la même manière que d'infimes modifications des conditions initiales rendent impossible la prédiction de l'avenir, de minuscules décisions bouleversent tout autant le déroulement des évènements.

— Tu as un exemple ?

— Laisse-moi réfléchir... Oui, j'en ai un qui te concerne au premier plan ! Du temps où je planchais sur ma thèse, j'avais des copains qui faisaient fête sur fête. J'y participais assez rarement, l'alcool et les substances hallucinogènes dont ils abusaient allègrement me rendaient durablement malade. Un soir, ils ont débarqué à toute une bande dans ma chambre d'étudiant et sont parvenus à m'entraîner à l'une de leurs soirées. Je n'avais pas montré beaucoup de résistance, je butais depuis deux jours sur la même équation. J'avais besoin de changer d'air.

Un autre copain m'avait proposé une sortie au cinéma, mais j'avais déjà vu le film qu'il tenait absolument à ne pas louper. En dépit de mes craintes, c'était une soirée calme et agréable. On a écouté de la bonne musique et les échanges étaient intéressants, sans d'absurdes concours de soulographie. C'est ce soir-là que j'ai rencontré Hélène, ta mère. Ta naissance tout comme celle de ton frère sont le résultat d'une microdécision que j'ai prise. J'aurais pu m'entêter sur mon équation, mon copain aurait pu avoir l'idée de voir un autre film et je ne me serais pas rendu à cette soirée. Je n'aurais pas connu Hélène qui n'était que de passage à Paris et tu n'existerais pas.

Damien est un peu troublé d'être le résultat d'un concours de circonstances aussi insignifiant.

— Vu comme cela effectivement...

Je prends alors conscience que j'ai vécu à peu près le même scénario. Le soir où j'ai rencontré Clément chez Alice, j'avais prévu d'aller chez mes parents pour le week-end et je me proposais de prendre le train le soir même. Apprenant que mon père sortait tout juste d'une mauvaise grippe, j'ai préféré repousser ma visite à la semaine suivante pour lui laisser le temps de se remettre. Disponible, j'avais le choix entre passer une soirée tranquille chez moi ou accepter l'invitation d'Alice. Après quelques tergiversations avec moi-même, je suis parfois très indécise, j'ai finalement opté pour la seconde solution. Je comprends maintenant cette théorie des microdécisions qui changent le cours des évènements. De son côté, Damien ne semble pas avoir bien digéré l'origine de sa

présence sur terre. J'ai l'impression qu'il ne sait plus que dire et ponctue avec le premier mot qui lui vient à l'esprit :

— C'est complexe en fait.

Grossière erreur de jugement de ma part, pour Julien, cette remarque est opportune :

— Certes, tu as raison, Damien, dans le cas des décisions multiples, on touche du doigt la question de la complexité.

Julien se saisit de la corbeille de petits pains que l'on a à peine touchés.

— Regardez ce pain. Pour une fabrication traditionnelle, la farine, la levure, l'eau et le sel sont les seuls ingrédients nécessaires. Pourtant tu n'as pas deux boulangers qui te servent le même produit. D'infimes variations des conditions de pétrissage ou de cuisson et voilà deux pains totalement différents. La vie, c'est la même chose. Pour ma part, je n'ai pas pu remonter la somme de microdécisions que j'ai prises et qui m'ont orienté bien malgré moi sur une voie de garage.

Il se tourne vers Diego.

— Je précise, je parle du temps d'avant, lorsque j'étais directeur de recherche. Rien à voir avec la situation actuelle où avec Diego, ici présent, nous allons construire quelque chose de solide avec TimeTravel.

Damien toujours aussi troublé persiste :

— Ma naissance, ce n'était quand même pas non plus le fruit d'un concours de circonstances, j'espère.

— Non, non. La rencontre avec ta mère est le produit du hasard lié à une microdécision. Le désir d'avoir deux enfants, ton frère et toi, c'est tout à fait autre chose. Ta mère et moi à cette époque on s'aimait et on voulait avoir des enfants ensemble.

— C'était alors une vraie décision ?

— C'était une vraie décision, mûrement réfléchie. Damien, rassure-toi, vous étiez des enfants désirés.

Je change de sujet à dessein afin d'aider Damien à émerger de la crise existentielle dans laquelle il est en train de s'enfoncer à tort :

— Et Camille ? A-t-il fait le voyage ? A-t-il étudié quelle aurait été sa destinée s'il avait refusé cette partie de cartes fatidique ?

— Oui, il a fait le voyage, il semblait un peu rêveur à son retour, mais il ne nous a fait aucun compte rendu.

— Peut-être décrochait-il le prix Nobel ?

— J'apprécie de plus en plus votre esprit gentiment facétieux, ma

chère Inès. J'ai cru comprendre que vous, au contraire, vous auriez pris à un moment de votre vie des décisions qui ont marqué un tournant radical dans votre parcours. Je vous le dis sans détour, c'est en cela que votre expérience nous intéresse. Pouvons-nous compter sur vous ?

Je suis prise de court.

— De toute façon, je suis bloquée pour les deux semaines à venir, week-end compris, ajouté-je en jetant un rapide regard à Damien. Ensuite, j'aurai droit à une dizaine de jours de vacances et je n'ai rien prévu. Bon, de là à me livrer à une expérience temporelle comme vous dites, je ne sais pas.

— Rien ne presse, il nous faut aussi du temps pour préparer l'expérience. Deux semaines ne seront pas de trop. Tu en penses quoi, Diego ?

— En l'état de nos travaux actuels, deux semaines c'est très bien. Nous réduirons ce délai dès que nous passerons en production. Pour le moment, il ne faut rien laisser au hasard.

Julien reprend la parole :

— Ça me gêne de vous bousculer, ma très chère Inès, mais j'ai besoin d'une réponse afin d'informer les équipes sur place. Un petit séjour à Genève ça vous tente ? J'imagine que Damien nous accompagnera, en tant que prof, il a des congés élastiques.

Damien hoche la tête en signe d'approbation.

— Bon d'accord. Même si c'est une plaisanterie, ça me changera de mon quotidien.

— À la bonne heure ! J'appelle tout de suite Lola, elle était impatiente de connaître votre décision.

— Ah bon ? C'était si important que cela ?

Diego approuve de la tête :

— Oh oui, Inès ! Avec vous, nous pensons achever notre phase de test. Nous avons impérativement besoin d'un profil comme le vôtre.

— Un profil comme le mien ? Ma foi.

— Oui, quelqu'un qui sait définir précisément la décision qui a changé sa vie. Vous Inès, c'est encore mieux puisque vous avez pris deux décisions majeures.

— Bon. On en reste là ? Je vais réfléchir à tout cela. Et si vous le permettez, je vais me retirer et rentrer calmement. Il fait beau et j'aime marcher la nuit dans Paris.

— Vous rentrez seule de nuit ? Damien va vous accompagner, ce sera

plus sûr.

— Oui, Inès, je t'accompagne, on habite presque le même quartier

— Il n'est que onze heures, mais d'accord on rentre ensemble. Au revoir, Julien, et encore merci pour ce délicieux dîner. Au revoir, Diego, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Tout le plaisir est pour moi, nous nous reverrons à Genève.

— Au revoir, ma chère Inès, on se revoit dans deux semaines, Damien vous remettra en temps voulu tous les éléments, billets d'avion, etc.

— Je peux payer mon billet.

— Tut ! Tut ! Tut ! *TimeTravel* prend tous vos frais à sa charge, à très bientôt, ma très chère Inès.

21.

Vendredi 24 juin 23 heures Une promenade de nuit dans Paris, Damien explique son virage à 180°

La nuit est douce. Après la chaleur de cet après-midi, on aurait pu s'attendre à une lourdeur orageuse comme c'est souvent le cas en été à Paris. Pourtant cette nuit, la température est tout à fait propice à une promenade au clair de lune. Elle est pleine et brille de tous ses feux. Le ciel est bien dégagé, on voit nettement les cratères. Inconsciemment, je cherche à discerner les traits d'un visage humain comme nous faisions lorsque nous étions enfants, certains de voir des yeux et une bouche en lieu et place de l'astre de la nuit. Je me tourne vers Damien qui marche silencieusement à ma hauteur.

— Mais toi, Damien, si j'ai bien compris, tu as aussi fait le voyage non ?

— Bien sûr que je l'ai fait. J'étais un des tout premiers à tenter l'expérience. J'ai voulu revenir à l'instant juste avant l'accident, tu te doutes bien.

— Et alors ?

— Je me suis retrouvé dans la peau de mes dix-huit ans ! J'étais debout, les bras ballants, dans la cour de la maison que mon père possédait du côté de Fontainebleau où l'on passait le week-end. Quelle sensation curieuse ! Je portais les habits que j'avais à l'époque et rien n'avait changé. La vieille corvette que mon père retapait, c'était son hobby en ce temps-là, était garée devant la grange, fraîchement repeinte et le capot ouvert. Il lui manquait une pièce de carburateur, je ne me souviens plus très bien. J'étais jeune physiquement, mais mentalement j'avais conservé mon esprit actuel. Je ne sais pas si cela

t'est déjà arrivé d'avoir conscience que tu rêves durant ton sommeil ?

— Ça m'est arrivé quelquefois où j'étais très fatiguée et je ne parvenais pas à me réveiller.

— Eh bien, vois-tu, c'est la même sensation que tu ressens à la puissance dix mille. J'ai joué le jeu. Je me suis efforcé de ne pas insister lourdement pour conduire la moto et c'est mon frère, moins tête brûlée que moi, qui a pris le guidon. Le camion n'a pas respecté le stop, cependant mon frère, prudent de nature, conduisait son engin à une allure raisonnable. Il a pu ralentir et éviter sans dommage ce chauffard. On s'est juste arrêté pour sermonner ce conducteur inconséquent. Il a simplement fait mine de nous ignorer et nous sommes rentrés. Il était l'heure de dîner.

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'ai aussi testé l'accélérateur de temps. Tu verras, c'est un petit instrument de communication qui te permet de te déplacer dans ton temps exclusivement et dans une certaine limite que tu dois fixer avant le voyage afin que les ingénieurs puissent le programmer. Je me suis projeté en avant dans le temps, de quelques années.

— Et ?

— Je vais reprendre cela dans l'ordre. Il faut que je t'explique la mentalité qui m'habitait à cette époque. Tu connais la légende du vieux mandarin ?

— Non, ça ne me dit rien.

— *Eça de Queiroz*, José maria de son prénom, auteur portugais majeur de la deuxième partie du dix-neuvième, s'est inspiré de cette légende pour écrire un savoureux récit traduit en français sous le titre « *Le Mandarin* ». Balzac évoque aussi cette légende dans le « *Père Goriot* ». De mémoire, l'ami de Rastignac, un étudiant en médecine dont je ne parviens pas à me souvenir du nom, relate cette légende du vieux mandarin. C'est vers le milieu du récit, je crois.

— Et tu peux me la résumer sans me faire un cours de littérature comparée ?

— C'est très simple. Imagine-toi que l'on te propose de devenir très riche à la condition qu'en Chine, un vieux mandarin que tu ne connais pas décède. Que fais-tu ? Tu sauves ce malheureux et tu restes pauvre ou tu l'élimines et tu deviens du jour au lendemain riche comme Crésus ?

— Ce n'est pas réellement un dilemme. Pour choisir la seconde option, il est préférable ne pas être trop préoccupé par les questions de

la morale la plus élémentaire, ni avoir peur des regrets qui te hanteront toute ta vie.

— Exactement. En fait ça dépend surtout de ta personnalité. Moi, à cette époque, j'étais un peu le sale type du style à faire tuer sans hésiter ce pauvre mandarin que je ne connaissais pas. J'aurais même fait tuer des dizaines, des centaines de mandarins s'il avait fallu. Je n'avais aucun état d'âme. J'admirais les traders qui s'amuseaient avec les matières premières alimentaires telles que le riz pour faire grimper les cours sans la moindre compassion pour les peuples affamés, du moment qu'ils réalisent un gain appréciable. Les mêmes funestes individus que mon père évoquait justement ce soir à propos de la morale et de la société. Ces infâmes se congratulent entre eux et ce n'est pas un vieux mandarin qu'ils tuent, mais des centaines de milliers d'enfants.

Je tombe des nues. Je me souviens qu'au lycée, dans notre petit groupe d'irréductibles, Damien était le plus gentil. Jamais je n'aurais imaginé qu'il nourrissait de telles ambitions égoïstes et malveillantes. Comme quoi, il n'est pas toujours facile de connaître la face cachée des gens que l'on fréquente au quotidien.

— Tu étais comme ça ? Ce n'est pas le souvenir que j'ai gardé de toi.

— Je ne te disais pas tout. Je préservais mon jardin secret. Je jouais double jeu avec toi. Pour moi, en tout cas à cette époque, la fin justifiait les moyens, tous les moyens. On dirait un mauvais sujet de dissertation pour des lycéens, mais c'était ma devise sans le savoir. Tu te souviens de Pierre, il était l'autre jour à notre rencontre, on ne l'a pratiquement pas entendu. En terminale on était bons potes. On voulait tous deux entrer dans le monde de la finance pour devenir trader et se faire un max de tunes. On devait s'épauler, se donner les bons plans. « *American psycho* », le bouquin de Bret Easton Ellis, était notre livre de chevet.

— Je n'ai pas lu le livre, j'ai juste vu le film.

— Tu vois le personnage de Patrick Bateman, ce psychopathe méprisable ? Il nous fascinait. Voilà le genre de mecs que nous étions à cette époque.

Il attend que je manifeste ma désapprobation d'une manière ou d'une autre. Après réflexion, je ne lui tiens pas rigueur des monstruosité qu'il vient de me débiter. Quand on est ado, on avance parfois des idées totalement irréfléchies. On n'a pas encore assez vécu pour prendre conscience de l'absurdité des certitudes que l'on affiche. Sans pour autant atteindre l'outrance de ses propos, j'ai dû, moi aussi,

être convaincue de non-sens dont je serais peu fière maintenant. À l'évidence, lui et son copain se sont pris au jeu et ont nourri mutuellement un délire immature.

— On était cons, hein ? insiste-t-il.

— Un peu oui, mais c'était l'âge.

— L'âge n'explique pas tout. C'est vrai qu'à cette époque, des traders on en voyait partout. Tu te souviens de « Wall Street » le film d'Oliver Stone ? Les parents de Pierre l'avaient en cassette vidéo. On l'a vu trois fois, à la suite. On n'avait rien compris à ce qu'il dénonçait tellement nous étions fascinés par ces crétins incultes que l'on appelle les requins de la finance.

— Et l'affaire Kerviel ?

— C'est beaucoup plus récent. J'avais déjà radicalement changé à cette époque. J'ai poussé un peu l'accélérateur de temps. J'étais devenu très riche, pas très recommandable et pas très heureux.

Je tombe des nues :

— Ah ! D'accord. Ce n'était pas juste des élucubrations de gamins irresponsables !

— Eh non !

— Tu l'aurais vraiment fait !

— Eh oui ! J'ai avancé encore un plus avant dans le temps. J'étais un vieil aigri près des quelques sous qu'il lui restait. J'étais seul. Je n'ai pas voulu revenir en arrière pour découvrir comment je perdais tout. J'en savais assez. Voilà je t'ai tout dit, et je suis parfaitement satisfait de ma vie telle qu'elle est actuellement.

Tout d'un coup, je prends conscience de l'horreur de son propos :

— Tu me fais peur.

— Pourquoi ? Puisque je n'ai pas suivi cette voie.

— Oui, mais enfin, c'est grâce à l'accident que tu as pu choisir un métier qui te convenait mieux après t'être débarrassé de tes démons. Tu as ainsi évité que ta vie soit un désastre d'après ce que tu me dis.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas du tout cela. Je donnerais dix ans, que dis-je vingt ans de ma vie pour que ce ne soit pas arrivé ! Là tout de suite ! J'accepterais avec bonheur d'être ce gros con frustré et raté que je t'ai rapidement décrit !

L'agacement de Damien ne dure pas. Il reprend son explication d'une voix plus posée comme à son habitude.

— Ça s'est passé en avril, l'année du bac. Après l'accident, j'étais choqué, mais j'avais foi en sa guérison. Les médecins nous rassuraient

sur l'évolution de son état et j'ai pu me préparer à l'examen. Une fois l'été fini, après je ne sais combien d'opérations, l'espoir qu'il retrouve son autonomie s'était envolé. J'ai alors connu la dépression. Pas une déprime, une vraie dépression. Elle a duré deux ans. Je suis entré en clinique plusieurs fois, j'ai changé maintes fois de psy. Jusqu'au jour où l'une d'entre elles me voyant prostré m'a demandé pourquoi je ne me suicidais pas.

« — Peut-être que tu ne sais pas comment t'y prendre, m'a-t-elle dit. Tiens, voilà un exemplaire du livre interdit *« Suicide mode d'emploi »*, tu verras, il y a plein de recettes pour en finir sans douleur. J'hésitais à prendre le bouquin. Non, tu ne veux pas te suicider, confirma-t-elle en rangeant le livre maudit dans son tiroir. Alors tu veux oublier ? »

Elle a pris son carnet d'ordonnance et a commencé à en rédiger une. Tout en écrivant, elle me précisait qu'elle doublait la dose de tous les médicaments que je prenais. Elle me recommandait chaudement de les mixer avec de l'alcool : whisky, gin, rhum.

« — Peu importe, prends le poison que tu veux, le tout, c'est qu'il fasse au moins 40 degrés. Tu verras, tu auras tellement la tête dans les nuages que tu vas tout oublier. Dès que tu redescends, tu recommences. » Je la regardais un peu interdit. Ça ne te branche pas ? »

Elle déchira l'ordonnance qu'elle venait de rédiger. Enfin, elle m'a suggéré de faire une retraite dans un monastère qu'elle connaissait où je pourrai faire pénitence autant de temps que je le souhaitais. Je pourrais me fouetter, me blesser, me torturer, personne ne s'y opposerait.

« — Ça ne t'intéresse pas non plus ? Alors là je suis sèche, je n'ai plus rien à te proposer. »

C'était la première fois que je la voyais et je la regardais avec de grands yeux. C'était un petit bout de femme d'une cinquantaine d'années, et elle me parlait le plus sérieusement du monde. J'étais destabilisé, j'avais en effet suivi plusieurs thérapies, mais aucun des psychiatres que j'avais rencontrés jusqu'alors n'avait tenu des propos aussi violents. Puis elle enchaîna.

« — Est-ce que les solutions que je viens de te suggérer changeront quelque chose ? La vie est une tragédie. Elle fait des farces horribles, les guerres, les accidents. Chacun peut subir une lourde perte. Mais es-tu vraiment responsable de l'état de ton frère ? Tu étais un jeune con, c'est un fait, mais est-ce que tu nourrissais le projet de le mettre dans

cet état ? Non. La seule chose que tu peux te reprocher, c'est d'avoir été à dix-huit ans un petit écervelé. Rien de plus. Toutes les douleurs que tu t'infliges, puisque le remords est une douleur, ne pourront rien pour lui. Crois-tu que tu es le seul au monde à avoir connu un drame insupportable ? Boris Cyrulnik, jeune juif livré à lui-même durant la guerre, a été contraint de fuir et de trouver toutes les ruses possibles pour échapper aux terribles rafles. Il avait alors sept ans. Au terme de cet épouvantable périple, il a appris que ses deux parents étaient morts en déportation. Il est devenu un auteur à succès, le spécialiste de la résilience qu'il définit lui-même comme le fait de *surmonter les évènements de vie difficile*, ce qu'il a fait. Alors, vis donc ! Sublime ta douleur !

Tu aimes peindre ? Non. La musique ? Je suis nul. La photo ? Oui, bof. La photo artistique, je veux dire. Jamais essayé. L'écriture ? Alors là aucune idée. Vas-y ! Lance-toi ! Tu as deux pistes, la photo et l'écriture. Lors de notre prochain rendez-vous, je veux voir tes premières ébauches. »

C'est comme ça que j'ai commencé à écrire. En six mois, j'avais noirci plus de huit cents pages.

— Et qu'écrivais-tu ?

— Un peu tout, ce qui me passait par la tête, la nuit, le jour, n'importe quand. Parfois, c'était un peu du genre « *Le Festin nu* », le bouquin de William Burroughs, mais avec moins de sexe, moins gore et sans le talent. Tu l'as lu ?

— Il m'est tombé des mains. En revanche j'ai vu le film de Cronenberg. Comment peux-tu dire « sans le talent » ? As-tu essayé de le relire ou de le faire relire ? Moi je veux bien m'y coller. Je ne suis pas une experte, mais je pourrais te donner un avis de lectrice.

— Je ne l'ai plus. La psy, Clara, je l'appelais par son prénom puisqu'elle ne voulait pas qu'on l'appelle docteur, l'a gardé. Elle enseignait aussi à la fac de médecine et elle me l'avait demandé comme outil de travail. Elle m'avait sorti de l'enfer. Comment aurais-je pu lui refuser quoi que ce soit ? J'ai repris la fac et je suis devenu prof de français. Tu sais tout. Avec l'âge, j'ai mis un peu de plomb dans ma cervelle.

— Finalement, tu lui es reconnaissant de t'avoir sauvé.

— Tu ne peux pas savoir à quel point. Clara m'a fait comprendre que c'était en moi que je trouverai la force d'aller de l'avant. Le remords qui me rongait et pourrissait ma vie était quelque part une manière de fuir mes responsabilités, non pas envers le passé, mais face au présent et au futur. Entre nous, tu sais, il est bien plus facile de s'enfermer dans

le passé et de se reprocher des erreurs commises, aussi dramatiques soient-elles, que de se risquer à affronter l'avenir. Le regret est une échappatoire, il justifie ton inaction, ta crainte du risque, ta peur d'aller de l'avant. C'est ainsi, penses-y. Personne d'autre que moi ne détenait la solution pour me sortir du système de pensée délétère dans lequel je m'étais enfermé. C'est aussi cela que j'ai compris. Encore fallait-il trouver le point d'appui où placer le levier pour retourner mon esprit. Te souviens-tu de cet aphorisme que l'on prête à Archimède à ce sujet ?

— Rappelle-le-moi.

— *Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai la terre.* Clara m'a montré où était ce point d'appui. Après le levier, c'est toi qui l'actionnes. C'est un véritable effort, un travail sur soi. Mais le résultat est là. En renversant mon système de pensée, j'ai compris où était ma voie. En d'autres mots, j'ai découvert ma vraie vocation, la littérature. Pris dans les filets de la course à l'argent-roi, cette hystérie collective qui pollue notre société, j'ai failli passer à côté de ma propre nature, de mes aspirations les plus viscérales. Le goût des belles lettres est pourtant ancré en moi depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours adoré lire.

Damien marque un silence. De toute évidence, il n'attend pas de réaction de ma part. Aussi, je me garde de perturber sa réflexion. Il reprend :

— Que veux-tu, notre cerveau est parfois espiègle ! Pour d'obscures raisons, il nous masque les fondamentaux qui singularisent notre personnalité et nous laisse nous illusionner pour je ne sais quelle absurdité. Ce n'est peut-être pas très scientifique ce que je te dis là, mais c'est comme ça que je l'interprète chez moi. J'ai aussi découvert que j'avais un goût certain pour le partage de ma passion, d'où mon métier de prof et les animations d'ateliers d'écriture. Tu vois, au cours d'une vie, tu fais de très rares vraies rencontres. Les séances avec Clara ont remis mon destin sur les rails et maintenant, je me réalise pleinement. Nous voilà arrivés au pied de ta rue. Tu es prête pour le grand saut ?

— Oui, comme je l'ai dit à ton père.

— Je t'appellerai dans la semaine pour préparer le voyage. J'aurai besoin de quelques informations.

— Du genre ?

— Je ne les ai pas toutes en tête, mais c'est surtout le formalisme du CERN. C'est du type date et lieu de naissance, numéro de sécu et je ne sais plus quoi, rien de bien méchant et rien de bien intime. Ah oui ! Et

aussi les dates exactes que tu veux revivre ainsi que les lieux précis. Je ne te dérangerai pas plus puisque tu es débordée de travail et on se retrouvera à Genève, je t'attendrai à l'aéroport. D'accord Inès ?

— D'accord Damien. Je te laisse là, je suis un peu fatiguée et ce que tu viens de me raconter m'a profondément secoué. Approche-toi que je t'embrasse et passe une bonne nuit.

— Toi aussi Inès, passe une bonne nuit et à très bientôt.

22.

*Deux semaines plus tard,
vendredi 7 juillet fin d'après-
midi*

Bienvenue au CERN

Comme prévu, Damien m'attend dans le hall de débarquement.

— As-tu fait bon voyage ?

— Oui, tout à fait, juste un beau trou d'air au moment d'amorcer la descente. Sinon ça s'est bien passé. C'était rapide et confortable.

— Une voiture nous attend à la sortie. Elle va nous conduire directement au centre où tu seras logée dans l'aile « VIP », pour toute la durée de ton séjour.

— D'accord, allons-y.

— Auparavant, nous passerons au bureau de la sécurité pour faire réaliser ton sauf-conduit.

On arrive à l'une des entrées du CERN. Le chauffeur, qui n'a pas prononcé une parole durant tout le trajet, nous dépose devant la grille. Aussitôt, deux agents de sécurité, armés et froids comme des robots, nous ouvrent le passage piéton et nous accompagnent, ou plutôt nous encadrent, jusqu'à un petit bâtiment pourtant éloigné d'à peine une dizaine de mètres. Nous pénétrons dans ledit bâtiment où nous sommes accueillis par une jeune femme très souriante. Après avoir vérifié ma carte d'identité et le QR code d'agrément porté sur la lettre d'invitation signée du directeur du centre, elle m'explique qu'elle va procéder à une série de mesures biométriques. Je serai ensuite autorisée à me déplacer dans le centre uniquement en des lieux bien définis. La jeune femme me fait entrer seule dans une petite pièce totalement vide,

sans fenêtre, à peine éclairée. Je dois me tenir dix secondes au centre d'un triangle lumineux et regarder dans une direction bien précise. L'éclairage de la pièce devient plus violent et change promptement de couleur, tel un stroboscope d'ambiance ultrarapide. Je n'ai pas eu le temps de vérifier si les sept couleurs de l'arc-en-ciel étaient présentes et c'est déjà terminé. La porte s'ouvre et je sors. La jeune femme, j'ai compris qu'elle était la responsable sécurité de ce poste d'entrée, m'explique :

— Nous venons d'enregistrer l'ensemble de vos paramètres biométrique. Ils sont à présent stockés dans le système principal de contrôle d'accès. Pouvez-vous me confier deux minutes votre smartphone afin que je charge votre plan personnel de circulation ?

— Bien sûr, tenez.

— Voilà qui est fait. Gardez toujours votre iPhone sous la main. Il vous indiquera les sites dont l'entrée vous est autorisée.

— Et c'est tout ? Je n'ai pas un laissez-passer ou quelque chose d'équivalent ?

La jeune responsable ne se départit pas de son aimable sourire :

— Nul besoin. Désormais, le système de sécurité vous connaît mieux que votre propre mère. Dès votre approche, il vous ouvrira automatiquement les portes de tous les lieux du centre où vous êtes autorisée à vous rendre. Les autres resteront bloqués. Voilà, c'est terminé. Au plaisir, madame.

— Merci, au revoir, on se verra le jour de mon départ, je suppose.

— Ce serait avec plaisir, mais ce ne sera pas nécessaire. Vous êtes autorisée à séjourner dans le centre durant quatre jours, pas un de plus. Ensuite, vous pourrez partir tranquillement. Tous vos accès seront invalidés. Au revoir et bon séjour parmi nous.

Damien m'accompagne vers de curieuses petites voitures qui stationnent à quelques mètres du poste d'entrée. Elles sont de forme ovale et entièrement vitrées.

— Tu montes ? Ces véhicules électriques sont en accès libre. Ils te conduisent automatiquement à l'endroit où tu souhaites aller en respect de tes autorisations. Je ne pense pas qu'il soit utile de te rappeler qu'elles sont clairement identifiées sur l'appli de ton iPhone.

D'un simple hochement de tête, je lui confirme qu'effectivement j'avais fort bien compris. Damien poursuit :

— Nous allons d'abord nous rendre au centre d'hébergement. Tu prendras possession de la chambre qui t'a été attribuée et tu pourras

t'installer. D'accord ?

Nous sommes assis dans ce véhicule à deux places. Un écran tactile affiche plusieurs options de destination. Damien reprend ses explications :

— Tu vois, il nous a reconnus et il nous propose uniquement les lieux où l'accès nous est autorisé. Il me suffit de sélectionner le bouton « Hôtel ». Voilà c'est fait et on ne s'embête pas pour la conduite. Il connaît la route. Pratique, non ?

Le véhicule démarre sans aucun bruit. Il semble suivre une piste invisible qui passe entre les divers bâtiments du centre. On croise en toute sécurité quelques véhicules du même type. D'autres sont un peu plus spacieux, à quatre et à six places pour ce que je peux en juger. Après quelques minutes à sillonner dans le centre, la voiture s'arrête face à un immeuble guère différent en apparence de tous ceux que j'ai pu entrevoir jusqu'à présent. On descend et les portes du hall d'entrée s'ouvrent à notre arrivée. J'ai compris que le système d'accès nous avait reconnus. Damien me guide :

— Tu es à la suite numéro 12, moi je suis à la 16 sur le même palier. Voilà, je te laisse t'installer.

Damien regarde sa montre.

— Il est 19 h 15. Si je viens te chercher à 20 heures pour le dîner, ça te va ?

— Parfait oui.

— On retrouvera mon père et Diego. Je ne vous accompagnerai qu'une partie du repas. Ensuite, je me sauverai rapidement. Lorsque je suis au centre, j'ai l'habitude de passer la fin de soirée avec mon frère. Je lui raconte ma journée et on regarde ensemble un film. Son institut de soins est tout proche d'ici.

— Je ne tarderai pas non plus, j'ai traversé une période épuisante. J'ai besoin de me reposer un peu.

— Désolé, j'ai oublié de te demander comment se sont passées ces deux semaines où l'on ne s'est pas vu.

— Épuisantes, comme je viens de te le dire. Mais j'en suis venue à bout et le client est satisfait, c'est bien le principal.

— Je suis content pour toi. Installe-toi, et on se retrouve pour le dîner.

Une fois Damien sorti, je visite la suite. Il s'agit plus prosaïquement de deux pièces en enfilade et d'une grande salle de bains. Je défais mes

bagages, je me passe un peu d'eau sur le visage et je m'allonge un instant sur le lit. La baie vitrée donne sur un petit jardin. Au moins, l'hôtel est bien insonorisé, je n'entends aucun bruit... La sonnette de la porte d'entrée me réveille en sursaut. Je m'étais endormie sans m'en rendre compte ! J'aurais peut-être dû m'accorder un ou deux jours de repos après ces deux semaines de folie que j'ai vécues. J'ai une énergie d'enfer dans le feu de l'action. C'est seulement une fois celle-ci achevée que je prends conscience que mes batteries sont complètement à plat.

— On y va ?

— Je te suis.

— On a réservé une table dans un des nombreux restaurants du centre. Tu verras, la cuisine est tout à fait correcte.

On monte à nouveau dans un de ces petits véhicules. Damien fait dérouler les options présentées sur l'écran tactile et choisit l'un des restaurants proposés. Curieusement, ils portent tous des noms de dieux grecs. Pour quelle raison ? Mystère que Damien n'a pas su m'expliquer. On se dirige vers « *Poséidon* ». Julien et Diego nous accueillent d'un sourire franchement chaleureux.

— Ah ! Bonsoir, ma chère Inès, vous êtes venue comme prévu.

— Bonsoir, Julien, bonsoir Diego. Oui, lorsque je m'engage, je tiens mes promesses.

— Nous n'en doutions pas un seul instant. On prend place ? Damien est assez pressé.

— Je suis moi-même assez fatiguée et je souhaiterais me coucher tôt ce soir si cela ne bouleverse pas vos plans.

— Nullement ! Il s'agit d'être en forme demain !

— Demain ?

Diego intervient à son tour.

— Techniquement, cela nous arrangerait que le voyage ait lieu demain. On vous fera visiter le centre le matin et vers quinze heures au plus tard, vous pourrez entreprendre le voyage.

— Cela vous convient ? Ajoute Julien.

— Je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi tôt. Mais il est vrai que je suis ici pour cela. C'est d'accord pour demain.

Le dîner se déroule agréablement. On parle de films que l'on a vus, de livres que l'on a lus, de spectacles auxquels l'on a assistés. Diego est en effet une pointure en littérature classique française, il croise le fer d'égal à égal avec Damien dont c'est le métier. En tout bien tout honneur

comme il se doit, ce n'est pas une compétition de connaissances. Tout comme Julien, j'ai été un peu larguée dès qu'ils se sont lancés dans les classiques de la littérature espagnole, entre Lope de Vega, Tirso de Molina et Calderón de la Barca, j'avais du mal à suivre. J'ai tout de même appris que « *L'école des femmes* », une pièce que j'ai interprétée au lycée, était librement inspirée d'une œuvre de Lope de Vega, « *La dama boba* », « *celle que l'on trouvait idiote* ». Bref, ce fut une excellente soirée. Julien, toujours prévoyant, s'est souvenu de mes habitudes alimentaires et a choisi un restaurant qui ne sert que du poisson.

À ce sujet, Damien questionne son père :

— Sais-tu pourquoi les restaurants du centre portent tous des noms de dieux grecs ?

— Voyons Damien, réfléchis un peu. Quels étaient les fonctions et les symboles de ces dieux ? Par exemple, Poséidon.

— Ah oui ! J'ai compris. C'est le dieu de la mer, un nom bien choisi pour un restaurant de poissons.

— Exactement. Artémis, le nom grec de Diane Chasserresse, est un restaurant aux nombreuses spécialités de gibier. Dionysos est un bar à vin comme on s'en doute. Quoi d'autre encore ? Ah oui ! Tu as Déméter, déesse des récoltes, c'est une brasserie. Aristée, dieu du lait caillé et des fromages, est un restaurant de fondue, la Savoie est toute proche. Hégémone, déesse des plantes et des fruits, est un restaurant végétarien. Voilà pour les principaux. Pour changer de sujet si vous le permettez, Damien, ne fais pas attendre ton frère.

— Oups ! Tu as raison, il est déjà neuf heures et demie, je me sauve. Inès, je te raccompagne ?

— Avec plaisir. Merci pour ce repas et à demain.

— À demain, très chère Inès, je vous propose que l'on se retrouve à dix heures. On vous fera visiter le centre, puis on vous préparera pour le grand voyage. J'ai reçu l'information par SMS durant le repas, le départ est fixé à quinze heures trente précises.

— Parfait, demain à dix heures.

On sort du restaurant et Damien regarde une nouvelle fois sa montre. Je le rassure.

— Tu sais Damien, ne t'inquiètes pas, ce n'est pas la peine de me raccompagner, j'ai compris le fonctionnement du véhicule, je pense qu'il va me ramener sans encombre à l'hôtel.

— Je te remercie Inès, c'est gentil de ta part. Je lui avais dit que je passerais avant vingt-deux heures et je n'aime pas être en retard, j'ai

peur qu'il ne stresse. D'ailleurs, je vais immédiatement appeler la soignante du soir pour qu'elle le rassure. Pour rentrer à l'hôtel, la procédure est simple. Tu t'installes dans le véhicule. Voilà. L'écran s'allume et comme il est futé, il ne te propose en priorité que les choix les plus évidents. Vu l'heure et l'endroit où l'on se trouve, il se doute que tu as, soit envie d'aller boire un dernier verre, soit d'aller finir la soirée dans un club, soit de rentrer te coucher. Le bouton « hôtel » est le troisième. Tu appuies dessus et c'est tout.

— J'ai bien compris. À demain, Damien.

— À demain Inès. Je passerai te prendre un peu avant dix heures. Ça te va ? Le petit-déj sera servi dans ta chambre, il te suffira ce soir de programmer tes souhaits sur la petite console située sur la table de nuit. Tu l'as vue ?

— Oui, mais je n'ai pas fait très attention. Ne t'inquiète pas, je vais me débrouiller.

— Je n'en doute pas. Passe une très bonne nuit et ne te prends pas trop la tête pour le voyage, ça va très bien se dérouler.

— J'ai toujours du mal à y croire alors ne t'en fait pas pour moi, je vais passer une bonne nuit. À demain, Damien.

J'appuie donc comme prévu sur le bouton « Hôtel » de l'écran tactile et le véhicule se met en route. C'est ainsi que je conçois la voiture. Mes parents m'ont offert le permis pour le bac, mais je n'ai jamais eu trop envie de conduire. Dans cette voiture automatique, on peut prendre le temps de rêvasser tout en regardant le paysage sans se préoccuper de la direction à suivre. C'est parfait et me voilà déjà arrivée. Merci petite voiture ! J'ai hâte de retrouver mon lit. Suite numéro douze, j'appuie sur le bouton de la porte, elle me reconnaît, du moins, je le suppose puisqu'elle s'ouvre. Je mets le loquet de sécurité, on ne sait jamais. Je programme la console pour un petit déjeuner simple à disons... huit heures trente, ce sera parfait. Un brin de toilette et au lit ! Quel bonheur de se glisser dans des draps bien repassés quand on est crevée comme je le suis...

23.

*Samedi 8 juillet (en fait ce
matin même)*

La découverte du LHC, l'indispensable gigantisme pour détecter l'infiniment petit.

Un appel sur mon portable. C'est Damien, il m'attend en bas. Il est dix heures moins le quart et je suis quasiment prête. On se claque la bise, trois, selon la nouvelle norme en vigueur, et l'on emprunte à nouveau l'un de ces véhicules en libre-service, il y en a absolument partout. Damien programme une direction assez incompréhensible composée de chiffres et de lettres.

— C'est à moins de trois minutes, mon père et Diego nous attendent déjà.

— Trois minutes, on aurait pu les faire à pied non ?

— Tu n'aimes pas la voiture automatique ? De toute façon, nous ne sommes pas autorisés à nous déplacer à pied même pour des trajets courts. Tant que nous sommes dans l'enceinte, tous nos parcours sont enregistrés. C'est draconien, mais c'est ainsi. Voilà, nous sommes arrivés.

On entre dans le bâtiment. Julien nous attendait en discutant avec un agent de sécurité.

— Bonjour, ma très chère Inès, bien dormi ? Diego est occupé pour le moment, il nous rejoindra plus tard.

— Bonjour, Julien, j'ai dormi comme une marmotte, je suis bien reposée maintenant.

— Alors tant mieux ! On commence la visite ? Je tiens à vous montrer l'accélérateur de particules.

— Avec plaisir.

L'agent de sécurité tend à chacun de nous trois une pochette plastique transparente. Julien ouvre la sienne et nous invite à faire de même.

— Revêtez cette combinaison par-dessus vos habits. Elle est conçue en un matériau de synthèse à mémoire de forme. Elle s'ajuste toute seule à votre silhouette pour ne gêner en aucune manière le moindre vos gestes.

J'enfile la mienne. Surprenant ! Elle se resserre étroitement et en douceur pour recouvrir fidèlement mes formes telle une seconde peau posée directement sur la tenue légère que je porte ce matin. Je fais quelques moulinets avec mes bras pour vérifier ma liberté de mouvement. Pas de problème, je la sens à peine. Julien nous questionne du regard l'un et l'autre et l'on approuve d'un simple hochement de tête affirmatif : nous sommes prêts.

— Maintenant, nous prenons l'ascenseur ou plutôt le « descenseur » puisque nous allons plonger à pas moins de cent soixante-dix mètres.

L'ascenseur se referme sur nous trois. Il démarre lentement et accélère au fur et à mesure. J'ai peur que mon estomac ne fasse la cabriolet. Finalement, il tient bien en place et l'on parvient à destination sans encombre. Les portes s'ouvrent et Julien commence la visite :

— Encore deux sas de sécurité et vous allez découvrir la merveille !

Les deux sas sont rapidement franchis et nous débouchons dans un long tunnel bien éclairé. Il est en grande partie occupé par un colossal tube bleu cobalt. De nombreux câbles et tuyaux parcourent le sol, le plafond et les murs. Curieusement, ce long couloir sillonné de câbles me rappelle le jour où le métro était tombé en panne entre deux stations. Après un long moment d'attente, des agents de la RATP étaient venus nous chercher. Ils nous avaient accompagnés dans notre périple le long du tunnel, uniquement éclairés par les veilleuses de sécurité et par les phares de la motrice de la rame de métro à l'arrêt, une fois celle-ci dépassée. Seul un couple de cadres dynamiques, caricaturaux à souhait, protestaient et invectivaient les employés, les menaçant de représailles, « parce que, voyez-vous, je connais des gens haut placés ! » L'agent le plus proche d'eux, habitué aux jérémiades des « gens importants », ne prêtait guère attention à ces deux énergomènes.

Nous autres, le reste des voyageurs, on avançait en file indienne, silencieux et résignés, sachant fort bien que d'ici peu on émergerait à la lumière de la prochaine station. Au bout d'un instant, un autre employé armé d'une puissante torche nous avait rejoints et avait pris la tête de la procession. Au gré des balancements, la lanterne qu'il tenait à bout de bras éclairait l'enchevêtrement des câbles qui couraient sur le mur. C'est sûrement la vision de cette multitude de câbles et de tubes qui, par un curieux jeu d'association d'idées, a ramené à la surface ce souvenir enfoui dans les tréfonds de ma mémoire². On avance maintenant dans le couloir de l'accélérateur de particules. Plus loin, le tube est partiellement ouvert. Un technicien est occupé à souder des connexions tandis qu'un second s'active sur un tableau électrique.

— Cet anneau parcouru par des milliards de particules lancées à



des vitesses phénoménales mesure vingt-sept kilomètres de long³.

Julien suit mon regard.

— Il y a toujours des opérations de maintenance à assurer. Ces techniciens connaissent leur boulot, on peut leur faire confiance.

On avance encore d'une bonne centaine de mètres dans le couloir le long du tube sans fin et l'on se retrouve face à un impressionnant système de bobinage de plusieurs mètres de haut.

² Illustration : Cut of the LHC dipole photo Cop © 2014 CERN

³ Pour plus d'informations, visitez le site du CERN <https://home.cern/>

Julien reste silencieux pour nous laisser apprécier la démesure de cet équipement technologique dont on ignore l'utilité. Il reprend :

— Il s'agit de l'un des électroaimants supraconducteurs qui fournissent l'énergie nécessaire pour accélérer et orienter les faisceaux de particules afin d'occasionner les collisions souhaitées. On parvient à atteindre une célérité proche de celle de la lumière. Tout au long du circuit, plus d'un millier d'électroaimants de ce type sont judicieusement disposés. Ils mesurent chacun près de quinze mètres de haut et pèsent plus de trente-cinq tonnes.

Julien se tourne vers moi, il resplendit de bonheur :

— Qu'en pensez-vous, ma très chère Inès ? Impressionnant, non ?

— Le mot est faible ! Je n'aurais jamais cru qu'il soit nécessaire de mettre en œuvre un engin aussi monumental pour parvenir à saisir l'infiniment petit. C'est un peu paradoxal.

— Comme vous dites fort justement ma très chère Inès, paradoxal est le terme qui convient. Sachez qu'un deuxième anneau, le FCC pour Futur Collisionneur Circulaire est en cours de construction. Il fera cent kilomètres de long. Il sera prêt d'ici dix-huit mois. VirginWarriors s'est financièrement associé au projet pour réduire le délai de mise en œuvre. Nous pourrons alors fabriquer beaucoup plus d'antimatière pour nos voyages. Je vous en prie, passez devant.

On traverse un nouveau sas. On prend un autre ascenseur et au détour d'un couloir, nous faisons face à un système technologique encore plus considérable que le précédent. De multiples tubes et ce que je suppose être des bobinages convergent vers une sorte de tympan métallique au cœur de la structure.

— Voilà Atlas, le bien nommé ! C'est notre gros bébé à nous, les spécialistes de la détection.

— Ex-spécialiste.

— C'est juste, Damien. Cela dit, en tant que coprésident de TimeTravel, je m'estime être encore dans la course, si je puis me permettre cette métaphore sportive. La preuve, c'est que nous sommes ici aujourd'hui.

Nous sommes sur une passerelle en hauteur et je vois un homme qui se tient au centre du détecteur. Il est minuscule ! Je n'aurai jamais cru qu'un tel gigantisme technologique, soit possible.

— Admirez cette merveille de la technologie ! Cet électroaimant-ci a longtemps été le plus grand du monde. Chacune des huit bobines

mesure cinq mètres de diamètre, vingt-cinq mètres de long et pèse pas loin d'une bonne centaine de tonnes. Le détecteur complet fait vingt-cinq mètres de haut, soit quasiment la hauteur d'un immeuble de huit étages. Il mesure autant de large et quarante-six mètres de long⁴.

Damien, tout autant subjugué que moi par un tel gigantisme, intervient à son tour :



— Tu dis que cet électroaimant a été le plus grand du monde. Il ne l'est plus ?

— Non. Avec l'anneau en construction, le FCC, nous concevons un détecteur de nouvelle génération qui sera encore plus gourmand en technologie

— Et donc en énergie, ajoute Damien. Il y a un truc que je ne comprends pas.

— Dis-nous ce que tu ne comprends pas.

— Si je me souviens bien de mes cours de physique de première, ces bobinages devraient dégager une chaleur insupportable.

— Ce sont des électroaimants supraconducteurs. Ils sont refroidis par un circuit d'hélium liquide qui maintient le système à une température proche du zéro absolu, 1,9 degré Kelvin pour être précis, soit à la virgule près -271 degrés de notre échelle de tous les jours, la

⁴ Illustration : Views on the open CMS detector photo Cop © 2021 CERN

Celsius. C'est une température inférieure à celle de l'espace sidéral.

— Et pourquoi un tel froid polaire ?

— Si tu as bien écouté Damien, c'est bien inférieur à un froid polaire. La supraconductivité est un phénomène que l'on explique mal encore aujourd'hui. À cette température proche du zéro absolu, la résistance s'annule et l'on peut profiter de toute l'énergie électrique sans aucune perte. Le dégagement de chaleur que tu évoquais précédemment, autrement dit l'effet Joule, est annihilé. On utilise un système particulièrement complexe pour fournir les centaines de tonnes d'hélium liquide nécessaires au refroidissement des équipements du circuit.

— Et tout cela pour la détection des plus petites particules qui puissent exister.

Je me répète, mais ça me fascine une telle disproportion d'échelle.

— Absolument très chère Inès. C'est d'ailleurs grâce à ce merveilleux système que nous avons pu confirmer la matérialité si je puis dire, du boson de Higgs.

— La particule de Dieu ajoute machinalement Damien.

— C'est vrai comme je l'ai déjà évoqué au cours de l'une de nos précédentes rencontres, certains plumitifs ont jugé bon de dénommer ainsi cette particule clé de la théorie fondamentale. Mais dis-moi, que viendrait faire un quelconque dieu au vingt et unième siècle dans cette affaire de scientifiques ? Je n'ai pas compris. Lors de la mise en évidence de l'existence réelle de cette particule jusque-là hypothétique, nous aurions pu plagier Pierre-Simon de Laplace, un savant exceptionnel du dix-neuvième siècle. Questionné par l'empereur Napoléon sur l'absence de Dieu dans son traité de mécanique céleste, il lui aurait répondu : *« Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse »*. Nous non plus, nous n'avons pas eu besoin de cette hypothèse.

Julien regarde sa montre :

— On va peut-être arrêter là, Diego doit déjà nous attendre.

— Il te passerait un appel non ?

— Impossible. Nous nous situons actuellement dans une cage de Faraday, les ondes ne passent pas. Vous en avez assez vu ? On remonte ?

— Oui, merci beaucoup pour cette visite, Julien, je suis encore sous le coup de l'émerveillement.

On traverse un nouveau sas et on prend un ascenseur identique aux précédents. Il accélère, atteint sa vitesse de croisière puis ralentit

progressivement sans à-coups. Une fois parvenus à l'air libre, on enlève nos combinaisons que l'on jette dans une sorte de vide-ordures inséré dans le mur. On sort en silence du bâtiment et on se dirige vers les véhicules automatiques soigneusement alignés. Julien semble nerveux.

— Et voilà ! Avec les coupures budgétaires que nous subissons chaque année, ils n'ont pas renouvelé le stock de voitures à quatre places ! Bien évidemment, les véhicules à deux places sont moins coûteux ! Mais comment fait-on quand on est trois, hein ? Dites-moi un peu !

— Attends, attends, ne t'excite pas, j'en vois un qui arrive.

— Je ne m'excite pas, mais tu n'as pas l'air d'avoir conscience des dommages causés par les réductions budgétaires sur les projets de recherche !

— J'en ai parfaitement conscience, vois-tu. Rappelle-toi, je suis dans l'enseignement, et question coupes budgétaires, nous ne sommes pas mal servis non plus.

Je les laisse à leurs récriminations récurrentes et je me dirige vers la voiture maintenant libérée de ses occupants. Nous prenons place. Damien s'installe à l'arrière. Je m'assois à côté de Julien. Il fait défiler l'écran et sélectionne une destination bien précise. Le véhicule démarre immédiatement, fait lentement le tour du bâtiment dont nous venons de sortir, se positionne au centre de la route et accélère tout seul.

— Les locaux de *TimeTravel* sont situés un peu plus loin. Nous arriverons d'ici une bonne dizaine de minutes.

— Déjà la dernière fois, j'étais surpris que nous nous éloignions autant de l'anneau du collisionneur, remarque Damien. Il faut pourtant utiliser l'antimatière, non ?

— On ne s'éloigne pas. Je te rappelle que le LHC fait vingt-sept kilomètres de long. Nous sommes situés à une autre extrémité de l'anneau.

24.

Samedi midi

Où l'on découvre à la fois l'ordinateur quantique et les mystères des nombres...

On arrive. Le petit véhicule se gare devant un bâtiment en tout point similaire à celui que l'on vient de quitter. Un agent de sécurité particulièrement cordial tient à notre disposition une nouvelle combinaison emballée dans une pochette plastique. On la revêt comme précédemment et l'on se dirige sans hésitation vers un ascenseur qui nous conduit à nouveau dans les profondeurs du centre de recherche. En sortant de l'ascenseur, je suis surprise par l'éclairage ambiant. J'ai l'impression d'être en plein air. Julien reprend ses explications :

— Nos locaux sont situés à près de cent cinquante mètres de profondeur. Vous noterez que l'éclairage est en tout point équivalent à la lumière que nous offre généreusement à l'extérieur notre étoile favorite. On a mis du temps avant de se rendre compte de l'importance de la richesse du spectre solaire sur notre qualité de vie. Nous n'étions pas programmés pour passer les trois-quarts de notre existence enfermés dans des bureaux sous des éclairages artificiels. La lumière naturelle est indispensable à notre équilibre mental. Ah ! Voilà, Diego et Mathieu, son nouvel assistant pour ce projet. Nous allons pouvoir prendre maintenant une rapide collation avant de nous rendre dans la salle de contrôle.

Nous nous saluons chaleureusement. Diego est indubitablement une personne très sympathique et son assistant est un garçon très enthousiaste. Durant le déjeuner, le dénommé Mathieu, thésard en calcul scientifique et passionné d'Histoire de France, est intarissable sur le massacre de la Saint-Barthélemy. Il nous en conte toutes les péripéties, depuis le mariage de Marguerite de Valois avec Henri de Navarre, en passant par le désir de guerre contre l'Espagne pour en arriver à l'assassinat de Coligny, fait déclencheur du massacre des

huguenots au son du tocsin de Saint-Germain l'Auxerrois. Il brosse rapidement le portrait de quelques-uns des grands meneurs de cette terrible tuerie. Il nous fait part de son penchant d'historien amateur pour l'un des plus cruels d'entre eux, un certain comte Annibal de Coconas, dont il aimerait écrire la biographie. Son rêve, nous dit-il, serait d'aller constater de visu tous ces événements qui ont orienté le devenir de notre pays. Rapportés par les historiens au fil des siècles, ils sont nécessairement déformés. Ce serait rendre un immense service à l'Histoire avec un grand H, ajoute-t-il. Julien, d'habitude particulièrement disert, l'écoute avec attention. Il semble l'approuver.

Le repas, assez léger, est vite achevé. Il est préférable de ne pas se charger l'estomac avant le voyage, m'a-t-on dit. Nous reprenons la visite, cette fois sous la conduite de Diego. Il me prépare une surprise... Et quelle surprise ! Au détour d'un couloir, je me retrouve face à une gigantesque machine lumineuse digne d'un film de science-fiction à gros budgets. Elle est composée d'une multitude de tubes de verre très fins répartis sur plusieurs niveaux. Plongés dans un liquide transparent, les organes de la machine changent de couleur selon l'angle que l'on adopte pour les observer. Diego prend la parole.

— Ce matin, Julien vous a montré son bébé, le LHC et le détecteur Atlas, à mon tour de vous présenter le mien : JCN.

— JCN ? questionne Damien.

— Oui pour Jam Control Nimbus. C'est un ordinateur quantique. Nous l'avons financé et fait réaliser en partenariat avec le CERN.

— Pourquoi « Jam », je questionne ?

— C'est de l'humour d'informaticien. Avec un ordinateur quantique, on perd un peu notre rationalité étant donné que l'ordre bien établi des uns et des zéros est quelque peu bousculé. Un système quantique élémentaire peut prendre plusieurs états à la fois. Pour tout vous dire, le nom de JCN est surtout un clin d'œil au film de Kubrick et à James C. Clarke, les auteurs de « *2001 l'odyssée de l'espace* ». Souvenez-vous, l'ordinateur de bord du vaisseau s'appelle HAL, soit une lettre de moins de l'alphabet que la marque IBM.

— Ah oui ! C'est vrai, je ne m'en étais pas rendu compte, dis-je.

— Nous n'avons pas cherché bien loin et on s'est décalé d'une lettre nous de même, mais dans l'autre sens, soit JCN. Cela dit, *Jam Control Nimbus* est un nom tout à fait adapté puisque toutes les données sont stockées dans les « nuages », le cloud comme on dit.

— Et c'est aussi un clin d'œil au professeur Nimbus n'est-ce pas ?

— Désolé, Damien, je ne connais pas.

— C'est un personnage d'une très vieille bande dessinée, un professeur tout fou et un peu ridicule avec un seul cheveu sur le sommet du crâne en forme de point d'interrogation.

— Merci, Damien, je suis très intéressé par ce curieux professeur. Je vais regarder cela de plus près pour voir si l'on peut proposer une nouvelle interprétation pour le N de JCN. Passons maintenant dans la tour de contrôle, le royaume de Mathieu.

Nous entrons dans une pièce qui porte bien son nom. Les murs sont couverts d'écrans un peu à la manière d'une tour de contrôle d'aéroport ou d'une salle de marché. Les quelques personnes présentes, les yeux fixés sur des courbes, des tableaux de chiffres et du langage informatique, ne prêtent guère attention à notre arrivée.

— Quel est l'avantage d'un ordinateur quantique ? questionne Damien.

Mathieu sourit. Il semble singulièrement satisfait de cette question. Il connaît la réponse sur le bout des doigts et s'apprête à nous servir son explication particulièrement rodée.

— Pour bien positionner les lieux et les époques, nous devons effectuer de longs calculs irréalisables avec des ordinateurs classiques.

Il marque un silence.

— Pourquoi ? Je le relance avant de me rendre compte que c'était encore une fois la question qu'il attendait pour poursuivre son exposé.

— Pourquoi ? Je vais vous l'expliquer, il semble heureux comme un enfant qui ouvre ses cadeaux de Noël. Connaissez-vous les limites de la combinatoire ?

Son ton sûr de lui, pour ne pas dire franchement prétentieux, laisse supposer qu'il sait pertinemment que nous n'avons aucune idée de la réponse.

— Euh non ! Déjà, je ne sais pas ce qu'est la combinatoire, je serais bien en peine d'en connaître les limites, répond Damien un peu brusquement, excédé à mon avis par l'attitude de Mathieu.

— La combinatoire regroupe les techniques de dénombrement telles que le calcul des arrangements, combinaisons et permutations.

— Mais encore, relance Damien.

Diego intervient.

— Donne un exemple Mathieu, ça sera plus simple pour tout le monde, le jeu de cartes par exemple.

Mathieu aurait sûrement préféré continuer sa démonstration,

ésotérique pour la large majorité des mortels, autrement dit, tous ceux qui n'entendent rien aux mathématiques. De mauvaise grâce, il se résout à exposer un cas pratique accessible aux profanes.

— Avez-vous déjà battu un jeu de cinquante-deux cartes ?

— Évidemment ! répond Damien.

Mathieu poursuit sans tenir compte de la brusquerie de Damien. Ces deux-là ne partiront pas en vacances ensemble, c'est certain.

— D'après vous, combien de possibilités de tris différents peut-on faire avec un jeu de cinquante-deux cartes ?

— Je ne sais pas moi, cinquante-deux.

— Voyons, réfléchissez !

— Bon, moi je me mets en retrait, vous me donnerez la solution si vous voulez, répond Damien lassé de cet échange.

Diego ne semble pas non plus apprécier la suffisance de son jeune adjoint et prend l'initiative de la démonstration.

— Ne pars pas Damien, je vous explique. C'est très simple et ce n'est que de la pure logique élémentaire comme la majorité des mathématiques lorsqu'elles sont bien maîtrisées et bien enseignées. Ce qui est rarement le cas dans votre pays, me suis-je laissé dire. Combien de possibilités dispose-t-on pour tirer la première carte ? Je me réponds à moi-même : cinquante-deux. En effet, il y a cinquante-deux cartes. On en choisit une parmi les cinquante-deux. Je mets cette carte de côté. Combien de possibilités dispose-t-on pour tirer la deuxième carte ? Il reste cinquante et une cartes dans le jeu, on a donc cinquante-et-une possibilités. Puis, on continue. Cinquante possibilités pour la troisième, quarante-neuf pour la quatrième et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Ça va jusque-là ?

— Tout à fait, répondons-nous en chœur Damien et moi-même.

— Le nombre de tris possibles avec un jeu de cinquante-deux cartes est facile à calculer. C'est cinquante-deux pour la première carte choisie que multiplie cinquante-et-un pour la deuxième que multiplie cinquante pour la troisième et ainsi de suite, quarante-neuf pour la quatrième, soit factoriel cinquante-deux.

— Factoriel, ça me dit quelque chose, dis-je.

Diego reprend :

— Factoriel cinquante-deux est un nombre que l'on peut qualifier de méga astronomique. Faites l'opération avec votre portable et vous parviendrez à huit fois dix à la puissance soixante-sept (8×10^{67}). Soit huit que multiplie dix avec soixante-sept zéros derrière. Pour

comparer, on estime le nombre d'atomes contenu dans la planète Terre entière à « seulement », il fait le geste des guillemets avec la main, dix élevé à la puissance cinquante (10^{50}). Il y a par conséquent beaucoup plus de manières de trier un jeu de cinquante-deux cartes que d'atomes dans toute la terre. Depuis son invention qui remonte à plusieurs siècles, il est quasi improbable qu'un jeu de cinquante-deux cartes ait été mélangé deux fois dans le même ordre.

— C'est inimaginable ! m'exclamé-je d'une voix un peu plus forte que désiré.

— Non, c'est la loi des nombres.

Julien intervient à son tour.

— Cite aussi pour Damien l'exemple classique d'affectations des postes, dans une école par exemple.

— Supposons Damien, que dans ton lycée il y ait vingt professeurs à répartir dans vingt classes. Tu te doutes que l'on va trouver un grand nombre de possibilités.

— Oui, mais ce n'est pas si simple. On n'a pas tous la même spécialité et on ne s'adresse pas aux mêmes élèves et...

Julien intervient et interrompt Damien sur un ton blasé.

— Supposons a dit Diego. Alors, suppose Damien. Prête-toi au jeu et écoute la suite, tu seras surpris de la réponse...

Diego reprend :

— Vous avez compris. Le résultat est factoriel vingt ($20!$) soit $2,43 \times 10^{18}$. Imaginons toujours que l'on dispose d'un ordinateur classique capable de calculer, de lister et de mettre en forme cent millions d'affectations par seconde. Je dis bien par seconde. C'est pas mal non ? Mais combien de temps lui faudra-t-il pour trouver toutes les affectations possibles ? Sachant qu'une heure dure trois mille six cents secondes, qu'il y a vingt-quatre heures dans une journée et trois cent soixante-cinq jours par an, je vous grâce des années bissextiles. Faites le calcul, il est hypersimple et vous trouverez : sept cent soixante et onze années ! Il aurait fallu lancer le calcul au treizième siècle, sous le règne de... Diego consulte son mobile.... Sous le règne du roi Saint-Louis, pour obtenir le résultat aujourd'hui.

Julien intervient :

— Et nous traitons seulement du nombre vingt.

Il sourit :

— Ce type de révélation malmène toutes nos supposées intuitions n'est-ce pas ? Que vous suggérait votre bon sens commun auquel on

aime bien se référer ? Sûrement pas un tel résultat. C'est pour cela que l'on fonde nos raisonnements sur des calculs et non sur des croyances.

C'est vrai que j'ai du mal à l'admettre. Pour Damien non plus, le doute ne semble pas totalement dissipé. Il reprend la parole :

— Il doit bien exister des moyens pour éviter de se lancer dans de tels calculs interminables.

— Bien sûr Damien, dans notre panoplie de scientifique, nous disposons de techniques mathématiques qui nous aident à trouver des solutions acceptables en un délai raisonnable. Néanmoins, il existe aussi des cas de figure où l'on ne peut échapper au calcul précis de l'ensemble des possibilités, et c'est ce dont nous avons besoin pour notre voyage. C'est pour cela que nous avons fait construire cet ordinateur quantique en un temps record puisque la logique quantique permet justement d'obtenir une optimisation plus fine des problèmes de combinatoire. Sans cette machine, le voyage serait impossible.

J'interviens à mon tour :

— Ça me rappelle un conte, indien, je crois. C'est l'histoire d'un roi qui avait proposé à un serviteur de choisir sa récompense. Celui-ci suggéra au roi de poser un grain de riz ou de blé, je ne sais plus, sur la première case d'un échiquier et de doubler à chaque fois sur les cases suivantes. Au terme de la répartition, on parvient à nombre de grains invraisemblables.

Diego complète :

— Excellent exemple. Le résultat est égal à deux à la puissance soixante-quatre moins un. Soixante-quatre étant le nombre de cases du jeu d'échecs. Je cherche sur Internet. Voilà. C'est la légende de Sissa du nom que l'on prête dans cette histoire à l'inventeur du jeu d'échecs. Le nombre de grains résultant, en tout cas selon la Wikipédia espagnole, correspondrait à mille cent quatre-vingt-quinze années de la production mondiale actuelle. Impressionnant.

Julien regarde sa montre.

— Merci Inès, pour cet excellent exemple. Il évoque à merveille le mystère des nombres, un mystère qui a conduit plus d'un d'entre nous à étudier les mathématiques. Il est maintenant quinze heures. La navette sera parfaitement opérationnelle à quinze heures trente. Inès, vous sentez-vous prête pour le voyage ?

25.

Samedi 15 heures

Présentation du module de déplacement temporel...

J'avais totalement oublié que j'étais venue au CERN pour entreprendre ce voyage si l'on peut l'appeler ainsi ! Entre la découverte du gigantisme pour mesurer l'infiniment petit lors de la visite du matin puis cette leçon sur les nombres dont je ne doutais pas un seul instant qu'il puisse exister de tels paradoxes, je ne savais plus que croire. Allais-je vraiment retourner dans le passé ?

Julien s'est bien rendu compte de ma perplexité. Il s'efforce de me rassurer :

— Je vous sens tendue, ma très chère Inès. N'ayez aucune crainte, c'est totalement sans danger. Nous en sommes tous revenus pleinement satisfaits.

— Plus sage aussi. Ajoute Diego.

— Tout à fait. Par je ne sais quel phénomène, nous avons tous acquis une plus grande sagesse au cours de cette expérience. Tu es d'accord, Damien n'est-ce pas ?

— Absolument.

— Sincèrement, pour un esprit rationnel comme le mien, l'idée de ce voyage est totalement irréaliste. Seulement maintenant, je me suis engagée et je me pose des questions pratiques.

— Dites-nous et nous allons essayer d'y répondre.

— Mon laissez-passer dans le centre n'a qu'une validité que de quatre jours. Si jamais c'est vrai, je dis bien si jamais, il m'est impossible de revivre toutes ses expériences en aussi peu de temps. D'autre part, je ne souhaite pas perdre une grande partie de mes vacances pour

réaliser cette expérience. Je n'ai pris que dix jours de congé et j'ai besoin de récupérer. Une dure et longue épreuve m'attend à mon retour.

— Je suis désolé, on ne vous a pas tout expliqué. Je pensais que Damien s'en chargerait, mais je crois comprendre que vous ne vous êtes pas vus depuis notre dernière rencontre.

— Non, non, je travaillais sur un projet difficile et je n'avais pas de temps libre.

— Et vous l'avez mené à son terme ?

— Oui pour la première partie.

— À la bonne heure ! Félicitations ! Quant à votre voyage, vous ne serez pas dans la même dimension de temps. Dans notre repère temporel terrestre, il ne durera que quelques instants. Vous serez de retour aujourd'hui même. En revanche, vous pourrez parcourir des années entières grâce au petit module que Mathieu va vous remettre. Il l'a programmé avec les deux dates que vous souhaitez revivre.

Mathieu me tend un pendentif. Il s'agit d'un camé assez volumineux et parfaitement rond suspendu au bout d'une chaîne apparemment en or. Le bijou très classique représente le profil d'une femme saillant sur un fond de couleur saumon, le tout entouré de fioritures dorées dont trois pierres assez petites, un rubis et deux émeraudes. L'ensemble est assez ringard et très laid. Mathieu m'explique :

— La première grosse pierre verte placée à droite du pendentif...

— L'émeraude...

— Si vous voulez, mais ce ne sont pas de vraies pierres. Ce sont trois boutons uniquement sensibles à votre toucher. Pour les activer, il vous suffit d'appuyer assez fortement votre index sur la pierre choisie et de maintenir la pression durant trois secondes. Je reprends : la première pierre verte placée droite vous transportera à la première date, la plus ancienne que vous avez programmée et dans le lieu que vous avez sélectionné, le domicile où vous avez passé votre adolescence m'avez-vous dit, rue Saint-Vincent à Paris.

Je confirme d'un hochement de tête. Mathieu poursuit son explication :

— La seconde pierre verte est pour la seconde date et pour le second lieu géographique, votre domicile actuel. La pierre rouge en bas, c'est le bouton de retour. Il vous rapatrie immédiatement dans notre monde. Vous l'utilisez dès que vous souhaitez revenir, peu importe la raison. Prenez garde ! Le pendentif ne fonctionne que dans un rayon limité. Ne vous en séparez jamais et ne vous éloignez pas de

plus d'une dizaine de mètres de l'endroit où vous êtes arrivée pour l'activer. Dans tous les cas, votre retour sera automatique au bout de vingt-cinq minutes à condition que vous soyez dans la zone d'activité du pendentif.

— C'est très court !

— Non, ça peut être très long. Comme Julien vous l'a expliqué, vous ne serez pas dans la même unité de temps. La couronne dorée autour du bijou est mobile.

J'essaie de la tourner. En effet, elle se manœuvre aisément.

— Elle vous permet d'accélérer le déroulement du temps. Vous verrez les dates défiler. Elles s'affichent en relief au niveau du décolleté de la femme du camé.

Diego intervient :

— Il est exactement quinze heures, vingt-cinq minutes. Inès, je vous invite à vous rendre immédiatement dans la navette. Je vous montre le chemin.

26.

Samedi 15 h 30

Un saut au cœur de l'histoire de France la plus tragique

Il est maintenant quinze heures vingt-neuf. J'entre seule dans la navette. Diego m'a laissée à l'extrémité du couloir d'accès. Concrètement, il s'agit d'une toute petite pièce sans la moindre ouverture. Les murs, le sol et le plafond sont constitués d'un métal très brillant et très lisse, de l'inox peut-être. La porte se referme hermétiquement et les lumières s'éteignent. Je suis dans l'obscurité la plus totale. Je ferme les yeux comme on me l'a recommandé pour me protéger des éventuels flashes qui risquent de m'éblouir. J'entends plusieurs cognements assez violents contre les parois et la navette tremble franchement. On m'a prévenue de ne pas m'inquiéter, c'est le fonctionnement normal.

Brusquement, un froid glacial transperce mes habits et je ne peux m'empêcher de frissonner. Cette désagréable sensation ne dure pas. En quelques secondes, la température redevient plus clémente. Je suis maintenant saisie par une odeur âcre de linge mal lavé, de corps peu soignés, mêlée à des remugles de suif brûlé et d'aliments putrescents, un véritable cocktail pestilentiel.

J'ouvre les yeux. Je me trouve dans une salle assez grande, faiblement éclairée par quelques chandelles disposées de-ci de-là. Leur pâle lueur vacillante donne vie à de grotesques ombres chinoises qui se trémoussent sur les murs. Je suis dans un coin sombre au fond de la pièce, à côté d'un lit-cage, une sorte de grabat constitué de planches dispartes grossièrement assemblées supportant un vague matelas sale et peu épais. Contre le mur trône un imposant buffet aux portes

disjointes. Les étagères sont couvertes d'ustensiles de terre cuite hétéroclites contenant des reliefs de repas peu ragoûtants entreposés là sans aucun respect de l'hygiène la plus élémentaire. C'est un décor de théâtre qui cherche à reproduire un intérieur misérable du Moyen Âge, me dis-je, la plaisanterie continue ! Des femmes vêtues telles les paysannes dans un film de cape et d'épée courent en tous sens. Je prends alors conscience qu'elles hurlent, mais leurs propos sont totalement incompréhensibles.

Soudain, j'entends un fracas. Des hommes défoncent la porte d'entrée à coups de hache. Ils ne tardent pas à pénétrer dans la pièce où je me situe. Eux aussi sont costumés comme pour le tournage d'un film d'époque. Auréolé un bref instant de la pleine lumière du jour, le premier à franchir le seuil porte un grand chapeau orné d'une plume et d'une croix blanche mal cousue. Il tient une épée à la main. Il est entièrement vêtu de noir et un jabot assez volumineux, jaunâtre et sale, lui tient lieu de cravate. Ses bottines crottées laissent de larges traces boueuses sur le carrelage en pierre. À peine entré, il s'exclame avec un curieux accent que je n'ai encore jamais entendu :

« — Mordi ! Nous sommes tombés sur un nid de femelles ! Finissons-en rapidement avant que leurs piailllements ne nous assourdissent les oreilles ! »

Une bonne dizaine d'hommes armés de haches et de gourdins le suivent et envahissent la pièce. Les uns portent une sorte de foulard autour de la tête, d'autres sont coiffés d'un béret volumineux, une manière de toque avec une croix blanche en tissu. Leurs habits sont crasseux et en mauvais état. Ils puent. Je sens leur odeur infecte bien qu'ils se situent à quelques mètres de distance. À peine entrés, ils repèrent un vieil homme qui tente de se dissimuler derrière une grosse femme.

« — Regardez, Messire Coconas, qui se cache parmi elles... V'là t'y pas un gueux bien poltron !

— Mais il tremble le drôle ! Ah ! Ah ! Ah ! Bastonnez-moi cet histrion que l'on s'amuse un peu ! »

Je ne comprends plus rien. Ce ne peut pas être une mascarade ! Ils le battent si violemment qu'ils lui rompent les os ! Le malheureux saigne et ses cris de douleur sont couverts par les hurlements de terreur des femmes accroupies derrière un énorme coffre en chêne en guise de refuge de fortune. Vaine tentative, on ne voit qu'elles. Tout à coup, le chef de cette bande d'assassins prend conscience de ma présence au

fond de la pièce.

« — Mordi ! Elle est curieusement attifée cette maigrichonne-là ! Sont-ce donc là les oripeaux des parpaillotes d'aujourd'hui ? Sus mes amis, il me la faut ! Je lui ferai goûter mon vit avant de l'embrocher au fil de mon épée comme une caille à rôti ! »

Ils cessent alors de battre le pauvre bougre et se ruent sur moi. Je n'ai que le temps d'appuyer sur le bouton de retour du pendentif. Trois secondes, c'est très long, vous savez ! je ressens à nouveau un frisson glacial et je me retrouve quasi instantanément dans la minuscule pièce métallique, la navette.

La psychologue, Virginie, comme elle m'a dit qu'elle se prénommaît, frémit :

— C'est une aventure effroyable ! C'est une véritable horreur ! Comment ont-ils expliqué une telle erreur ?

— C'était Mathieu qui se préparait en secret un voyage et s'est trompé de programme.

— Et vous avez trouvé le courage de repartir ? me demande-t-elle sur un ton où perçait autant l'incrédulité que l'admiration.

— Oh non ! Pas tout de suite en tout cas. Je n'étais pas prête de recommencer ! Vous me comprenez.

— Si je vous comprends !

— Diego a immédiatement pris les choses en main. Il a chassé Mathieu sans y mettre aucune forme. D'après ce que j'ai compris, il sera renvoyé sur-le-champ pour faute grave.

— Bien évidemment, le système ne sert pas à réaliser des expériences personnelles hors de tout contrôle. Et ensuite ?

— Ensuite, Diego m'a saisie par l'épaule...

27.

Samedi 16 h

Où l'on prépare le vrai voyage

— Eva, vous avez vécu une véritable tragédie. Je suis vraiment désolé et le mot est faible. Jamais nous n'aurions pu imaginer l'éventualité d'une erreur aux conséquences aussi apocalyptiques.

Diego et Julien me regardent tous deux fixement. Je perçois dans leurs yeux brillants la profonde gêne qu'ils ressentent. Ils sont profondément troublés et on le serait à moins ! De toute évidence, Julien est moins doué pour trouver les mots justes. Il laisse la parole à Diego, plus empathique de nature :

— Nous sommes les seuls responsables et nous l'assumons pleinement.

Julien acquiesce de plusieurs hochements de tête. Diego marque un silence pour me laisser le temps de prendre conscience qu'il ne s'agissait que d'un accident, aussi dramatique fût-il. Il poursuit :

— Pour tout vous dire, dans les statuts de TimeTravel, il est formellement interdit de s'introduire au cœur d'une époque que l'on n'a pas vécue. Vous savez Inès, nous n'en sommes qu'aux prémices de l'aventure temporelle, on préfère progresser par étapes. En outre, tant que le FCC, le nouvel accélérateur de cent kilomètres n'est pas achevé, l'antihydrogène que nous produisons est rare et très coûteux, il est hors de question qu'on le dépense à tort et à travers.

Diego marque un silence puis fait son mea culpa :

— J'aurais dû agir depuis longtemps pour mieux sécuriser le système et éviter qu'un membre du personnel puisse outrepasser les consignes. Je reconnais mon erreur...

Julien intervient à son tour :

— Tut ! Tut ! Tut ! Tu te trompes, Diego. Rappelle-toi que pour ce projet nous n'avons pas le contrôle des recrutements. Là est notre

problème. Ce sont les termes de notre partenariat avec le CERN qu'il faudra réviser sans tarder. Avec cette affaire, il va y avoir du changement, je te le garantis !

Diego, plus calme que Julien comme toujours, s'efforce de me rassurer :

— Inès, je suppose que vous ne doutez plus maintenant.

C'est vrai, plus aucun doute n'est possible. Aussi inimaginable que cela puisse paraître, ils ont bien trouvé le moyen de voyager dans le passé.

— Une chose est absolument certaine, il ne vous serait rien arrivé de fâcheux.

— Vous ne m'avez pas écouté ! Il a voulu me violer avant de me tuer !

Diego hoche doucement la tête en signe de dénégation et esquisse de ses deux mains bien à plat un geste d'apaisement :

— Ce qui se passe dans le monde parallèle n'a aucun impact sur notre monde réel. Il ne s'agit que d'un écho un peu complexe à préciser, mais ce n'est qu'un écho, ce n'est pas la vraie vie. D'autre part, quelle que soit la situation, le bouton d'alerte que vous avez eu la présence d'esprit de presser vous ramène sans dommage.

— Sans dommage, c'est vite dit ! Je suis traumatisée par ce que j'ai vu et vécu !

— L'horreur du spectacle de la sauvagerie des hommes est toujours traumatisante, c'est un fait. La Saint-Barthélemy fut un effroyable massacre qui a marqué durablement l'histoire de votre pays, mais cela s'est passé il y a près de cinq cents ans !

Julien, son portable à la main, intervient à son tour :

— La Saint-Barthélemy, c'est trente mille morts. Petits joueurs ! Pour la Première Guerre mondiale, on parle de dix millions de morts parmi les militaires et autant pour les civils. Sans parler des mutilés. On ose l'appeler la Grande Guerre alors qu'on devrait l'intituler l'invraisemblable massacre. Et comme cela n'a pas suffi, on a recommencé peu d'années après et là on bat le record ! On cite le chiffre de soixante millions de morts pour la Seconde Guerre mondiale ! Notez que ce macabre bilan n'intègre pas toutes les horreurs collatérales, viols, folies, drames familiaux, suicides et j'en passe. Et l'on se dit un peuple civilisé ! Du reste, ce n'est pas propre à un supposé passé révolu. Les tragédies, les crimes et les massacres remplissent tous les jours nos journaux d'information ! Mais tant que cela ne nous

touche pas personnellement, on ne mesure pas l'ampleur du drame.

Tout en discourant, Julien pianote sur son mobile. À sa mine satisfaite, je comprends qu'il a trouvé ce qu'il cherchait :

— Voyez à propos des drames quotidiens. Selon les Nations Unies, chaque jour, vingt-cinq mille personnes meurent de faim à travers le monde. Quasiment une Saint-Barthélemy silencieuse tous les jours de l'année ! Et ce n'est pas il y a cinq siècles ! C'est hier, c'est aujourd'hui, et c'est demain. Ainsi vont les choses⁵.

Julien marque un silence et me regarde franchement :

— Alors oui, ma très chère Inès, vous avez été traumatisée, je l'aurais été tout autant que vous. Cependant quand on n'y peut rien, le mieux que l'on puisse faire, c'est de se contenter de l'aspect positif de la situation, aussi ténu soit-il. C'est purement égoïste, je l'entends bien. L'humain est un animal égoïste et sa compassion, fût-elle sincère, n'en est pas moins fugace. Que faisons-nous quand on tombe sur l'info que je viens de citer ? Au mieux, on essuie une larme, on proteste, on trouve cela trop injuste, mais au fond de nous-mêmes on sait que l'on est impuissant. Alors hop ! On zappe et on passe à autre chose de plus réjouissant ! Tut ! Tut ! Tut ! Tut !

Il fait un geste de la main pour stopper une objection que je n'ai même pas eu l'idée de formuler.

— C'est la réalité, le reste n'est qu'un discours pour endormir les braves gens. L'aspect positif, c'est que maintenant, vous savez que c'est vrai. Vous ne doutez plus. Vous allez pouvoir revivre ces deux événements clés qui ont marqué votre vie et mesurer ainsi leur importance, apprécier leurs conséquences. Ce sera un immense enrichissement pour vous, je vous le garantis ! Vous allez enfin savoir, enfin, avoir la réponse à l'éternelle question, « *et si j'avais pris une autre décision, serais-je plus heureuse aujourd'hui ?* ». Qu'en pensez-vous ?

J'ai écouté son discours avec attention. Et puis, je ne sais pas ce qui s'est passé dans mon esprit. Est-ce l'envie d'en finir ? Est-ce la promesse d'obtenir une réponse à cette question impossible ? Quoi qu'il en soit, sans réfléchir plus longuement, je dis comme ça tout de

⁵ Julien a sans aucun doute lu « Abattoir 5 ». Son auteur, Kurt Vonnegut, ponctue de cette dernière expression (« *So it goes* ») toutes les horreurs du monde. Dans ce livre culte publié en 1969, Kurt Vonnegut cite le nombre de dix mille morts de malnutrition par jour. A l'heure de ces lignes, nous en sommes à vingt-cinq mille morts par jour (source : ONU). Ainsi vont les choses...

go :

— D'accord, allons-y !

— Nous étions sûrs de votre réponse ! On savait que l'on pouvait compter sur vous. On a déjà reprogrammé le voyage pour seize heures trente précises. Diego a vérifié les réserves d'énergie. Celles de la seconde navette sont au maximum. Tout va pour le mieux.

— Diego, pouvez-vous aussi vérifier une fois de plus le programme ? Je ne tiens pas à revivre la même expérience !

Il me rassure du regard et me conduit dans la salle de contrôle. Il pianote rapidement sur un écran tactile et fait apparaître en clair les deux dates que je leur ai communiquées. Il sélectionne une nouvelle fonction et les adresses du logement de mes parents du temps où je vivais avec eux et celle de mon appartement actuel s'affichent en clair, pas d'erreur. Pour éviter tous les risques, il me propose d'utiliser son propre module temporel :

— J'ai depuis peu la toute dernière version intégrée. Le module prend la forme d'une montre de plongée pour passer inaperçu. C'est un cadeau de ma femme. Elle dirige le département de microbioélectronique de TimeTravel et, comme vous, elle porte le délicieux prénom d'Inès. Voyez, l'inscription au dos. Mais peu importe ! Autant que vous l'utilisiez. Il est parfaitement opérationnel.

Julien approuve d'un hochement de tête.

Diego me tend une montre de plongée. Je la retourne et je lis écrit en lettres minuscules « *De Inés a Diego, con todo mi amor* ». Le fonctionnement de la montre est en tout point comparable au pendentif précédent. Les trois boutons sur le côté remplissent la même fonction que les trois pierres du camé. Celui du haut correspond à la première date choisie, celui du bas à la seconde et celui du milieu à la commande de retour. La lunette rotative destinée à contrôler la durée de la plongée permet d'accélérer le temps. Au contraire d'une classique montre de plongée, la lunette rotative tourne dans les deux sens, vers le passé comme vers le futur.

— Comme pour le pendentif, vous devez presser le bouton trois secondes pour déclencher la fonction afin d'éviter les erreurs. Je vais rapidement la programmer pour qu'elle ne reconnaisse que votre toucher. Cela prend trente secondes... Voilà qui est fait ! Attendez, je vais vous l'ajuster.

Une montre de plongée, d'homme de surcroît ce n'est pas ce qu'il y a de plus seyant. Mais qu'à cela ne tienne, je la cacherai sous la

manche de mon polo.

Le départ est imminent. Je vous préviens, le couloir pour accéder à la seconde navette est assez long. Suivez-le jusqu'au bout sans hésiter et entrez directement dans la navette, la porte sera ouverte à votre arrivée. Placez-vous au centre et laissez-vous faire. Le fonctionnement est automatique comme la première fois.

28.

Samedi 16 h 30

Et si Inès avait dit « oui »...

Je me retrouve dans cette seconde navette, semblable en tout point à la précédente. Je me place au centre de la pièce. La porte hermétique se referme sans bruit. Je ferme les yeux. L'obscurité s'installe, les cognements m'assourdissent, les trépidations me secouent, le courant d'air me glace. C'est fini. La température est revenue à son niveau normal et je discerne à travers mes paupières le retour de la lumière. J'ouvre les yeux et... C'est impossible ! Je suis dans mon appartement !

Encore plus invraisemblable, le poster que j'ai décroché du mur du salon il y a au moins deux ans est à nouveau bien en place ! Il s'agit d'une reproduction d'une toile de Paul Delvaux intitulée « *La conversation* ». Elle représente une femme assise à côté d'un squelette dans la même attitude. Je l'avais acheté un jour où je farfouillais à la boutique du centre Beaubourg, juste après notre premier accrochage dans ce petit restaurant de la rue Lepic. Je me rends compte maintenant qu'inconsciemment, je sentais bien que nous avions un sérieux problème de communication et que la fin était proche. Le plus curieux c'est que Clément ne m'a jamais questionné sur le choix de ce tableau. Je pense qu'il n'y avait guère prêté attention. Il s'intéressait fort peu à l'art pictural. Bien après la fin de notre relation, j'ai remplacé ce poster par une reproduction de « *Number 5* » de Jackson Pollock. Une œuvre aussi énigmatique qu'expressive de l'énergie créatrice de l'artiste et, je précise, cette fois-ci, sans lien aucun avec mon état d'esprit. Ce second poster n'est plus là et le premier a repris sa place !

On sonne à la porte. Avant d'ouvrir, je jette un rapide coup d'œil au miroir du hall d'entrée pour vérifier ma tenue et mon apparence. Quand j'étais ado, chez mes parents, je traînais à la maison en négligé,

avec un pull trop grand et un pantalon qui faisait des plis. Toujours mal fagotée ! Me sermonnait ma grand-tante Sybille. Nourrie aux romans à l'eau de rose, elle ne cessait de répéter que même chez soi, il fallait en permanence être parfaitement présentable, on ne sait jamais qui peut frapper à la porte, tu sais ma petite fille, l'amour ne prévient pas ! Qu'est-ce que l'on a pu en rire avec ma sœur et ma mère ! C'était devenu notre sujet de plaisanterie récurrent. Dès que l'on sonnait à la porte, j'y avais droit. « Inès, va voir si ce n'est pas l'amour qui sonne » et je pouffais de rire en ouvrant la porte à un visiteur pour le moins surpris d'un tel accueil. Il faut croire que la leçon a servi. Je réajuste une mèche rebelle, je lisse machinalement mon chemisier et j'ouvre la porte.

Clément est là, avec un bouquet de fleurs, tout sourire. Curieusement, la colère que j'avais ressentie à l'époque remonte à la surface. Je m'empresse de la calmer pour ne pas rater l'expérimentation. Je m'efforce de me glisser dans la peau d'une actrice au sommet de son art et je souris franchement à mon tour. Il me prend dans ses bras... Je me laisse faire... on s'embrasse langoureusement... Et là, je ne simule pas...

— Inès, je n'en pouvais plus d'attendre, tu m'as tellement manqué ! Ce sont les trois plus longues semaines que j'ai connues dans ma vie. Je n'ai pas cessé une seconde de penser à toi.

— Et quand es-tu rentré ?

— Ce matin même, je suis juste passé chez moi pour me changer et prendre une douche et me voici

— Tu es rentré ce matin de Finlande ?

— Mais oui puisque je te le dis !

Toi, mon petit gars, tu mens comme un arracheur de dents ! Surtout, ne t'énerve pas ma fille, joue ton rôle, n'oublie pas que tu es une grande artiste :

— Et ta première visite est pour moi ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Je te l'ai dit, je ne cesse de penser à toi et je dois absolument te faire une déclaration.

Et nous voilà repartis ! Je suis entrée dans mon personnage, je souris et j'attends.

— Eh bien, dis-moi mon chéri.

Il se jette à genou, extrait de sa poche un écrin de bijoutier. Il me le tend et me déclare comme prévu :

— Inès, veux-tu devenir ma femme ?

Je laisse passer un silence. Il me regarde, je le regarde. C'est assez

amusant de rejouer la scène :

— Oui, bien évidemment Clément ! Je ne rêve que de cela !

Là, j'en ai trop rajouté. Il ne faudrait pas qu'il soupçonne quelque chose. Après l'avoir envoyé aux pelotes deux fois de suite, je ne peux pas être aussi enthousiaste ! On pourra dire ce que l'on veut, l'improvisation, ce n'est pas simple ! J'ouvre le coffret. Un solitaire repose sur un petit coussinet. Je le saisis délicatement et je l'étudie un instant. Difficile de jouer la fille émerveillée tant il est kitsch. Bon, on dira vintage pour ne pas vexer Clément.

— Il est très très joli, je te remercie Clément, dis-je sans trop de conviction. Je n'ai jamais su mentir.

J'essaie de le passer à l'annulaire de la main gauche puisque je crois avoir lu que c'était à ce doigt que l'on devait le porter. La bague est bien trop grande.

— C'est une bague de famille qui a appartenu à la mère de mon père.

Je remets la bague dans son coffret, je le referme et le pose sur le dessus de la cheminée. À mon grand étonnement, il s'en empare et le rempoche aussitôt.

— Je la ferai ajuster par un bijoutier. Viens, suis-moi, j'ai une autre surprise pour toi.

J'enfile mes chaussures, on sort de l'appartement et je donne un tour de clé à ma porte. Clément est surexcité et trépigne d'impatience. Il me prend par la main, me contraint à dévaler les escaliers quatre à quatre et m'entraîne en direction du bar qui fait le coin de la rue des trois frères, en bas de chez moi. Je ne comprends rien, mais je me laisse conduire. On entre. Me halant toujours en remorque derrière lui, il se dirige d'un pas décidé vers une table proche de la vitrine côté rue. Une femme d'âge mûr est assise devant une tasse de thé à peine entamée. Je suis brièvement intriguée par l'étiquette du sachet de l'infusion qui pend lamentablement au bout de sa cordelette sur le côté de la théière en inox. Effectivement, il en manque un morceau. Elle l'a vraisemblablement déchirée pour s'assurer que le garçon n'aura pas la mesquinerie de resservir le même sachet de thé à un autre client. La confiance règne. Elle se lève à notre arrivée et regarde Clément d'un air de reproche.

— Tu ne me feras plus attendre dans un endroit aussi sordide, je te prie !

Elle jette autour d'elle un coup d'œil dégoûté tout en prenant soin

de ne pas me remarquer. Bien que la journée soit particulièrement ensoleillée, elle n'a pas quitté son manteau. Elle est grande et svelte. Son visage régulier est peu marqué par le passage des années. De toute évidence, elle a largement dépassé la soixantaine, pourtant elle ne fait pas son âge. Un virtuose du Botox doit occuper une place de choix dans son carnet d'adresses. Correctement maquillée, sans excès, les cheveux coupés en carré courts et d'une belle coloration blond cendré, elle porte en tour de cou une chaîne avec une petite croix discrète. Je peux oublier l'image de douairière au style un peu vieille France que je m'étais forgée dans mon esprit. Clément fait les présentations :

— Maman, je te présente Inès. La femme de ma vie.

Son visage s'éclaire et semble me découvrir. Elle me sourit :

— Bonjour Mademoiselle.

— Bonjour Madame.

— Clément m'a beaucoup parlé de vous. Ce matin encore, il me louait vos qualités ! Il est sérieusement mordu, vous savez ! Rien d'étonnant ! Il a toujours été comme un jeune chien fougueux à bâtir des châteaux en Espagne, à courir après des chimères !

Sympa la mère ! C'est bien la première fois que l'on me compare à une chimère... Elle marque une pause et commence à explorer mon visage d'un regard scrutateur assez dérangeant. S'assure-t-elle que je n'ai pas de points noirs ?

— Et que faites-vous dans la vie ? Clément n'a pas su me l'expliquer...

Mais c'est vrai ça ! Qu'est-ce que je fais dans la vie ? Pressée de revoir Clément, j'ai inversé les dates ! Bien évidemment qu'il fallait commencer par la plus ancienne ! Je dois retourner chez moi immédiatement. Je les plante là sans explications et je fonce à mon appartement. C'est assez inconvenant, malheureusement je n'ai pas moyen de faire autrement. Je m'installe dans mon salon exactement à l'endroit où je suis arrivée. Je ne suis pas sûr de la portée de l'appareil et je ne tiens pas à prendre de risques. À ce moment-là, je prends conscience que la sorte de chaumière où j'ai atterri lors de mon voyage au seizième siècle était sise à l'emplacement où a été construite la maison de mes parents ! Sur un drame ! Bon, ce ne doit pas être le seul, je suppose, la Commune est aussi passée par là.

Je pose mon index sur le premier bouton de la montre. Ça marche ! Je me retrouve ce jour précis où j'ai fait le choix de mon orientation. Assise à mon bureau, seule, dans la chambre de la petite maison que

mes parents possédaient alors du côté de la rue Saint-Vincent. Je referme le dossier d'inscription au concours du CELSA option communication encore vierge, et je remplis soigneusement le dossier d'inscription au concours de journalisme. Voilà qui est fait. Il est temps maintenant d'utiliser la lunette temporelle de ma montre.

Je la tourne délicatement et... Ouïii ! Je suis reçue au concours ! J'avance encore de quelques années et je décroche mon diplôme de journalisme. Pas peu fière que je me sens en cet instant ! Je fais défiler les semaines et... Je suis embauchée comme journaliste dans une nouvelle revue «people», mais à temps partiel et sur le web uniquement. Il faut bien commencer. En tout cas, j'ai ma carte de presse. Le job n'est pas très passionnant. Je passe mes journées à rédiger des articles conformes aux attentes des annonceurs. La plupart des interviews sont fictives et sans grand intérêt. Toujours dans mon désir de marcher sur les traces de Florence Aubenas, je propose à ma rédactrice en chef de réaliser un reportage dans les agences de mannequins. Une récente affaire rapportait la disparition mystérieuse de très jeunes filles. Sans s'encombrer des subtilités les plus élémentaires de la bienséance, sa réponse est tombée comme un couperet :

« — Tu te prends pour qui ? Albert Londres ? Essaie plutôt d'écrire un peu plus vite et de ne plus utiliser des termes de plus de trois syllabes afin que tout le monde te comprenne. Travaille aussi les titres de tes articles, ils ne sont pas assez racoleurs. Tes taux de clics sont en dessous de la moyenne. Tu connais le mot putaclic ? Je ne t'en dis pas plus. Et accroche-toi, les robots d'intelligence artificielle sont de plus en plus performants et de moins en moins chers. En attendant des CV comme le tien, j'en reçois cinquante chaque semaine. Tu m'as comprise, n'est-ce pas ? »

J'avance un peu dans le temps de quelques mois... Je quitte ce poste pour remplacer un grand reporter en congé maladie dans un journal de province, un contrat de quelques mois à temps plein. Je prends rapidement conscience que le titre de grand reporter ne confère pas nécessairement l'accès aux reportages les plus gratifiants. Entre la couverture des fêtes votives, le comice agricole, l'inauguration du nouveau stade de foot, le énième discours du député local, les œuvres de bienfaisance de la comtesse locale et les frasques de son petit-fils, le tour est vite fait. Je n'ai pas eu la chance de m'occuper d'une nouvelle

affaire Grégory, manque de bol. Mon contrat temporaire se termine. Je reviens à Paris et je retrouve un poste à temps complet dans une autre revue people où là, je réalise de vraies interviews des vedettes du moment. Même si je suis encore très loin du métier dont je rêvais, je suis bien journaliste. À présent, je peux retourner à la situation précédente et rejoindre Clément et sa mère.

29.

Rencontre avec belle-maman « virtuelle », deuxième prise, un changement radical

J'appuie sur le bouton du bas de ma montre et je me retrouve dans mon appartement, exactement au même moment et au même endroit où je me trouvais tout à l'heure. Le plus incroyable, c'est que je ne suis plus surprise ! Clément sonne à la porte, et j'interprète le même rôle que précédemment. Je profite pleinement de notre baiser langoureux que je fais durer un petit peu plus longtemps que la première fois. Il me rejoue la grande scène du II, j'essaie la bague, elle n'est toujours pas à ma taille, et l'on retrouve sa mère dans le bar en bas de chez moi. Et là, surprise ! À peine la porte franchie, elle se lève de sa chaise et me saute au cou !

— Ah ! Inès ! Vous permettez que je vous appelle Inès ?

Je n'ai pas le temps de répondre, qu'elle poursuit sur un ton enthousiaste quasi extatique :

— Notre sauveuse ! Vous êtes encore plus belle que je ne l'imaginais !

Elle se recule de quelques pas pour mieux me contempler. Pleinement satisfaite de son examen, elle se tourne vers Clément et le sermonne !

— Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as d'être en couple avec une femme aussi belle et aussi brillante ! Épouse-la très rapidement avant qu'elle ne change d'avis !

Je suis sans voix. Je ne comprends pas ce changement radical depuis la situation de tout à l'heure. Clément prend la parole :

— La bague de grand-mère est trop grande.

— Qu'est-ce que tu croyais ! La mère de ton père avait de gros doigts. Je te l'avais bien dit ! Regarde les doigts de ta future fiancée comme ils sont fins.

Elle me prend délicatement la main gauche et la regarde admirative.

— Je vais la faire rétrécir, se justifie Clément

— Mais offre-lui une bague de fiançailles neuve ! Pour la bague de mariage aurais-tu aussi l'intention de lui en proposer une de récupération ?

— Cette bague est belle et elle a une grande valeur !

— La mère de ton père n'a jamais possédé le moindre objet de valeur, je peux te le dire ! Voyons Clément, tu ne peux pas dire que cette bague est belle ! Qu'en pensez-vous, Inès ? N'est-ce pas qu'elle est moche ?

Ah ! La question piège ! Et Clément qui a sorti l'écrin de sa poche et expose gauchement la bague sur la paume de sa main ouverte, implorant du regard un improbable ralliement à son point de vue ! Il me fixe à présent avec insistance, attendant que je contredise sa mère. Comment le pourrais-je ? C'est la bague de sa grand-mère et il la tient en grande estime, je peux le comprendre. Seulement, je ne me vois pas porter cette chose tape-à-l'œil et vulgaire comme le sont les bijoux de bourgeoise parvenue... Que répondre ?

— Ce n'est pas tout à fait mon style, dis-je, bottant en touche.

— Tu vois Clément ? Ce n'est pas son style. Plus personne ne porte ce genre d'horreur. Allez donc ensemble chez Cartier pour en choisir une dans le style bien plus raffiné d'Inès ! Vous serez bien reçue et bien conseillée si vous dites que vous venez de ma part, je vous en donne l'assurance. Tenez d'ailleurs, c'est moi qui l'offre ! Et je vous accompagne ! Vous êtes notre bienfaitrice Inès !

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

La mère de Clément éclate de rire :

— Écoute-la ! Elle me demande ce qu'elle a fait ! Vous avez sauvé notre pays, Inès, rien de moins ! Sans vous, nous aurions encore au gouvernement des dirigeants traîne-savates, toujours prêts à ménager la chèvre et le chou pour protéger leurs intérêts ! Maintenant avec Thibault Drageon, ça bouge, la France va retrouver son rang ! On en a fini avec ces énarques qui squattaient les postes et nous maintenaient dans le marasme. Place aux entrepreneurs qui font avancer le pays !

Vous savez Inès, nous sommes viscéralement un peuple de créateurs. Les exemples de nos succès ne manquent pas. Il y a peu

encore, nous étions enviés du monde entier ! Moi qui suis plus âgée que vous, je peux vous le confirmer. Avec Thibault Drageon, nous allons redevenir les leaders mondiaux, les éclaireurs, ceux qui montrent la voie à suivre au reste de l'humanité comme nous l'avons toujours fait ! Et cela, c'est grâce à vous, Inès. C'est vous qui l'avez découvert ! Tout bien réfléchi, on devrait vous élever une statue !

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est qui ce Thibault je ne sais quoi ! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ? Et elle continue. Son flot de paroles est intarissable :

— Ce qu'il y a de génial avec Thibault, c'est qu'il apporte des solutions à nos problèmes par ordre d'importance. Tenez, prenez par exemple l'assistanat. Toute personne dotée d'un soupçon d'intelligence comprend bien que tous autant que nous sommes, nous devons contribuer au projet commun. Ça tombe sous le sens n'est-ce pas ?

Elle poursuit sans attendre de réponse :

— Et pourtant, depuis des années, que dis-je des décennies, on supporte les inutiles sans qu'aucun décideur ne propose autre chose que des mesurette jamais suivies d'effets. Thibault lui, elle me regarde maintenant avec un sourire complice, il a trouvé la seule solution efficace pour en finir humainement avec cette politique invitant à la débauche. Si, si j'insiste, c'est le mot juste !

Elle stoppe brusquement son interminable laïus, secoue la tête et éclate d'un rire excité :

— Mais qu'est-ce que je raconte ! Tout cela, vous le savez mieux que moi !

Elle me prend le bras :

— Inès, je compte sur vous pour m'aider à persuader Clément de passer les épreuves du concours d'officier de l'AVC ! Il ne veut pas admettre que ce ne sera qu'un jeu d'enfant pour lui. Il doit contribuer à l'éducation de la populace et à l'élimination des déchets de la société qui nous pourrissent la vie... C'est son rôle de membre de l'élite nationale. Et quel honneur pour la famille !

Clément se tourne vers moi et me fait une moue de connivence du style « *laisse-la causer...* ».

De quoi parlent-ils ? Je dois m'informer un peu plus sérieusement.

Le meilleur moyen c'est encore de revenir en arrière un bon quart d'heure avant l'arrivée de Clément afin de prendre le temps de consulter l'Internet. Je les laisse en plan encore une fois et je remonte

chez moi en courant. Je tourne la lunette de la montre. Voilà qui devrait suffire. Mon vieux PC est posé sur ma table de travail. Heureusement que depuis des années j'utilise toujours le même mot de passe pour allumer mon ordinateur ! Si j'avais suivi les recommandations du spécialiste de la sécurité informatique de la boîte, je serais dans la panade. Rien de plus facile à oublier qu'un mot de passe que l'on n'utilise plus. Ah ! C'est vrai. J'avais mis comme fond d'écran une photo d'une mer déchaînée prise lors d'une merveilleuse escapade d'un week-end avec Clément au Croisic.

Allez ! Trêve de nostalgie, passons aux choses sérieuses. Qui est ce Thibault Drageon ?

30.

Qui est Thibault Drageon ?

Tiens donc ! C'est le nouveau président de la République ! Rien que ça ! Il a été élu haut la main aux dernières élections. Bon, cela dit avec un taux d'abstention record. Trente pour cent de participation au second tour ! Et l'élection est tout de même valable ? Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans notre démocratie. Je lis la presse en ligne : « *Le président Thibault Drageon n'a pas attendu le déroulement des élections législatives pour promulguer plusieurs décrets.* »

« Décret n°1 : Tous les fonctionnaires seront remplacés par une juste exploitation des fruits de la transformation numérique, de l'intelligence artificielle et du big data. Cette révolution se fera progressivement. Elle commencera par le corps des enseignants afin d'offrir au plus vite une éducation adaptée à chacun de nos enfants pour construire dès aujourd'hui la France de demain. »

« Décret n°2 : Pour relancer durablement l'entrepreneuriat, les enfants passeront des tests d'évaluation dès leur plus jeune âge. Pour les enfants les plus remarquables, ces tests seront complétés d'IRM cérébrale. Il s'agit de détecter précocement les individus d'élite naturellement dotés des structures neuronales qui les prédisposent à devenir les entrepreneurs à succès de demain. Chaque enfant suivra un enseignement personnalisé adapté à sa destinée dans la société, dirigeant ou exécutant. »

Oh là là ! Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

« Décret n°3 : toute personne présente sur le sol français devra toujours être en mesure de présenter son *passeport contributif* à tout contrôle de l'AVC. »

Voyons ce qu'est un *passeport contributif* ...

« Le *passeport contributif* est une application mobile que tout citoyen doit

détenir en permanence sur lui. Un QR code sécurisé délivre une note de “ 1 ” à “ 5 ” selon le niveau de contribution de chacun à la vision entrepreneuriale du nouveau pouvoir. Est attribuée la note minimale de “ 1 ”, correspondant à la classe des « *non contributifs* », aux indigents et aux bénéficiaires des aides sociales. Les créateurs d’entreprise, les cadres dirigeants et les investisseurs reçoivent la note maximale de “ 5 ”, correspondant à la classe des « *élites* ». Les notes de “ 2 ” à “ 4 ” sont accordées selon les apports de chacun au projet entrepreneurial national. »

Ah ! Voilà enfin l’« AVC » !

« Décret n°4 : Pour accomplir les fonctions de police, une armée de volontaires bénévoles est créée, l’AVC, pour Armée des Vaillants Citoyens. Son premier rôle sera de contrôler les *passesports contributifs* des citoyens afin d’identifier les *non contributifs* et ainsi prévenir efficacement la délinquance. Elle est ouverte à tous les Français majeurs qui ont pris la mesure de leurs responsabilités dans la construction entrepreneuriale du pays. Tous les volontaires de sexe masculin en mesure de justifier d’une note supérieure ou égale à quatre sont les bienvenus. Les postes de cadres sont accessibles par concours. Les inscriptions se prennent sur le site web du ministère des armées. »

Et ce n’est pas fini :

« Décret n°5 : L’assistantat généralisé et infantilisant est un exemple néfaste pour notre jeunesse. Désormais, toute personne qui ne peut justifier de sa contribution à la vision entrepreneuriale nationale (classe des *non contributifs*) auprès d’un contrôle de l’AVC sera envoyée dans un centre de rééducation. Des experts formateurs choisis parmi les membres de l’AVC seront en charge d’inculquer l’esprit d’entreprise aux déviants. »

« Malheureusement, deux des mesures phares du programme du nouveau président ne pourront se faire immédiatement. Le marquage numérique permanent des non contributifs réfractaires à la rééducation, tout comme la construction de camps de travail de nouvelle génération, ne pourront pas être lancés sans l’avis du Conseil d’État. L’investissement nécessaire doit être intégré dans le projet budgétaire et approuvé par la future assemblée. »

« Il s’agit pourtant d’une dépense indolore puisqu’elle sera très largement compensée par cette force de travail gratuite et disponible. Enfin ! C’est la France ! On ne peut se débarrasser aussi facilement des

lourdeurs de la bureaucratie et de ses règles archaïques. Espérons que nos députés auront la sagesse de ne pas mettre à mal le cœur du programme du nouveau président. On attend d'eux qu'ils votent comme un seul homme pour le progrès. Nous les élisons pour cela ! »

Conclut le journaliste qui de toute évidence ne tient pas à compromettre son avenir.

Qu'est-ce que c'est que ce cirque ! Quel rôle ai-je pu jouer là-dedans ? Vite, Google, mon ami, dis-moi tout...

Nous y voilà ! Je suis la première à avoir interviewé ce Thibault Drageon il y a exactement deux ans sur un média en ligne. Il avait été invité pour parler de son dernier livre : « *Transformation digitale et Intelligence artificielle pour réduire la dette : Automatisons la Fonction publique* » publié chez un obscur éditeur. Il faut que je voie ça de plus près.

Je cale la lunette de ma montre quelque temps avant ladite interview. Eh bien ! J'ai encore changé d'employeur ! Moi qui aime la stabilité, je suis plutôt servie ! Je viens de me faire embaucher par un organe de presse en ligne et c'est ma première interview, mon test en grandeur nature. C'est une nouvelle chaîne d'info de centre gauche qui cherche à contrebalancer la profusion de médias en ligne concurrents franchement orientés à la droite de la droite.

Alors pourquoi ont-ils invité ce Thibault machin chouette que personne ne connaît ? Tout simplement parce qu'il est le beau-frère du directeur du principal annonceur. Eh oui ! On ne fait pas la fine bouche dès qu'il s'agit de récupérer des pépettes pour faire tourner la boutique ! On m'a prévenue de ne pas trop le secouer. Je l'ai donc accueilli en direct et... je lui ai laissé une pleine tribune ! Mes questions sont totalement stupides et je lui sers la soupe ! Après cette longue période à exercer dans la presse people, j'ai complètement oublié le b.a.-ba du métier de journaliste. Je suis nulle ! Il m'a dominé d'un bout à l'autre de l'interview !

Lui, c'est le style beau mec, sympa, avenant, toujours souriant, celui que toutes belles-mères rêvent d'avoir pour gendre. Il parle bien, il est sûr de lui et sait répondre avec humour quand il le faut. Son dada, c'est le remplacement de la fonction publique par les technologies du numérique pleinement opérationnelles selon lui. Malgré moi, je l'ai laissé développer son raisonnement tout à son aise ! C'est vrai que je ne maîtrise pas le sujet et mes contradictions sont vite démontées.

J'ai foncièrement raté mon interview, c'est un fait. Pour autant, la

direction de la chaîne ne m'en a pas tenu rigueur. La prestation de Thibault Drageon l'a même enchantée, et c'est là la clé de l'histoire. Elle m'a proposé d'animer avec lui un talk-show où il donne la réplique à des invités supposément hors du commun, de quoi faire de l'audience.

On a ainsi eu droit à un défilé de farfelus de toutes sortes. Un jour, c'était celui qui affirmait que les frères Bogdanov s'étaient fait cryogéniser pour revivre dans les temps futurs. Le lendemain, c'était le tour de celle qui avait découvert dans un vieux grimoire, déniché dans une des caves de la maison de Nicolas Flamel rue de Montmorency à Paris, le moyen d'entrer mentalement dans des personnages historiques, sa préférée étant la reine Margot. Merci, j'avais déjà donné avec cette période historique !

Bien que l'on ne m'ait pas mis dans la confidence, j'ai rapidement compris que l'émission était entièrement scénarisée. Les invités n'étaient pas des citoyens lambda, mais des comédiens, rapidement formés aux techniques de l'outrance et du clash, engagés pour amorcer la pompe à spectateurs.

Une fois l'audience bien assise, l'émission a radicalement changé. Avec ce nouveau format, Thibault Drageon distribuait aux entrepreneurs en herbe, les bonnes ficelles de la réussite... Et moi, je faisais de la figuration !

« — Avant tout, il faut rester humain », expliquait-il. Il se prétendait humaniste. *L'Évangile de la richesse* d'Andrew Carnegie⁶ était son livre de chevet. Comme le célèbre industriel, il pensait fermement qu'il était indispensable que la société soit divisée en deux classes bien séparées, les maîtres et les serviteurs. Il était tout aussi logique que la minorité des dominants possède la large majorité des biens.

« — Nous, les humains, nous sommes naturellement programmés ainsi. D'ailleurs, les plus riches jouent un rôle essentiel dans la préservation de notre patrimoine culturel en collectionnant les œuvres d'art. » Il était hors de question de les taxer, un impôt est toujours contreproductif dans la durée, affirmait-il.

Tiens ! ça doit être cela qui plaît autant à belle-maman, me dis-je.

Il avait aussi appris en lisant Carnegie que les qualités d'organisation

⁶ *L'évangile de la richesse*, (1889) est disponible en ligne et en intégralité sur le site Gallica de la BNF

et de meneur d'hommes étaient parcimonieusement distribuées par la nature. Pour la réussite durable de notre pays, il n'était que temps de préserver par tous les moyens possibles la petite élite qui en est dotée. Elle est bien trop rare. C'est dans cet esprit qu'il estimait impératif de mettre en place un système d'éducation totalement automatisé et personnalisé fondé sur l'intelligence artificielle et le big data.

« — La technologie est opérationnelle, on a juste besoin d'une volonté politique ! répétait-il. C'est la solution tant espérée pour fournir un enseignement adapté à chaque enfant en fonction de ses capacités et du rôle qu'il exercera plus tard au service de la société. Pour les quelques enfants chez qui on a détecté les rares qualités d'un dirigeant d'exception, on leur délivrera un programme de formation parfaitement adapté à leurs besoins afin qu'ils disposent de toutes les armes pour devenir les entrepreneurs à succès de demain. Tous les autres suivront un enseignement spécifique pour parvenir au statut enviable de bons travailleurs, dévoués à l'entreprise qui leur donne la chance d'avoir un emploi. »

Il était persuadé qu'ainsi on parviendrait à créer une parfaite harmonie entre patrons et salariés, le rêve de Carnegie.

« — Cerise sur le gâteau, avec un système entièrement informatisé, on a plus besoin des enseignants. C'est un premier pas pour en finir une fois pour toutes avec le spectre de la dette ! »

Naturellement, après les enseignants, ce sera le tour de tout le reste de la fonction publique de passer à la moulinette. Depuis le temps que les politiques cassent du fonctionnaire, le terrain était déjà préparé. Toujours en référence à Andrew Carnegie, il avait exigé que la phrase : « *Si tu ne sèmes pas, tu ne dois pas moissonner* » soit bien en place dans le décor du studio, toujours dans l'axe de la caméra.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, le nouveau format de mon émission a battu tous les records d'audience ! Thibault Drageon a été invité sur tous les plateaux des chaînes d'information. Il a rapidement pris du poil de la bête. Il s'est révélé un bretteur et un dominant. Comme il possède merveilleusement le verbe et manie l'humour avec une maîtrise inégalée, il met dans sa poche tous les spectateurs de ses débats. Ses opposants ne font guère le poids. Il excelle dans les formules assassines à la Churchill pour pulvériser ses adversaires politiques. Il n'hésite pas non plus à adopter des positions ultra-radicales, transgressives, voire brutales, de quoi booster les retweets, créer les hashtags polémistes et polariser les échanges sur les réseaux

sociaux.

Il fait de l'audience et ça, ça plaît aux médias, les tarifs des encarts publicitaires explosent. Son équipe de campagne est hyperactive sur les réseaux sociaux. En peu de temps, il est parvenu à cumuler plusieurs millions de followers sur Twitter, Instagram, Tik'Tok et Facebook. L'accroissement du chiffre d'affaires étant le principal objectif de ces médias « sociaux », ils soignent la diffusion de ses publications. Un tel personnage, c'est excellent pour les rentrées publicitaires ! Sa chaîne YouTube bat les records d'audience.

Il publie aussi un webjournal où il donne son avis sur tout et n'importe quoi. Gérés par les meilleurs SEO (Search Engine Optimizer⁷) du moment, ses articles sortent en tête sur Google pour toutes les recherches de la thématique politique ou société. Il s'est présenté aux élections.

Plébiscité au premier tour, il a été élu haut la main malgré ou en raison de la très faible participation ! Deux petites années lui ont suffi pour accéder à une telle aura. Il fallait juste une petite étincelle et c'est moi qui l'ai allumée. J'ai honte...

⁷ Autrement dit les spécialistes de l'optimisation des pages d'un site web afin qu'elles apparaissent en tête des résultats des moteurs de recherche.

31.

Un retour au présent

— Ouf ! Une chance pour nous que vous n'ayez pas suivi cette voie...

— Merci Virginie ! Je réponds un peu brutalement, cela dit, vous avez raison.

— Excusez-moi Inès. Je n'ai pas à exprimer de jugement de valeur sur votre parcours. J'ai outrepassé mon rôle.

Elle croise ses deux index en direction de la vitre de séparation afin que les techniciens effacent cette brève séquence hors de propos.

— Vous savez, des erreurs, on en a tous fait ! Vous n'avez pas pratiqué le métier pour lequel vous avez été formée et vous en avez oublié les subtilités. Ça pourrait arriver à chacun d'entre nous !

— Peut-être, mais au vu des conséquences, l'expérience m'a sérieusement refroidi, je ne m'aventurerai plus sur ce sujet.

— Pourquoi n'êtes-vous pas revenue à ce moment ? Vous en saviez assez non ?

— J'étais loin d'en avoir fini ! Je voulais surtout mieux connaître Clément.

— Ah oui ! C'est vrai que vous revivez deux décisions majeures.

Virginie se tourne à nouveau vers ses collègues et lève deux doigts en l'air. Ils répondent d'un simple signe d'acquiescement. De toute évidence, eux n'ont pas oublié que ce n'était pas terminé.

— Et qu'avez-vous appris ?

— J'ai découvert que je ne disposais pas de l'abnégation suffisante pour vivre avec une personne trop attachée à sa mère et qui de surcroît ne partage pas mes centres d'intérêt.

— À ce sujet, vous n'avez rien à vous reprocher. Moi non plus je n'en serais pas capable, heureusement ! Le couple, ce n'est pas tout accepter en courbant l'échine. Et puis ?

— J'ai rapidement appris à manipuler la lunette de la montre. Je suis donc retournée dans ce bar exactement au moment où la mère de

Clément proposait que l'on se rende ensemble chez Cartier. Nous sommes descendus à pied sur le boulevard et nous avons pris un taxi, il y en a toujours en maraude. Direction : Place Vendôme. Je n'étais encore jamais entrée chez Cartier ni même chez aucun grand bijoutier de Paris. Nous avons été reçus comme des princes. J'ai pris le temps de choisir un beau solitaire très fin avec une monture platine et à ma taille cette fois-ci. Je n'ai pas vu le prix, mais j'imagine qu'il était hors de portée de ma bourse. La mère de Clément était aux anges en sortant son carnet de chèques. Mais pas autant que moi. C'était bien la première fois que je portais un bijou d'une telle beauté !

— Et vous l'avez gardé ?

— Ah ! Ah ! J'aurais bien aimé ! Malheureusement, nous ne pouvons rien rapporter de l'espace parallèle puisque rien n'existe vraiment.

— Ah oui ! Bien sûr, j'avais oublié. Cela dit, tout allait pour le mieux...

— Au début oui... Mais plus tard, l'enfer est arrivé... J'ai failli ne pas pouvoir revenir...

Virginie fait à nouveau un signe pour réclamer l'attention de ses collègues derrière la vitre, et se penche vers moi comme si elle craignait de perdre une seule de mes paroles :

— Racontez-nous...

— Je commence à fatiguer, je vais être un peu plus rapide sur cette phase assez pénible.

— Je comprends Inès. Mais faites un petit effort, c'est très important pour nous. Nous vous écoutons.

— Bon, je vous raconte. À l'aide de la lunette de la montre, je fais un bond temporel d'une bonne année en avant. C'est un samedi matin et je suis seule dans l'appartement. Les photos de la noce sont bien en évidence sur un buffet ancien que je n'ai encore jamais vu.

— C'est votre appartement parisien ?

— Oui, oui. Manifestement, c'est là où nous habitons. En fouillant dans les papiers, je découvre que juste avant notre mariage, Clément a contracté un crédit pour acheter une maison sur plan dans un nouveau lotissement assez loin de Paris. Sur la photo jointe au dossier, on ne distingue que des maisons toutes identiques, perdues au milieu des champs fraîchement labourés. La plupart sont encore inachevées. Les briques sont apparentes et des bâches tiennent lieu de toiture. En attendant, on vit chez moi, dans mon appartement parisien.

— Et cet achat, il le réalise sans vous demander votre avis ?

— Je ne sais pas, mais ça m'étonnerait que je sois enthousiaste à la

perspective d'un tel projet ! À la lecture des courriers, il semblerait que le constructeur prenne beaucoup de retard. Il serait à deux doigts de la faillite. Ils ne sont pas prêts d'avoir la maison... Pardon. Nous ne sommes pas prêts d'avoir la maison. Un article de journal traîne sur la table. En fin de compte, l'AVC, la milice d'état, est dissoute faute de candidats suffisamment motivés. Tant mieux ! Je reprends confiance dans nos contemporains ! Je fais le tour de l'appartement. Ça ne prend guère de temps, je n'ai que trois pièces. Et... Surprise ! La troisième pièce qui en temps normal me sert de bureau est occupée par un lit ! En explorant un peu les armoires, j'en déduis que la mère de Clément doit habiter avec nous, temporairement j'espère pour mon double. Tout à coup, la porte s'ouvre...

32.

Inès entre dans la peau de son « double »

— Ah ! Inès, ma chérie, tu es enfin levée ? Avec maman, on s'est offert une longue promenade dans le quartier. J'essaie de lui donner le goût de Paris et je pense y parvenir.

— Bonjour, Inès, vous aimez dormir tard.

— Bonjour, Madame, le week-end, il m'arrive de me laisser tenter par une grasse matinée.

— Nous apportons le pain frais et nous avons fait quelques courses pour ce midi.

— Je vais vous débarrasser.

— Oh ! Ce n'est pas la peine. Je me sens comme chez moi chez mon fils. Je vais m'en occuper moi-même.

Chez son fils et pas chez moi ? Bon, c'est vrai, ne perdons pas de vue que je joue un rôle et que je suis une grande actrice.

— Clément m'a dit que cela vous gênait qu'il prenne de vos nouvelles à votre travail...

Et là, il s'est produit un étrange phénomène. Soudainement, je suis entré dans l'état d'esprit de mon double. Je me rappelle que Damien m'avait expliqué qu'il avait aussi connu cette surprenante modification de la mémoire. C'est une curieuse sensation assez dérangeante. J'ai la désagréable impression que l'on s'est introduit dans mon cerveau. J'ai maintenant le parfait souvenir de cette année passée. J'éprouve les sentiments et surtout les ressentiments comme si j'avais vécu ces événements qui pourtant sont totalement fictifs. Je ne supporte pas sa mère qui me le rend bien. Clément, j'ai conscience que l'on n'a pas grand-chose à partager. Il est gentil et prévenant, mais hormis son travail et son monde d'ingénieur, il ne s'intéresse guère à grand-chose si ce n'est aux comédies américaines qu'il regarde en boucle. Ce soir-là, il a programmé Palm Spring. C'est la troisième fois qu'il le visionne,

mais comme sa mère ne l'a jamais vu, il veut lui faire la surprise, elle partage le même goût que lui pour les comédies.

« — Dis-moi Inès, tu t'imagines bloquée dans une boucle temporelle comme les deux héros du film et vivre tous les jours le même jour, aujourd'hui par exemple ?

— Parle pas de malheur !

— Pourquoi, on n'est pas bien là ? »

En une année, nos échanges se sont taris. Lui, ça ne semble pas le déranger. Il est heureux quand sa mère vient, plusieurs jours par mois j'ai cru comprendre. Il est heureux que nous passions toutes nos vacances à Biarritz dans leur maison familiale, avec son papa et sa maman. Il est heureux de les accompagner à l'office le dimanche matin, même s'il ne pratique pas lorsqu'il est à Paris. Il est heureux quand il reçoit ses copains à dîner, où l'alcool aidant, les bruyants éclats de rire à l'évocation des souvenirs d'école d'ingénieur succèdent aux longues et rébarbatives discussions sur les bienfaits de telle ou telle technologie absconse pour le commun des mortels. Il est déçu que je ne veuille pas d'enfants. C'est là l'origine des relations conflictuelles avec sa mère. Elle me reproche de mettre un terme définitif à leur « dynastie ». Rien de moins ! Bon, elle n'a pas exactement utilisé ce terme, mais c'est l'idée qu'elle se fait de sa famille dont l'arbre généalogique remonterait aux croisades, dit-elle.

« — Donnez-moi juste un petit-fils afin que notre nom ne se perde pas. Clément est le dernier de la lignée. »

Non, mais ça va oui ! Je ne suis pas une poulinière ! Et là, maintenant que je sais, au lieu de m'en tenir là et de rentrer immédiatement, je fais la pire connerie de ma vie ! J'ai envie de savoir comment va se dérouler la rupture. Comme je pense qu'elle ne saurait tarder, j'avance la lunette de la montre de quelques semaines pour voir... Et j'ai vu !

33.

Qui est Diego ?

C'est un dimanche matin et je m'éveille dans mon lit, seule. Je sens que quelque chose ne va pas. J'enfile une robe de chambre et je passe dans le salon. Clément et sa mère se tiennent debout face à la porte de la chambre. Ils ne me saluent pas et me regardent d'un air accusateur. Clément m'interroge d'un ton agressif :

— Qui est Diego ?

Je suis prise au dépourvu. Comment peuvent-ils le connaître ? Et là, l'horreur dans toute sa splendeur ! Ma montre est sur la table, retournée du côté de la dédicace « *De Inés a Diego con todo mi amor* ». Je touche machinalement mon poignet et évidemment elle n'y est plus. Je suis perdue. Je me lance en avant pour la saisir, mais Clément est plus rapide.

— Holà ! Doucement ! On ne touche pas ! On se demandait avec maman ce que tu pouvais bien faire avec une montre d'homme. On a compris !

— Non, vous ne pouvez pas comprendre.

— Eh bien ! Explique-nous. On va essayer de comprendre, dit-il en jetant en coin un coup d'œil complice en direction de sa mère.

Elle se tient bien droite les bras croisés et me fixe de son regard de procureur au moment du réquisitoire. Toute sa vieille morale de bourgeoise catholique de province refait surface.

J'ai l'impression d'être plongée dans un roman de Mauriac. Je me sens dans la peau de Thérèse Desqueyroux. Je revois Emmanuelle Riva portant magnifiquement tout le poids de la culpabilité face à ses accusateurs. Sauf que là, ce n'est pas du cinéma. Je suis réellement prise au piège. Lui, Clément, sourit tristement. Il semble attendre une réponse salvatrice qui mettrait fin à sa souffrance tout en sachant qu'elle ne surviendra pas.

— Je ne peux pas expliquer.

— Bon, moi je t'explique. Chez nous, le mariage c'est pour la vie, il n'y aura pas de divorce.

— Surtout au bout d'un an ! ajoute sa mère d'un ton mélodramatique comme si je mettais en péril toute la renommée de la famille jusqu'à la cinquième génération. Clément ne me quitte pas des yeux :

— Je vais aller lui parler et lui rendre sa montre. Qui est-ce et où habite-t-il ?

— Encore faut-il qu'il parle français ! persifle sa mère. Qu'est-ce que c'est ? Un portugais, un espagnol ?

Je ne réponds pas. Le « *qu'est-ce que c'est ?* », pure expression de mépris xénophobe, ne me touche même pas.

— Tant que tu ne parleras pas, tu ne sortiras pas.

Je suis en plein stress. Je sens que je vais tomber malade. Je cours aux toilettes pour vomir. Je n'ai pratiquement rien dans l'estomac et ça fait mal. Je suis malade. Je me réfugie dans la chambre. La journée s'écoule. Le soir arrive. C'est l'heure du dîner. Clément entre dans la chambre sans frapper, un bol de soupe fumante à la main. Il essaie d'être gentil, il se préoccupe de ma santé. D'un geste de la main, je refuse, je ne peux rien avaler. Il la pose sur la petite table et elle refroidit sans que j'y touche.

— Mais laisse-la donc ! Elle n'en mourra pas de ne pas dîner un soir !

La soirée s'achève. Ils ont terminé de discuter à voix basse. J'entends Clément qui déplie le canapé du salon. Puis plus rien, plus un bruit. La nuit s'écoule lentement, trop lentement. Enfin, le camion des éboueurs rompt ce silence insupportable. C'est le matin. Cette fois-ci, Clément frappe à la porte avant d'entrer. Je regarde l'heure : six heures trente.

— Je dois accompagner maman qui s'envole pour une croisière aux Caraïbes avec des amis. Elle a failli annuler. Elle ne voulait pas me laisser seul. J'ai passé la soirée à la convaincre de partir.

Je le supplie :

— Donne-moi cette montre, c'est important, tu ne peux pas comprendre.

— Tu as l'air de beaucoup y tenir. Je n'ai pas dormi de la nuit. Ma vie s'est écroulée comme un château de cartes.

— Ne le prends pas comme ça, Clément, ce n'est pas la vraie vie, rends-moi cette montre et tout s'effacera.

— Tu es très fatiguée. Je ne comprends strictement rien à ce que tu

racontes. Je vais mettre cette montre en lieu sûr. Quand tu m'auras dit qui est ce Diego, je la lui remettrai et on pourra recommencer. Mais avant je vais aller rendre visite à mon avocat-conseil pour voir avec lui comment faire pour le tenir à distance et réorganiser notre vie commune. Maintenant, nous partons. Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— Non, je suis malade...

— Bon ! Moi aussi je vais prendre ma journée. J'accompagne maman à l'aéroport et je reviens. Nous devons discuter sérieusement tous les deux.

34.

Où ont-ils bien pu cacher la montre ?

À peine la porte claquée, je me lève d'un bond. Pour la première fois de ma vie, je ne prends pas la peine de me doucher.

Je m'habille rapidement et je commence à fouiller un peu n'importe où, n'importe comment. D'après son propos, il semblerait qu'il ne l'ait pas emportée avec lui. Alors où est-elle ? Après un bref instant d'affolement, je récupère mes esprits. Je cesse de tout retourner dans l'appartement et je réfléchis. Il s'agit de procéder méthodiquement, je ne dispose que de peu de temps. La montre ne peut être dans la chambre, puisque je ne l'ai pas quittée. Il reste le salon, la cuisine et la seconde chambre squattée par la belle-mère.

Commençons par cette pièce. Elle s'y est vraiment installée ! Toutes mes affaires ont disparu et sont remplacées par les siennes. Voyons la penderie. Qu'est-ce qu'elle a comme fringues ! Chanel, Valentino, Dior... Tiens ! Galeries Lafayette ! Elle a dû se tromper, ou les finances sont en baisse. Ici, il n'y a rien. Passons à la table de nuit. Elle a même laissé son coffret à bijoux ! Il est verrouillé par un petit cadenas. Je cours à la cuisine chercher un marteau dans la boîte à outils que je range sous l'évier. Il y a quelque temps, j'ai vu une vidéo sur Internet où un gars expliquait comment ouvrir un cadenas en donnant des petits coups de marteau sur le côté. Je tape, je retape, je tire dessus. Il résiste ! Ça ne marche pas ! Je pose le marteau, j'ouvre le tiroir de la table de nuit, je farfouille parmi les boîtes de pilules et je trouve une petite clé ! Ouf ! C'est bien celle du cadenas. J'ouvre le coffret. Il est vide ! Bizarre. Il ne me semble pas très profond. Je le saisis, je le soulève, je le scrute. Je suis sûre qu'il a un double fond. Bingo ! Le fond se retire et... Des lettres et une photo d'un vieux beau qui prend la pose ! Les lettres sont récentes et commencent toutes par « ma chérie », ou par « mon amour ». Elle ne s'embête pas la vieille punaise de sacristie ! Elle a un

amant et elle cache son courrier chez moi ! Elle peut bien me faire la morale ! Malheureusement, ici il n'y a rien d'autre. Le coffret à bijoux est maintenant complètement vide.

Réfléchissons. Si j'étais à la place de Clément, où aurais-je caché cette montre ? En un endroit où je n'irais pas chercher. Ça tombe sous le sens ! Et, où je ne chercherais pas ? Dans la poubelle ? Non, là il n'y a rien. Et puis c'est idiot. Je pourrais la vider sans m'en rendre compte. Dans la boîte de farine ? Non. Celle de thé ? Non plus. Dans la chasse d'eau, là où les auteurs de polar cachent toujours le revolver ? Rien. Derrière le manteau de la cheminée comme dans le « Samouraï », ce vieux film avec Delon ? Encore rien. Mais où donc a-t-il pu la cacher ? Il faut que je me creuse la tête.

Qu'est-ce qu'ils savent de moi, de quoi j'ai peur, où j'évite d'aller, quelles sont mes phobies ? La peur des araignées ! C'est vrai ! Un jour dans leur maison de Biarritz, son père avait tué pour moi une grosse araignée qui se promenait dans la baignoire au moment où j'allais prendre ma douche ! Et où trouve-t-on des araignées ? À la cave ! Je ne vais jamais à la cave ! La clé est toujours accrochée dans le couloir, je descends quatre à quatre les trois étages. J'ouvre la porte de la cave. J'allume. Je cherche. Je tâtonne et je me fiche comme d'une guigne de mettre la main sur une araignée. Par chance, Clément manque totalement d'imagination. La montre est tout simplement posée sur une des étagères en hauteur, juste derrière de vieux pots de peinture entamés. Wouaouh ! Je remonte vite à l'appartement et j'appuie sur le bouton de retour. Trois secondes et... c'est fini ! Voilà, vous savez maintenant pourquoi j'étais aussi dépenaillée tout à l'heure quand on s'est rencontré à la sortie de la navette.

Virginie est manifestement embarrassée que l'on soit allé aussi loin dans l'expérimentation :

— Je suis désolée de vous avoir fait revivre ces épouvantables aventures. Vous avez été particulièrement servie. Je vous propose que l'on reporte le débriefing à demain. Il est temps maintenant de vous reposer. L'infirmière qui vient d'entrer vous apporte une petite gélule pour vous aider à dormir.

— Oui, je veux bien retourner à l'hôtel et me coucher sans tarder plus longtemps. Je suis épuisée comme je ne l'ai jamais été, mais je n'ai pas besoin de gélule.

— C'est un remède que l'on a mis au point précisément pour pallier

les épreuves du voyage. Vous allez faire de beaux rêves et vous réveiller demain en pleine forme. Toutes ces sensations désagréables que vous venez de ressentir seront oubliées. Ah ! voilà Damien !

— Inès, cette gélule fonctionne. J'ai dû la prendre moi aussi et elle m'a aidé à surmonter cette dure expérience.

— Bon, d'accord je la prendrai une fois arrivée à l'hôtel, avant de me coucher.

— Vous n'allez pas retourner à votre hôtel tout de suite. On va encore vous garder une courte période sous surveillance. C'est la procédure pour s'assurer que tout va bien.

— C'est de plus en plus pénible ! Je n'aurais jamais dû me plier à cette expérience !

— Ne vous en faites pas, votre réaction est tout à fait logique.

L'infirmière lui tend la gélule avec un verre d'eau.

— Voilà qui est fait. Maintenant, où vais-je dormir, je n'en peux plus de fatigue ?

— Nous avons une petite chambre juste à côté, allons-y. Je récupère juste la montre pour la rendre à Diego.

J'avais oublié que je portais encore la montre de plongée fixée à mon poignet. Je la détache et je la tends à Virginie. J'agis en mode totalement automatique. Je ne pense plus à rien si ce n'est dormir au plus vite.

— Enfilez cette chemise nuit, elle est très légère, douce à porter et elle mesure vos paramètres vitaux sans que vous vous en rendiez compte. Allongez-vous. Voilà, vous dormez déjà...

35.

Dimanche 9 juillet matin Le Clément de chair et d'os n'a-t-il vraiment rien ressenti ?

Je me réveille. Je suis dans mon lit, à l'hôtel. Ils m'ont transportée dans la nuit sans que j'en aie conscience. Je ne sais pas de quoi j'ai rêvé, je ne sais même pas si j'ai rêvé, mais je me sens bien, reposée. L'effet de la gélule est indéniable. Il est quelle heure ? Dix heures ! Combien de temps aurais-je dormi ? Quinze heures, seize heures ? J'ai une faim de loup ! Une bonne douche et je serai prête à aborder la journée. Le jet est puissant, l'eau est bien chaude, elle détend tous les muscles de mon corps sans qu'il soit nécessaire d'utiliser le système d'hydromassage. Je ferme les yeux, je ne pense à rien et je savoure l'instant. J'émerge enfin de la salle de bains que j'ai transformée sans le vouloir en sauna. Oh ! trop sympa. Un petit déjeuner complet m'attend sur la table du salon. C'est vraiment très bien organisé ! Rien à redire sur le service, je ne remplirai pas la fiche de réclamations !

Damien m'attend dans le hall de l'hôtel.

— Bonjour, Inès, tu as bien dormi ?

— Merveilleusement et je me sens en pleine forme !

— Je t'accompagne pour le débriefing. C'est un excellent moyen pour relativiser l'expérience.

— Non, j'arrête là. À mon avis, ils ont suffisamment d'éléments pour finaliser le test et là j'ai bien envie de prendre des vacances.

— Le débriefing, c'est pour toi. Pour eux, c'est terminé.

— Tu sais, pour moi aussi c'est terminé. La petite gélule a bien rempli sa mission. Les sensations et ressentiments se sont sérieusement estompés, j'ai l'impression d'avoir vu un film où je participais, je ne sais

pas trop comme t'expliquer, c'est assez difficile à définir.

— Je te l'avais dit. C'est un peu la même impression que tu ressens quand tu sais que tu rêves.

— C'est exactement ça. Maintenant, je vais aller saluer et remercier ton père, Diego et aussi Virginie. Ensuite, je me sauve, mes vacances commencent !

— Et tu les passes où tes vacances ?

— Je vais rester dans cette région que je ne connais pas. Je vais louer une voiture et me balader au gré de mes humeurs.

— Chouette programme. Quant à l'équipe, je les ai contactés. Ils nous attendent en salle de réunion. On prend une petite voiture automatique et on y sera dans trois minutes.

Virginie, Julien et Diego sont sur le perron d'un bâtiment tout à fait semblable à tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent. Julien descend les marches pour m'accueillir. Il me saisit par l'épaule.

— Ah ! ma très chère Inès, merci beaucoup pour ce riche compte rendu. Nous allons pouvoir finaliser cette ultime phase du projet. Vous nous rendez un fier service, sachez-le.

— Bonjour Julien. J'en suis contente pour vous. Quel enseignement en tirez-vous ?

— Notre équipe de psychologues n'a pas encore achevé le traitement de toutes les données que vous leur avez fournies. Les conclusions ne vont pas tarder à tomber, mais c'est très technique. En tout cas, le premier enseignement que l'on tire de votre expérience, c'est l'importance de camoufler le module. L'équipe d'Inès du laboratoire de microbioélectronique, l'épouse de Diego, va reprendre au plus vite ses travaux de miniaturisation afin que l'on puisse l'injecter sous la peau. Rendez-vous compte ! Et si l'on perdait un client dans l'univers parallèle ? C'est inconcevable !

— C'est pourtant bien ce qui a failli m'arriver.

— Oui, mais vous, ma très chère Inès, non seulement question intelligence, vous êtes membre de plein droit de l'élite, mais aussi vous savez faire preuve d'un rare sang-froid dans les situations les plus périlleuses. Ce n'est pas parmi nos clients que l'on rencontrera un tel profil exceptionnel, et jamais nous ne prendrons ce risque.

— Une question demeure toutefois.

— Dites-nous, nous sommes à votre écoute.

— En vivant cette expérience, j'ai fait souffrir inutilement ce pauvre Clément.

— Ce Clément-là n'existe pas. Vous n'avez pas à vous tourmenter pour cela. C'est comme un reflet dans le miroir. Venez, une grande glace occupe une place de choix dans le hall d'entrée.

Nous entrons dans le bâtiment. Julien nous invite, Virginie et moi, à nous positionner face au miroir. Il s'éloigne un bref instant pour se servir un café au distributeur situé dans le même hall. Il se glisse entre nous deux et soudainement, projette le contenu du gobelet sur l'image réfléchie de Virginie. Surprise, elle a un mouvement de recul de pur réflexe. Elle rit.

— Je ne m'y attendais pas.

— Vous voyez. Je peux salir le reflet de Virginie. Maintenant, observez-la. Son tee-shirt et sa jupe sont toujours aussi immaculés. Je peux briser le miroir et détruire son image réfléchie sans qu'elle ne sente rien. C'est exactement la même chose qui s'est produite dans l'univers miroir.

Il interpelle le gardien qui observait la scène de loin.

— S'il vous plaît, pouvez-vous appeler le service de nettoyage ? Nous nous sommes livrés à une expérience salissante, mais hautement instructive. Merci !

— Cela me préoccupe encore un peu. J'aimerais réellement être certaine que le Clément de chair et d'os, celui que je connais dans la vraie vie, n'a rien ressenti.

— Vous pouvez être tranquille, il n'y a aucun risque. Ni Clément ni sa mère n'ont ressenti quoi que ce soit.

Diego qui s'est joint à nous semble sceptique :

— Quoique...

— Tut ! Tut ! Tut ! Diego. Nos travaux sur l'intrication quantique ne sont pas assez avancés dans ce domaine pour anticiper la possibilité d'un tel phénomène. Cela ne s'est jamais produit.

L'hésitation de Diego m'interpelle :

— Pour éclairer ma lanterne, que signifie le terme que vous venez d'évoquer ?

— L'intrication quantique est l'un des phénomènes les plus déconcertants pour nos cerveaux façonnés depuis notre plus tendre enfance par l'apprentissage rabâché de lois rationnelles que l'on pensait immuables. Dans l'univers quantique, à savoir le monde de l'infiniment petit, des objets, utilisons ce terme indéfini, des objets donc peuvent être intrinsèquement liés. Tout ce qui peut advenir à un des objets influera instantanément l'autre objet, quelle que soit la distance à

laquelle il se trouve du premier.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Comment est-ce possible ?

— Ne vous formalisez pas pour autant, ma chère Inès, ce phénomène nous étonne tout autant que vous. Niels Bohr, notre maître à penser disait : « *Quiconque n'est pas choqué par la théorie quantique ne la comprend pas* ». Pour vous dire à quel point ces phénomènes sont hors de portée de la raison pure.

— Et ce phénomène d'intrication, il ne peut pas être la cause d'une sorte d'effet écho vers le monde réel ?

— Rassurez-vous, ma chère Inès, il n'y a aucun risque.

Il jette un rapide regard vers Diego. J'ai cru voir un clin d'œil de connivence. Cherche-t-il à le faire taire sur ce sujet ? Je n'en saurai pas plus. Virginie, toujours souriante, intervient à son tour :

— Inès, on débriefe ? Ça prend une petite heure, grand maximum.

— Bon d'accord pour une petite heure.

— Installons-nous dans le petit salon.

36.

Où l'on explore le côté facétieux de notre cerveau

Juste avant de prendre place sur le canapé du petit salon, nous nous sommes chacune servi un café au distributeur situé dans le hall, celui-là même que Julien a utilisé pour sa surprenante expérience. Pour un café de machine automatique, il n'est pas si mauvais. Virginie boit une première gorgée, repose le gobelet sur la table et attaque sans attendre plus longtemps :

— Évoquée durant un temps, TimeTravel a définitivement rejeté l'idée de proposer à nos clients la possibilité de revenir sur des décisions prises par le passé. L'expérience que vous venez de vivre justifie à elle seule cette résolution.

— Oui, Julien et Diego m'avaient déjà indiqué qu'ils abandonnaient le projet. À présent, je comprends pourquoi.

— Dans votre cas, Inès, que s'est-il passé ? Vous étiez persuadée de vos deux erreurs n'est-ce pas ? Pourtant, en revenant sur ces deux décisions que vous jugiez malheureuses, rien ne s'est déroulé comme prévu. Pour quelle raison ?

— Ça, je ne me l'explique pas. J'ai accepté l'expérience pour en savoir un peu plus, par pure curiosité. Je n'avais pas idée de la manière dont les choses s'agenceraient en modifiant mes choix. Jamais je n'aurais imaginé un résultat aussi négatif !

— Le vrai coupable, on ne va pas le chercher bien loin. Le vrai coupable, Inès, c'est notre cerveau, le vôtre comme le mien. Un cerveau, ce n'est pas un ordinateur où tout est bien rangé et où l'on retrouve telles quelles les informations que l'on a stockées. On le considère comme un enregistreur de la réalité, et pourtant, notre mémoire n'est guère un parangon de précision ou de fidélité. Tant s'en

faut. Au fil du temps, on déforme les souvenirs, on en invente parfois et on en oublie d'autres. C'est toute la problématique que rencontre la justice avec les témoignages oculaires. Combien de témoins évoquent des faits qu'ils n'ont pas vus ! Ils ne mentent pas, ils sont réellement persuadés d'avoir assisté à la scène en question. Leur cerveau a fabriqué le souvenir. Ce sont des expériences que l'on reproduit régulièrement avec nos étudiants en psychologie.

— Oui, j'ai déjà parcouru une étude à ce sujet. Ils sont influencés par les articles de journaux qu'ils ont lus et les témoignages des autres témoins.

— C'est exactement cela. Elizabeth Loftus, une spécialiste de la mémoire, a mis en évidence la facilité avec laquelle on se fabrique de faux souvenirs. Pour introduire ses conférences, elle cite l'expérience vécue par Jean Piaget, célèbre spécialiste de l'étude de l'intelligence chez l'enfant. Jean Piaget était persuadé d'avoir été victime d'une tentative d'enlèvement durant sa petite enfance. Il se souvenait très nettement avoir vu sa nourrice se battre avec le kidnappeur avant que celui-ci soit mis en déroute par l'arrivée providentielle d'un gendarme, matraque à la main. En réalité, bien des années après, la nourrice a révélé la supercherie. Elle avait tout inventé pour se donner de l'importance. L'évènement n'avait jamais eu lieu. Jean Piaget avait entendu maintes fois cette histoire lors de son enfance et s'était projeté mentalement une représentation visuelle de la situation. Celle-ci s'était transformée en un souvenir précis, mais faux en l'occurrence.

Virginie marque un court silence afin de s'assurer que je suis toujours attentive, ce qui est effectivement le cas, puis reprend sa démonstration :

— Pour mettre en évidence le côté facétieux de notre mémoire, Elizabeth Loftus a conçu plusieurs expériences. L'une de celles-ci, inspirée du récit de Piaget, est aussi simple qu'ingénieuse. Elle laisse entendre à des individus, sujets de l'expérience pour l'occasion, qu'elle aurait recueilli auprès de leurs parents des informations sur leur enfance. Les parents lui auraient confié que lorsqu'ils étaient petits enfants, ils se seraient perdus dans un grand magasin. Une personne inconnue les aurait ramenés vers leurs parents qui les attendaient angoissés à l'accueil. Un nombre conséquent de sujets d'expérience se souviennent clairement de cet évènement totalement inventé.

— J'imagine que face à une psychologue persuasive, on peut être tenté de croire à cet évènement qui aurait pu arriver. On a tous connu des

moments de grande émotion dans notre petite enfance sans pour autant se souvenir des circonstances exactes. Cette explication colle à la perfection pour assurer le confort de notre esprit.

— Tout à fait. Figurez-vous, Inès, qu'elle parvient à induire le souvenir d'avoir serré la main de Bugs Bunny lors d'une visite à Disneyland à nombre d'individus. Certains s'imaginent même l'avoir pris dans leurs bras.

— Ce n'est pas vrai, je suppose, mais là encore ça aurait pu être possible, ils ont le souvenir de l'avoir vu déambuler et...

— Et non ! Inès, il est totalement impossible de croiser Bugs Bunny à Disneyland ! Bugs Bunny est un produit de Warner Bros, le concurrent direct de la Walt Disney Company. Les relations entre les deux géants sont connues pour être conflictuelles. Aucune chance de rencontrer Bugs Bunny dans un complexe Disney ! Elle parvient à ce résultat en conditionnant au préalable ses sujets à l'aide de photos de Bugs Bunny mêlées à une présentation de Disneyland.

— Impressionnant !

Virginie me regarde avec un franc sourire de satisfaction. De toute évidence, elle aime parler de la complexité du cerveau et moi je suis littéralement scotchée !

— Et ce n'est pas la seule farce que nous fait notre cerveau. Il est aussi sélectif. Il exagère certains de nos sentiments mémorisés, qu'ils soient positifs ou négatifs. Il nous arrive d'adorer ou de détester à rebours excessivement. Des instants de vie assez insignifiants à l'origine ont gagné dans notre mémoire au fil du temps le statut de souvenir emblématique. Si ces événements ont suscité une forte émotion sur le moment, le souvenir devient quasiment impérissable.

Je ne réagis pas. Je cherche dans mes souvenirs une illustration de ce propos sans la trouver. Virginie poursuit son explication :

— Que l'on ait adoré ou haï une personne, un lieu ou une situation, et le souvenir exacerbe les sentiments ressentis alors. Notre cerveau élude toute une partie de l'information pour ne laisser émerger que ce qui sied à notre humeur du moment. Si l'on regrette des épisodes de sa vie passée, c'est bien parce que l'on n'en a gardé que les côtés positifs que l'on monte au pinacle tout en occultant les points négatifs.

Elle marque une nouvelle pause pour me laisser le temps d'intégrer ce propos. J'ai besoin d'un exemple précis et je l'interroge du regard. Elle a compris :

— Si je me permets d'évoquer votre relation avec le dénommé

Clément..., elle me regarde d'un air interrogateur

Je hoche la tête en signe d'acquiescement pour l'inviter à poursuivre. Elle sourit d'un air entendu :

— Vous avez nécessairement éclipsé les aspects les moins flatteurs de sa personnalité. On procède tous de cette façon. Ne dit-on pas que l'amour est aveugle ?

— C'est vrai. Néanmoins, je ne cherchais pas non plus l'homme parfait. Je pensais que l'on aurait pu construire quelque chose de solide. Je comprends effectivement que j'avais malgré moi escamoté certains faits et comportements dérangeants qui, quelque part, annonçaient l'irréversible échec d'une relation durable.

— « Escamoter » est le bon terme Inès ! À votre décharge, sachez que des expérimentations de neurosciences ont précisément démontré la capacité que présente notre cerveau pour escamoter des informations dans des situations bien précises.

— Sans que l'on en ait conscience, je suppose.

— Bien sûr. Il agit comme un illusionniste qui escamote un foulard, un lapin, un jeu de cartes, ce que vous voulez. À nos yeux l'objet ou l'animal n'existe plus et pourtant il est bien quelque part.

— Je n'aurais jamais pensé héberger dans mon crâne un organe aussi tordu !

— Ah ! Ah ! Vous ne croyez pas si bien dire. Ainsi, quand on est amoureux, notre système de vigilance localisé au niveau de l'amygdale de notre cerveau s'éteint, et les signaux d'alerte sont moins perceptibles.

— Je me doutais bien de quelque chose comme ça.

— Vous savez, Inès, vous n'êtes pas la seule. Nous l'avons tous vécu... bien souvent à nos dépens, hélas ! De même, il est bien connu que l'on n'entend et que l'on ne voit que ce que l'on a envie d'entendre et de voir. Notre perception n'est en rien un magnétophone ou une caméra. On ne mémorise pas la vie comme les tables de multiplication ou les récitation que nous apprenions par cœur dans notre enfance. C'est d'autant plus vrai si les événements interfèrent avec notre sphère émotionnelle. Je continue sur ce sujet, Inès ?

— Oui bien sûr, il m'intéresse au plus haut point !

— Il y a déjà quelques années, une expérimentation a été conduite pour mieux comprendre ce filtre mental. Au cours d'un débat électoral opposant Georges Bush à John Kerry, quinze volontaires de chacun des deux camps, républicains et démocrates, ont accepté que l'on

étudie leurs réactions au niveau du cerveau à l'aide d'IRM. Les chercheurs ont très nettement constaté que les propos de l'un ou l'autre des deux candidats n'activaient pas les mêmes zones cérébrales des partisans et des opposants qui nourrissaient des opinions divergentes, cela va sans dire. En revanche, ils ont démontré que la sélection des informations, selon nos attentes et notre système de jugement, s'opérait dès la phase de perception. Comme on ne perçoit pas les informations qui nous dérangent sur le moment, bien évidemment que l'on ne pourra pas les mémoriser !

Virginie marque une pause pour me laisser le temps d'intégrer ces notions. Je suis d'autant plus intéressée qu'elles font écho avec un cours de psychologie expérimentale qui date du temps de mes années de formation. Elle reprend :

— En fait, chacun se fabrique sa vérité. On pioche les informations qui correspondent à notre état d'esprit du moment et l'on construit ainsi notre grille de référence personnelle. Savez-vous Inès qu'elle est l'anagramme de « la vérité » ?

— Je ne suis pas très forte au scrabble, je donne ma langue au chat.

— « Relative ». La vérité est relative. Intéressant, non ?

— Oui tout à fait. Et vous pensez que l'anagramme recèle un sens caché ?

— Je n'affirme rien, mais vous qui exercez dans les métiers de la communication, essayez ! Vous constaterez que, curieusement, une anagramme apporte un complément d'explication assez pertinent, comme ici avec la vérité.

— Vous me donnez des idées pour mes slogans, merci !

— Je vous en propose un second. Pensez-vous que les rêves ont un sens ?

— Je ne sais pas, en tout cas l'interprétation des rêves est un des fondements de la psychanalyse freudienne non ?

— Eh bien, l'anagramme de « le rêve » est « révèle ». Le rêve révèle.

— En effet, il y a matière à réflexion.

37.

Où l'on comprend que nous ne sommes pas des monteurs de marionnettes

— Pour en revenir à notre sujet, pourquoi regrette-t-on ?

Virginie me regarde fixement.

— Je vous écoute Virginie.

— Quand on a beaucoup escompté une solide relation amoureuse ou une situation d'avenir, et que l'on voit cet espoir s'envoler comme un ballon de baudruche qui s'échappe de la main d'un enfant, le regret s'installe. Il s'installe d'autant plus durablement que l'on reste persuadé que le bonheur était à portée de main et que l'on n'a pas su le saisir. Et les reproches à rebours commencent. Pourquoi n'ai-je pas dit oui, pourquoi n'ai-je pas dit non ? N'est-ce pas Inès ?

— C'est exactement cela.

— Cependant que regrette-t-on ? Que sait-on de ce qui se serait passé si on avait apporté une autre réponse ? Quand on regrette, on se construit dans notre esprit un monde où tout se déroule comme on l'aurait souhaité. On bâtit des scénarios idylliques et on se joue dans notre tête une pièce de théâtre où tout est parfait. Si je peux me permettre sans chercher à vous vexer, votre rêve de carrière journalistique est un bon exemple de cet aspect de l'explication.

— Vous ne me vexez pas Virginie. Je pense avoir bien compris.

— Eh bien, tant mieux ! C'est bien parce que l'on regrette des fictions créées de toutes pièces par notre esprit imaginatif que l'on ne voit pas la réalité. Notre vraie vie se déroule au contact d'autres humains qui se comportent selon leur propre logique, leurs propres intérêts. Ce ne sont pas des marionnettes que l'on manipule. Ni ils n'agissent, ni ils ne

réagissent comme on aurait envie, et les évènements ne surviennent pas comme on l'avait prévu. Je vais illustrer d'un exemple qui devrait vous parler.

— Je vous écoute Virginie.

— Je suppose qu'il vous est déjà arrivé d'idéaliser en fonction de vos intérêts le comportement d'une de vos relations, professionnelles ou autres, avant une rencontre. Dans votre tête vous avez scénarisé la réunion du style, *quand je lui dirai ceci, il me répondra cela, et à ce moment-là je lui demanderai... etc.* Et puis, patatras! Le jour du rendez-vous, tout s'écroule comme un château de cartes. Cette relation ne se comporte absolument pas comme vous l'aviez espéré, mais selon son attitude habituelle que vous aviez éludée, et de ses intérêts que vous ne connaissez pas.

— Oui, tout bien réfléchi, c'est vrai, j'ai déjà connu ce genre de situation désagréable. Moins maintenant que j'ai pris un peu de bouteille.

Virginie secoue plusieurs fois la tête de gauche à droite en signe de dénégation bien appuyé tout en souriant d'un air complice :

— Inès, nous ne sommes pas immunisés contre le rêve éveillé. Encore aujourd'hui, je l'avoue, il m'arrive à moi aussi de tomber brutalement des nues. Vous savez Inès, quand on regrette, on ne procède pas autrement. C'est pour cela que le retour sur les décisions passées est toujours un échec et l'expérience de votre voyage que vous venez de nous relater le confirme une fois de plus. La vie, vue dans son contexte social, est d'une complexité infinie. Comme nous sommes obsédés par notre regret, on la simplifie afin qu'elle s'accorde à notre idéal et ça, ça ne marche pas. C'est la route vers la déception.

— D'accord, je m'étais trompée. Cela dit, il doit bien exister des situations où la décision que l'on n'a pas prise était pourtant la meilleure.

— Certainement, mais on ne le saura jamais. C'est bien pour cela qu'il s'agit d'enterrer à tout jamais ces regrets délétères. Notre seul but à nous êtres vivants, c'est de nous efforcer de survivre du mieux possible dans un monde de complexité. On fait des erreurs c'est vrai, mais on fait aussi de bons choix. C'est devant nous qu'il faut regarder, pas derrière. Voilà Inès, le débriefing est terminé. Une petite heure, je vous avais dit, on a à peine dépassé le temps prévu.

— Merci, Virginie, maintenant j'ai les armes pour remettre un peu d'ordre dans ma vie. Une dernière question toutefois. Au cours d'une

conversation, Damien avait évoqué la métaphore du levier et du point d'appui.

— Ça marche aussi dans votre cas. Le point d'appui, c'est la prise de conscience du caractère fictionnel du regret. Le levier, c'est votre volonté de profiter désormais à fond de la vie.

— Vivre l'instant présent comme préconisaient les épicuriens.

— *Carpe Diem, cueille le jour* est une formule séduisante, mais elle n'est pas suffisante. On ne se préoccupe plus du passé parce qu'il n'existe plus et l'on vit pleinement le présent puisqu'il est là. Néanmoins, il est tout aussi important d'envisager l'avenir, de mettre sur pied des projets, de construire notre devenir. C'est cela notre raison d'être à nous les humains, bâtir le futur. Une citation que l'on prête à Oscar Wilde résume parfaitement ce que j'essaie de vous expliquer. C'est un peu dans l'air du temps de mettre en lumière ses propos à l'aide de phrases définitives supposément prononcées ou écrites par d'illustres personnalités. J'avoue que j'aime beaucoup celle-ci : « *La sagesse, c'est d'avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue lorsqu'on les poursuit* ».

— Plus je vous écoute et plus je me sens en phase avec vous Virginie.

— J'en suis heureuse ! Avec cet état d'esprit, vous réussirez, je ne me fais pas de souci à votre sujet.

On se lève et on rejoint le reste de l'équipe. La discussion est fort animée. La comparaison des avantages et des inconvénients des différents clubs de voile disponibles autour du lac Léman est loin de faire l'unanimité. Les vacances se préparent pour tout le monde.

— Je vous remercie tous, Virginie, Julien et Diego, je vous dis au revoir. À présent, je vais profiter de mes vacances.

On s'embrasse chaleureusement. Julien sourit :

— Au revoir et merci Inès. Mon petit doigt me dit que nous aurons l'occasion de nous revoir... À très bientôt et bonnes vacances.

Je m'éloigne avec Damien.

38.

Dimanche 9 juillet 12 heures

30

Où l'on évoque Scarlett
O'Hara et le pétage
de bretelles

— Alors le débriefing ?

— Très intéressant. Tu connais toi le sens caché des anagrammes ?

— Ah ! Ah ! Virginie t'a fait le coup des anagrammes, j'y ai eu droit moi aussi. Alors Inès, quelle est ta conclusion ?

— Finalement, c'est assez simple. Il faut savoir terminer une relation, prendre conscience de ce que l'on a d'appréciable sous la main et construire son propre avenir. Énoncé comme cela, ça semble évident, encore faut-il l'intégrer dans son système de pensée. Voilà mes résolutions, je tourne définitivement la page et je n'y reviendrai plus.

— Ce n'est pas la page qu'il s'agit de tourner. C'est le livre entier que l'on doit détruire pour être sûr de ne plus jamais l'ouvrir et en choisir un autre, d'une autre collection, d'un autre style. Tu te souviens de la fin *D'autant en emporte le vent* ?

— Oui vaguement, enfin non, je l'ai vu il y a bien longtemps.

— À la fin, Reth Butler part, il est lassé de Scarlett O'hara.

« Où vais-je aller ? *Que vais-je devenir* ? » pleure-t-elle.

Et tu sais ce qu'il lui répond ?

— J'ai oublié.

« — *Franchement, ma chère, c'est le cadet de mes soucis.* »

Il en a soupé de cette relation tumultueuse et c'est fini, il est entré

dans un tout autre état d'esprit où Scarlett n'a pas sa place. Et Scarlett, après avoir versé quelques larmes, conclut le film avec cette réplique mythique : « *Après tout, demain est un autre jour !* »

— Et bien, je vais faire comme Scarlett. Ça te dirait que l'on fasse un bout de route ensemble ?

— J'allais te le proposer.

— Je mets une condition.

— Ah ! Inès, toujours égale à toi-même, je t'écoute.

— À mon tour pour une fois de frimer avec une référence littéraire. Te souviens-tu du jour où l'on s'était promenés sur les quais et que tu avais évoqué un passage de Maupassant sur un ton... un brin pontifiant, dirais-je.

— Je me souviens bien de cette promenade, il est vrai que j'avais cité un extrait de « Bel Ami », mais loin de moi cette idée de *pétage de bretelles* comme disent nos cousins québécois. Je suis un peu déçu que tu l'aies perçu ainsi. Tu sais, la littérature, c'est ma passion et c'est aussi mon métier. Certes, j'ai peut-être tendance à abuser d'emphases. Je te rassure, c'est sans aucune prétention.

— Ne t'en fais pas, depuis que je t'ai entendu discuter littérature avec Diego, j'ai relativisé mon propos. Tout ça pour te dire qu'entretemps, j'ai lu Bel-Ami. Et si tu te souviens, lorsque Georges, le personnage principal, propose à Madeleine de se mettre officiellement en couple, celle-ci lui répond que pour elle le mariage ne doit pas être une chaîne. Intéressant pour un ouvrage du dix-neuvième siècle, non ? Elle lui explique à peu près en ces termes qu'il s'agit au contraire d'une association fondée sur le respect mutuel. Dans le couple, chacun doit s'engager à laisser la totale liberté à l'autre, sans rapport de domination, sans contrôle, sans faire de crises à tout bout de champ et sans blesser inutilement. Je retiens les conditions de Madeleine sans en changer une ligne.

— Accordé

39.

Mercredi 19 juillet 9 h
Épilogue : où l'on découvre
que l'écho existe vraiment et
qu'il n'est jamais trop tard pour
profiter de la vie.

— Salut, Eva, je savais que je te trouverais à la machine à café.

— Salut, Alice, je t'en sers un ?

— Avec plaisir.

Elles prennent place à l'une des trois petites tables du coin repos.

— Alors ces vacances ? demande Alice en dégustant du bout des lèvres sa première gorgée de café brûlant.

— Super ! Je me suis baladée en Suisse et en Savoie, histoire de m'aérer les poumons et le cerveau.

— Très bien ! Et c'est tout ? questionne Alice sur un ton légèrement railleur.

— Oui, euh, enfin, je ne peux pas t'en dire plus, tu ne me croirais pas et tu me prendrais pour une folle.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui a bien pu t'arriver ? interroge Alice à voix basse, comme pour elle-même et sur un ton résigné tant elle est certaine qu'elle n'obtiendra pas de réponse.

— Bon. Fais comme tu le sens. Si tu ne veux pas raconter, ne raconte pas.

Oh que non ! Je ne vais pas lui en dire plus. J'aurais dû préparer un

scénario plausible, mais je n'ai pas non plus envie de baratiner une super amie comme Alice. Autant garder le silence sur les péripéties de cette ineffable aventure. Pour le moment, la meilleure solution reste encore de changer de sujet :

— Et toi, comment se sont passés ces dix jours ?

— Boulot, boulot. Ah si ! Le week-end dernier, j'ai vu Clément et Ghislaine, sa future femme.

— Il allait bien ?

— Oui à merveille ! Ils filent le parfait bonheur.

— Tant mieux, je suis contente pour lui ! Et pour eux !

C'est vrai que cette nouvelle me met en joie, j'en suis la première surprise !

— Tu le prends comme ça ? Génial ! Ils m'ont montré les plans de la maison qu'ils font construire dans je ne sais plus quelle banlieue loin de Paris. C'est une idée de Clément, mais les deux sont apparemment enthousiastes. Bon, c'est leur truc à eux.

— Le constructeur va faire faillite, j'ajoute sans réfléchir, ils ne pourront pas finir la maison.

Alice fronce les sourcils :

— Comment le sais-tu ? Tu le connais ?

Il est temps que je me reprenne :

— Excuse-moi, j'ai dit ça comme ça. Et sinon, il a demandé de mes nouvelles ?

Alice ne répond pas tout de suite, elle m'observe fixement d'un air dubitatif :

— Tu as l'air bizarre ce matin. Il ne m'a pas demandé de tes nouvelles, c'est vrai, il m'a cependant raconté un rêve assez curieux. Au réveil, il était mal à l'aise. En résumé, il vivait avec toi, chez toi, vous étiez en couple, mariés peut-être, et il découvrait que tu le trompais ouvertement avec un Sud-Américain ou un Espagnol, il ne savait plus trop et il souffrait beaucoup.

Je sursaute et je renverse malencontreusement mon gobelet de café sur la table.

— Quoi ?

— Oh là là ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce qui te prend ?

Alice se penche vers moi tout en essuyant avec une serviette en papier les éclaboussures de café sur la table. Elle me questionne sur le ton de la confidence :

— Mais dis-moi, pour que tu réagisses ainsi aurait-il mis dans le mille,

serais-tu en couple avec un Espagnol ?

— Non pas du tout.

— Alors là je ne comprends plus rien, dit Alice tout en se redressant, ce n'était qu'un rêve idiot, m'a-t-il précisé. Ça l'a surpris parce qu'il ne pense plus à toi depuis bien longtemps. Je ne sais pas pourquoi il me l'a raconté. Il faut dire que l'on avait bien chargé les gin-tonics et il était déjà un peu parti.

Alice finit son petit gobelet de café et le jette dans la poubelle réservée à cet effet :

— Changement de sujet. Samedi, j'organise une fête. Si, pour une fois tu viens, je te présenterai mon nouveau compagnon de route, il est super sympa, on s'entend bien et tout va pour le mieux, pour le moment en tout cas. Il a aussi un bon copain plutôt mignon et fraîchement célibataire, je l'invite ?

— Invite-le si tu veux. Cela dit, il ne sera pas pour moi puisque je viendrai accompagnée.

— Waouh ! Comme tes yeux brillent ! C'est fantastique, ça fait tellement longtemps que je ne t'ai pas vue ainsi. Tu n'imagines pas comme je suis heureuse ! Et attends, ce n'est pas tout...

Elle baisse la voix et s'assure d'un coup d'œil circulaire qu'elles sont bien seules.

— J'ai réussi à me procurer une copie complète du projet de la campagne Mercedes que vont lancer nos amis italiens. Tiens ! Tu as tout sur cette clé USB. Si ça peut t'inspirer...

— Oh merci ! Tu es un ange, il faut que je t'embrasse.

Mathilde les rejoint, elle est accompagnée d'une petite fille blonde de quatre ou cinq ans.

— Bonjour Anaïs, tu viens nous rendre visite ? Alice l'accueille d'un grand sourire avant de lui claquer une bise sur chacune de ses petites joues rebondies.

La petite fille répond d'un ton très sérieux :

— Je viens aider ma maman qui a beaucoup trop de travail.

Tout en riant, Mathilde précise :

— Je n'ai personne pour la garder aujourd'hui, son père est en goguette avec sa nouvelle conquête, et mes parents ne la récupèrent qu'à la fin de la semaine pour les vacances.

Alice se penche vers la petite fille :

— Tu as de la chance Anaïs, tu vas passer tes vacances à la mer.

— Oui, je vais aller pêcher avec papy, parce que quand je suis pas là,

il pêche rien du tout. Papy y sait pas faire.

Les trois femmes rient de bon cœur. Anaïs, toujours sérieuse, se tourne vers Inès.

— Et toi, comment tu t'appelles ?

— Inès.

— T'as un drôle de nom ! Je peux voir ton gros dossier ?

— Bien sûr Anaïs.

Elle est trop mignonne cette petite, je me tourne vers Mathilde :

— Je peux la prendre sur mes genoux ?

— Fais donc !

À peine installée sur mes genoux, Anaïs ouvre le dossier posé sur la table et se tourne vers moi :

— Tu sais, je peux t'aider toi aussi si tu as trop de travail.

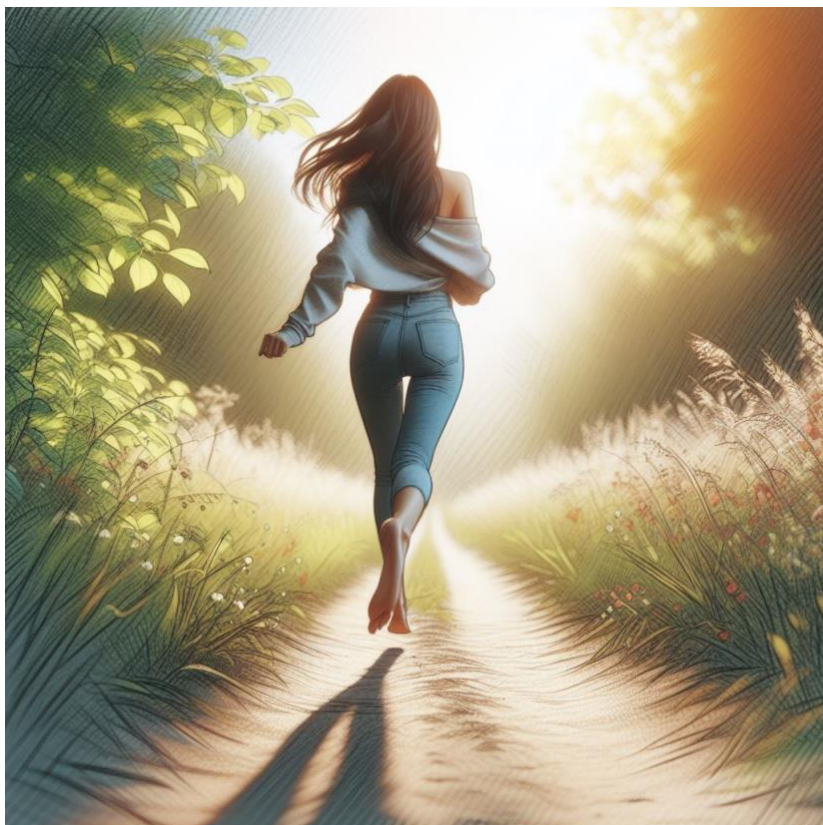
— Tu es à croquer ! Je t'engage p'tit bout'chou !

Je ne résiste pas à l'envie de déposer un délicat baiser sur sa petite joue fraîche et je la serre en douceur. C'est maintenant avec un air franchement narquois que m'observe Alice :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive aujourd'hui ? On nous l'aura changée, je ne te reconnais plus...

Je lui réponds d'un ton enjoué :

— Ce n'est pas toi qui disais que l'on ne pouvait pas rester dans le passé et que la vie était devant nous ? Alors, profitons de chaque instant et vivons-la !



*« En réalité, seul existe le chemin que nous
prenons. Celui que nous aurions pu prendre
n'existe plus. »*

Mario Benedetti

Remerciements...

Je tiens à remercier Marie-Claude, Charlotte et Antoine, fidèles lecteurs des premières épreuves ainsi qu'Eva, Irénée, Isabelle, Céline, Gilles et David. Sans les conseils et les confidences les plus intimes échangées au fil de nos soirées (bien arrosées), ce livre n'aurait pu exister.

Je remercie aussi très chaleureusement Laura, ma psy favorite, qui a pris soin de valider le personnage de Virginie. Rémy, doctorant en sciences physiques et passionné d'astrophysique, a procédé de même pour tous les thèmes relevant de son domaine de maîtrise.

Il serait malhonnête de ma part de ne pas citer ici Hubert Reeves, récemment décédé, Stephen Hawking, Carl Sagan, Étienne Klein ou encore les concepteurs du site web hyper-complet du CERN. Leurs difficiles et généreux travaux de vulgarisation ont bien orienté ma boussole sur ces surprenants thèmes de la physique, estompant quelque part la frontière entre le réel et la science-fiction.

SOMMAIRE

1. SAMEDI 8 JUILLET 16 H 10 UN RETOUR MOUVEMENTE...	1
2. SAMEDI 8 JUILLET 16 H 30 ON S'ETAIT DONNE RENDEZ-VOUS DANS DIX ANS...	5
3. DIMANCHE 11 JUIN 21 HEURES UN CURIEUX COUP DE FIL	13
4. LUNDI 12 JUIN 19 H 20 REPRISE DE CONTACT	15
5. LUNDI, DEUXIEME PARTIE DE SOIREE UN DINER OU L'ON SE DIT TOUT... OU PRESQUE.	20
6. LE DINER SE POURSUIT QUAND ON S'ACCROCHE A SES REVES ET OU L'ON EVOQUE LE COUPLE ET LA SOLITUDE	24
7. MARDI 13 JUIN 19 H 20 UNE PROMENADE SUR LES QUAIS...	30
8. MARDI 13 JUIN 20 H CONSTRUIRE UNE RELATION DURABLE ? PAS SI SIMPLE !	35
9. LA SOIREE SE POURSUIT LA RUPTURE ETAIT-ELLE INEVITABLE ?	40
10. VENDREDI 16 JUIN 18 H 30 UNE RENCONTRE AVEC UN PERSONNAGE HAUT EN COULEUR...	48
11. VENDREDI 16 JUIN 19 H 30 ON REPREND TOUT ET DANS L'ORDRE !	55
12. VENDREDI 16 JUIN 20 H VISITE GUIDEES D'UNE « FOLIE »	60
13. VENDREDI 20 H 45 UN EXCELLENT DINER OU L'ON EVOQUE LES CERCLES DE JEU ET L'ESPIONNAGE INDUSTRIEL	66
14. NUIT DE VENDREDI A SAMEDI ON EN APPREND UN PEU PLUS SUR LES « UNIVERS MIROIRS »	77
15. SAMEDI MATIN 17 JUIN INES S'INFORME SUR LE « MYTHE DU GRAND-PERE »	86
16. LUNDI MATIN 19 JUIN 9 H 20 LE CONTRAT DE L'ANNEE... MAIS QUE DEVIENT CLEMENT ?	89
17. MARDI 20 JUIN, 12 H UN DEJEUNER AVEC UN ROI DE L'A-PEU-PRES ET LA STRATEGIE MERCEDES EXPLIQUEE.	95
18. VENDREDI 24 JUIN 20 H 25 RENCONTRE AVEC UN INVITE MYSTERE	99
19. VENDREDI 24 JUIN EN SOIREE QUI EST A L'ORIGINE DE TIMETRAVEL ?	104
20. LA SOIREE SE POURSUIT... ENFIN, ON ABORDE LE PROJET	110

21. <i>VENDREDI 24 JUIN 23 HEURES</i> UNE PROMENADE DE NUIT DANS PARIS, DAMIEN EXPLIQUE SON VIRAGE A 180°	119
22. <i>DEUX SEMAINES PLUS TARD, VENDREDI 7 JUILLET FIN D'APRES-MIDI</i> BIENVENUE AU CERN.....	127
23. <i>SAMEDI 8 JUILLET (EN FAIT CE MATIN MEME)</i> LA DECOUVERTE DU LHC, L'INDISPENSABLE GIGANTISME POUR DETECTER L'INFINIMENT PETIT.....	133
24. <i>SAMEDI MIDI</i> OU L'ON DECOUVRE A LA FOIS L'ORDINATEUR QUANTIQUE ET LES MYSTERES DES NOMBRES.....	140
25. <i>SAMEDI 15 HEURES</i> PRESENTATION DU MODULE DE DEPLACEMENT TEMPOREL.....	146
26. <i>SAMEDI 15 H 30</i> UN SAUT AU CŒUR DE L'HISTOIRE DE FRANCE LA PLUS TRAGIQUE	149
27. <i>SAMEDI 16 H</i> OU L'ON PREPARE LE VRAI VOYAGE.....	152
28. <i>SAMEDI 16 H 30</i> ET SI INES AVAIT DIT « OUI »... ..	157
29. RENCONTRE AVEC BELLE-MAMAN « VIRTUELLE », DEUXIEME PRISE, UN CHANGEMENT RADICAL	163
30. QUI EST THIBAUT DRAGON ?	167
31. UN RETOUR AU PRESENT.....	173
32. INES ENTRE DANS LA PEAU DE SON « DOUBLE »	176
33. QUI EST DIEGO ?	178
34. OU ONT-ILS BIEN PU CACHER LA MONTRE ?	181
35. <i>DIMANCHE 9 JUILLET MATIN</i> LE CLEMENT DE CHAIR ET D'OS N'A-T-IL VRAIMENT RIEN RESSENTI ?	184
36. OU L'ON EXPLORE LE COTE FACETIEUX DE NOTRE CERVEAU	188
37. OU L'ON COMPREND QUE NOUS NE SOMMES PAS DES MONTREURS DE MARIONNETTES	193
38. <i>DIMANCHE 9 JUILLET 12 HEURES 30</i> OU L'ON EVOQUE SCARLETT O'HARA ET LE PETAGE DE BRETILLES	196
39. <i>MERCREDI 19 JUILLET 9 H</i> ÉPILOGUE : OU L'ON DECOUVRE QUE L'ECHO EXISTE VRAIMENT ET QU'IL N'EST JAMAIS TROP TARD POUR PROFITER DE LA VIE.	198

Du même auteur

Aux Éditions Eyrolles

- Les tableaux de bord du manager innovant, une démarche en 7 étapes pour faciliter la prise de décision en équipe (2018)
- L'essentiel du tableau de bord, Méthode complète et mise en pratique avec Microsoft Excel (2005, 2008, 2011, 2013, 2018)
- Le chef de projet efficace, 12 bonnes pratiques pour un management humain (2003, 2005, 2008, 2011, 2013, 2018)
- Les nouveaux tableaux de bord des managers, Le projet Business Intelligence clés en main (1998, 2000, 2003, 2008, 2011, 2013)
- 44 astuces pour démarrer votre business (2013)
- À son compte : De salarié à entrepreneur indépendant, le guide pratique (2012)
- Les systèmes d'information : Art et pratiques (collectif, 2002)
- Le bon usage des technologies expliqué au manager (2001)
- Les secrets de la conduite de projet (2003)
- Les nouveaux tableaux de bord des décideurs (2000)
- Les nouveaux tableaux de bord pour piloter l'entreprise (1998)

Aux Éditions Mimismo

- La transformation démocratique de l'entreprise, pour en finir avec le mépris, principe délétère du management d'hier et d'aujourd'hui (2024)
- Rattraper le temps perdu sans se prendre la tête, les sept bonnes pratiques pour se former seul et sans contrainte (2024)
- 7 habitudes pour se former tout au long de la vie, la méthode Faraday, une légende de l'autoformation (2019)
- Objectif : Débusquer les pépites de connaissance dans le foutoir du web, les 7 bonnes pratiques de l'autodidacte 3.0 (2019)

Crédits image :

- Illustration de couverture : le portrait de jeune femme est généré grâce à l'outil Media magic de Canva.com. Le calendrier est une image de 472301 de Pixabay.
- L'illustration l'œuvre « La Fée Électricité » de Raoul Dufy provient de la © Wikipedia sous licence CC BY-SA 4.0
- Les deux illustrations du LHC du CERN proviennent du site web du CERN et sont sous copyright © CERN (2014 et 2021)
- La plupart des autres illustrations de ce livre ont été générées à l'aide des outils Media Magic de Canva.com et Dall e3 de OpenAI avant d'être modifiées et adaptées au contexte.

Dépôt légal : avril 2024